

CLAUDE ROUX

Nord Lointain

Juin 2006

Tous droits réservés

Remerciements

Que Denys , Juliette, Frédéric, Nicolas, Philippe, Fabrice soient remerciés du temps qu'ils ont perdu à me lire... Sans leur amitié et leur générosité, je n'aurais sans doute pas osé aller plus loin et aurait gardé ce ramassis de pages éparses dans un coin poussiéreux de mon ordinateur...

Cela faisait trois jours maintenant que Kanti avançait péniblement sur la longue route poussiéreuse qui traversait les grandes plaines. Il n'avait rencontré personne depuis le matin à l'exception de quelques troupeaux de vaches étiques qui tentaient de se nourrir d'une herbe jaunie par la sécheresse exceptionnelle qui sévissait depuis plusieurs mois. Seules de petites escadrilles de vautours surveillaient le bétail, prêtes à fondre sur la première bête trop affaiblie pour se tenir debout. Les hommes avaient déserté ces terres trop ingrates et les rares villages où Kanti s'était arrêté s'étaient vidés d'une grande partie de leurs habitants en même temps que leurs puits s'asséchaient. Il secoua l'outre de peau qui pendait à ses côtés et évalua à trois ou quatre gorgées ce qu'il lui restait à boire. Il poussa un soupir, près de dix km le séparait encore du village le plus proche, soit deux heures de marche. Pour la centième fois, il tira sur le bas de sa longue tunique pour essayer de limiter le frottement du tissu contre le haut de ses cuisses. Sans grand effet d'ailleurs. L'étoffe grossièrement tissée, raidie par la sueur qui lui coulait le long du corps retrouvait immanquablement sa position initiale. Il jura. La brûlure que lui infligeait le vêtement l'obligeait à marcher en canard et ralentissait son avance. Il s'arrêta et jeta un coup d'œil autour de lui. Sans la route qui se perdait au loin dans la savane, il aurait pu se croire sur une île sauvage qu'aucun homme n'avait jamais habitée. Pris d'une impulsion subite, il retira la robe et la glissa dans son sac de voyage. Il savait qu'au milieu de la plaine, sans eau et sous un soleil aussi violent, c'était une erreur, mais la douleur était devenue trop intense. Il examina ses cuisses, la chair avait pris une teinte presque noirâtre, la peau s'était même fendillée à quelques endroits, laissant sourdre quelques gouttes de sang. Il jura une nouvelle fois. Il sortit une petite boîte d'ivoire de sa besace et appliqua lentement le baume qu'elle contenait sur ses blessures. La pommade agit rapidement et la douleur s'estompa quelque peu. Puis il déplia son ombrelle, la plaça sur son épaule et il reprit son chemin. Il marchait depuis environ dix minutes, lorsqu'il perçut un mouvement dans les hautes herbes en face de lui. Un homme en surgit alors. Ce dernier s'arrêta au milieu de la route, visiblement paniqué, la tête tournant dans tous les sens. Pris d'une impulsion subite, il se lança vers les herbes en face de lui, mais il avait à peine rejoint le bord opposé

que son corps se tordit violemment en arrière et il s'effondra sur le sol. Il resta à terre quelques secondes, se remit debout, fit de nouveaux quelques pas et s'écroula encore. Cette fois, il ne bougea plus. Kanti s'élança au pas de course et rejoignit en quelques secondes le corps étendu sur le sol. C'était un esclave assez jeune, une trentaine d'année peut-être. Il avait reçu une balle dans le dos qui lui avait percé un poumon et une rose écarlate s'était épanouie sur ses lèvres. Sa respiration était sifflante et son visage avait pris une teinte cadavérique, il n'en avait plus pour longtemps. Lorsqu'il aperçut Kanti, il murmura quelque chose dans une langue que le jeune homme ne reconnut pas.

- Il vous demande de l'eau...

Kanti se retourna et découvrit que des cavaliers l'avaient rejoint, trois hommes le visage entouré d'un turban.

- Je n'en ai plus.

- Il nous a fait courir toute la journée d'hier et toute la matinée.

- Je pense qu'il est perdu. Il avait une grande valeur ?

L'homme qui lui avait parlé baissa la tête. Son turban rouge ne laissait voir que ses yeux, réduits à une fente.

- C'était presque un ami.

- Pourquoi s'est-il enfui alors ?

Un des autres cavaliers ricana.

- Il n'a pas supporté qu'on doive vendre son fils.

Kanti lâcha un petit rire.

- Oh ! Évidemment, c'est une bonne raison. Vous ne l'avez pas raté en tout cas. Beau coup de fusil.

L'homme au turban rouge haussa les épaules et secoua la tête l'air exaspéré. Il mit pied à terre et retira son turban. Les traits de son visage étaient d'une grande finesse, presque féminin à l'exception d'un menton brutal barré d'une profonde cicatrice. Il s'agenouilla devant Kanti et lui embrassa la main.

- Voudriez-vous accepter l'hospitalité de notre lieu pour la nuit ?

Kanti s'inclina légèrement et répondit sur un ton un peu trop cérémonieux :

- Ce sera pour moi un grand honneur.

L'homme se retourna et fit un geste de la main vers le corps allongé sur le sol. Un des cavaliers démonta. Il s'approcha du mourant et sans autre forme de procès lui déchargea son arme dans

la tête, puis il chargea péniblement le cadavre à l'arrière de son cheval et d'un saut impressionnant, il se remit en selle.

- Vous monterez en croupe derrière Kntaon, Seigneur.

Un peu surpris, Kanti se rappela que les officiers recevaient le titre de seigneur dans la région des Plaines.

- Mon nom est Kanti fils de Alia et Konti.

- Je suis Kerteron fils de Aakron et de Kertan. Voici Kreton et Kntaon.

Les deux hommes baissèrent la tête en signe de salutation. La forme de leur nom ne laissait aucune ambiguïté sur leurs origines, ils étaient tous issus des Hautes Plaines. Kanti était d'ailleurs surpris d'entendre parler le Ofokn, la langue du Nord, avec aussi peu d'accent.

- Je serais donc votre Protecteur pour cette nuit.

Par courtoisie, Kanti était passé au Sge'okn, la langue parlée dans les plaines, ce que son hôte apprécia d'un hochement de la tête. Il monta en croupe derrière Kntaon et s'agrippa comme il put au cavalier. Le retour à la villa prit presque tout le reste de l'après-midi et le soleil était quasiment couché lorsqu'ils arrivèrent enfin à destination. Les hommes des Hautes Plaines avaient la réputation d'être peu loquace et l'interminable trajet dans la savane en fut une parfaite illustration. À peine une dizaine de mots furent échangés pendant toute la chevauchée, à la fin Kanti ne savait plus si son ennui mortel venait du caractère morne du territoire ou du silence de ses compagnons.

L'arrivée à la villa fut particulièrement désagréable. Les esclaves s'étaient massés devant le portail monumental à l'entrée du domaine. Lorsque les cavaliers arrivèrent, ils aperçurent le cadavre en croupe. Ils se jetèrent alors tous à genoux et se mirent à psalmodier dans leur langue gutturale, la tête posée sur leur poitrine. Le cavalier qui portait le cadavre s'arrêta au milieu d'eux et les laissa emporter le corps.

- Je n'aime pas ces chants, murmura pour lui-même Kanti.

- C'est pour ça que la plupart des domaines les interdisent, répondit d'une voix blanche Kerteron.

- Je ne pensais pas que ces créatures pussent éprouver une telle peine...

Kerteron haussa les épaules.

- Je n'ai jamais compris pourquoi les gens des Marais s'acharnent à refuser le statut d'être humain à leurs esclaves.

- Mirte a prouvé qu'ils n'étaient qu'à moitié humains... Dans son dernier livre, il donne des exemples qui prouvent qu'ils ont l'âge mental d'un enfant de dix ans...

Kerteron sourit devant le visage sérieux et concentré du jeune homme.

- Je connais Mirte, il n'a jamais dépassé les faubourgs de la Cité des Mille Lacs. C'est un parfait crétin et un raseur de première.

Kanti regarda son hôte et son attitude se dégagait brutalement de cette arrogance qu'il affectait depuis leur rencontre.

- Vous... Vous connaissez Mirte ?

- Bien sûr. C'est le frère de ma troisième mère, un parfait imbécile qui s'évertue à prouver qu'il existe plus crétin que lui sur cette planète. Ça le rassure...

- Mirte n'est pas un crétin. C'est un des plus grands spécialistes des races pâles du Nord...

- Si vous le dites Seigneur. Voulez-vous participer à notre bain ? C'est une tradition chez nous. Cela prépare à la sérénité et à la réflexion...

Kanti se renfrogna sous l'ironie de son aîné. Il répondit d'une voix neutre qui masquait mal son humiliation :

- Avec plaisir. J'en rêve depuis trois jours... Depuis que j'ai mis le pied dans les grandes plaines...

Sa réponse amusa un instant Kerteron qui laissa sur ses lèvres se dessiner un sourire que son regard n'habitait pas.

- Suivez-moi.

Les bains selon la tradition des Plaines étaient un large bassin à l'air libre entouré d'un haut mur dont l'entrée était protégée par une cascade d'eau glacée assez violente pour plier un homme vigoureux. Son hôte franchit le premier le rideau brutal et resta quelques secondes sans bouger, les bras en croix, le menton sur la poitrine pour se recueillir et se purifier. Kanti le suivit juste après et tenta à son tour de garder la même position, mais l'eau tombait si froide et si puissante qu'il crut qu'il allait s'effondrer. Il fit un pas de côté et resta pantelant pendant quelques secondes sous l'œil sans pitié de ses hôtes. Puis tous pénétrèrent dans le bassin brûlant et s'immergèrent totalement, là encore dans un but de purification. Kanti les observa quelques minutes avant de se décider à les suivre.

L'eau chaude lui fit du bien, il sentit ses muscles se détendre peu à peu, seul le haut de ses cuisses le chauffa à l'endroit où la robe l'avait irrité. Le long du bord, sous l'eau, il découvrit une sorte de banc qui parcourait tout le périmètre du bassin, il s'assit et ferma les yeux. Quand il les ouvrit, il s'aperçut que tous les hommes du groupe de chasse s'étaient installés à leur tour. Kerteron était juste à côté de lui, il murmura.

- Vous marchez depuis combien de temps ?
- Depuis dix jours. Je dois me présenter au Champ avant le 24...
- Il vous reste donc encore dix jours. Vous avez le temps. Il vous reste moins de trois jours de marche à partir d'ici.
- Oui... C'est ce qu'on m'a dit à Ktarana...
- Il restait encore des gens quand vous y êtes passé ?
- Peut-être une vingtaine... Le puit était presque à sec...
- C'est ce que j'avais entendu dire... La sécheresse est terrible cette année...

Kerteron se pencha vers son voisin de gauche et lui murmura quelques mots que Kanti ne saisit pas. Épuisé, le jeune homme appuya sa tête contre le rebord et en quelques secondes plongea dans un sommeil si profond qu'il ne s'aperçut pas que les gens quittaient le bassin les uns derrière les autres. Lorsqu'il se réveilla, il se retrouva nez à nez avec une jeune femme qui l'observait avec une curiosité plutôt dérangeante.

- Bonjour... Tu es le Choisi des Marais, c'est ça ?

Il se frotta les yeux et réintégra brutalement la réalité. Il était nu dans un bain avec une femme inconnue qui selon toute vraisemblance ne portait elle-même aucun vêtement. Une chose totalement impensable chez les gens des Marais. Il savait vaguement que la pudibonderie de son peuple était un sujet d'amusement dans le reste de la fédération, mais là, rien ne l'avait préparé à cette confrontation. L'eau était désormais plutôt froide et il éprouvait le besoin de sortir rapidement. Il réfléchit et décida de jouer franc jeu.

- Il faut que je sorte de l'eau...
- Ah !
- Je ne porte aucun vêtement... Pourriez vous retourner s'il-vous-plait ?

La jeune femme lui sourit puis lâcha un petit rire, mélodieux comme une clochette de fête.

- J'ai toujours voulu voir si les légendes sur ton peuple étaient vraies...

- Les légendes... Quelles légendes ?

- Que vous avez des pénis gros comme des scarabées...

Il resta totalement abasourdi. Bien que la présence de cette femme nue à côté de lui déclençât des sensations plutôt agréables, la verdeur de ses propos le choquait, sans parler de l'insulte faites à tous les mâles de son peuple. D'un mouvement souple, il s'extirpa de la piscine et se dirigea d'un pas rapide vers la cascade glacée. Derrière lui, la jeune femme cria :

- Ce n'est donc pas une légende...

Ulcéré, il se retourna, elle éclata de rire...

- Ah ! Mais si, c'est une légende...

La gêne qu'il ressentait était telle qu'il ne s'aperçut pas qu'il franchissait le rideau d'eau glacée dans l'autre sens. Sur le banc où il avait déposé ses vêtements, l'attendait une nouvelle paire de sandales ainsi qu'une robe neuve. Elle était tissée de la laine des moutons des plaines dont on vantait partout la douceur. C'était la première fois de sa vie qu'il revêtait quelque chose d'aussi luxueux et le contact presque sensuel de l'étoffe sur sa peau le guérit en un instant de sa rencontre avec la jeune femme. Cela faisait plusieurs jours qu'il ne s'était pas senti aussi bien, à la fois fatigué et serein.

Avant d'entrer dans la maison, il se mit pieds nus. Là un esclave l'attendait qui lui nettoya les pieds avec une eau parfumée à la rose et souffla sur ses cheveux de la poudre de senteur. Un autre esclave le conduisit dans la cour au centre de la maison, où des tables basses avaient été couvertes de plats typiques du peuple des plaines, viandes de mouton grillées aux herbes, criquets en beignet, serpents cuits à l'étouffée couvert de miel, le tout découpé en petits cubes que l'on piquait avec une fourchette à deux dents. Il s'allongea sur les tapis que l'on avait recouverts de coussins de poils de dromadaire et un esclave posa à côté de lui un verre et une fourchette. Les tables étaient rondes entourées d'une gouttière emplie d'eau parfumée où l'on pouvait tremper ses mains pour les nettoyer. Il tendit son verre à un serviteur qui passait avec la haute théière de cuivre martelé dans laquelle on faisait le thé fort à la menthe que l'on buvait toute la journée dans les plaines. Kerteron entra à son tour dans la salle du banquet. Kanti se releva et s'inclina trois fois devant son hôte pour le remercier de ces présents et de son accueil. Il fit un geste à l'un des esclaves qui lui apporta sa

sacoche dans laquelle il puisa un collier de fleurs de jasmin séchées qu'il offrit en s'inclinant au maître des lieux. Celui-ci prit le collier et le jeta dans un brasero en murmurant une courte prière. Puis chacun versa un peu de thé sur le collier qui se consumait et murmura à son tour quelques mots de chance. Les deux hommes s'installèrent ensuite sur leur coussin et commencèrent à manger. Le repas était délicieux, chaque morceau fondait dans la bouche et imprégnait le palais de goûts et de parfums étonnants et insolites. Personne ne parlait. Parfois les regards se croisaient et quelques sourires s'échangeaient, mais les gens se concentraient plutôt sur ce qu'ils mangeaient. Les écrits du Fondateur précisaient que d'avoir assez à manger était un don et que chaque bouchée devait être une prière au seigneur créateur de toute chose. Les peuples des plaines avaient poussé encore plus loin le raisonnement et chez eux manger en parlant était une offense, c'était la preuve que la consommation de ce don n'absorbait pas la totalité de son âme. Lorsque le sablier qui rythmait le repas parvint à sa fin, chacun cessa de manger. Les esclaves vinrent débarrasser la table et apportèrent les liqueurs et les douceurs, désormais il était permis de parler et de rire.

- Comment as-tu été sélectionné pour l'Arène ?
- J'ai remporté le concours d'endurance des deux rivières...
- Oh... Vraiment...

Pour la première fois Kerteron le regarda différemment. Cette course était réputée pour sa difficulté et il fallait une endurance exceptionnelle pour la gagner.

- Je serais curieux de savoir ce qu'un jeune homme comme toi pense de l'Arène ?

Kanti se sentit mal à l'aise. Ses idées sur le système politique n'étaient pas totalement orthodoxes. Bien sûr, afficher ses idées au grand jour ne représentaient aucun danger, chacun était libre de ses opinions. Simplement, les citoyens de la fédération avaient une attitude quasi religieuse vis-à-vis de l'Arène et du jeu politique qui en découlait.

- Je suis très fier de représenter mon peuple dans le Champ...
- Ah ! Oui... J'avais oublié que vous appeliez cela le Champ chez vous... Je sens quand même un « mais » chez toi...

Le jeune homme réfléchit un instant.

- Je suis gêné de répondre Seigneur...

- N'ai aucune crainte, si tes idées me déplaisent, je ne te forcerai pas à coucher dehors...

Autour de lui, les autres convives se mirent à rire.

- Alors, quelles sont donc ces idées qui te gênent tant ?

- Seigneur... Je trouve choquant de lier la barbarie du Champ avec le gouvernement de la fédération. C'est une guerre où les meilleurs hommes de la fédération se massacrent, ça n'a plus de sens...

- Tu préférerais assassiner tes voisins comme nos ancêtres avant les écrits du Fondateur ?

- C'était une autre époque beaucoup plus violente qu'aujourd'hui. La science balbutiait. Les hommes ne savaient que se battre. Aujourd'hui, notre civilisation est beaucoup plus avancée. Quel exemple donnons-nous aux autres peuples quand nous nous battons pour des sièges au Parlement. Ces sièges sont couverts du sang des nôtres.

- Ces arguments n'ont rien de bien nouveaux... Le Parlement est le siège de notre pouvoir. Il est ce qui coordonne et assure la paix. Nous donnons nos meilleurs hommes au Champ pour que leur valeur et leur chance nous guident.

Kanti soupira :

- Seigneur. Demain, si je devais rencontrer votre fils au Champ... Il se pourrait que je sois forcé de le tuer.

- Comment sais-tu que mon fils est là-bas ?

- J'ai vu le fanion sur la porte avec un nom dessus et une date. Il est parti depuis trois mois n'est-ce pas ?

Kerteron baissa les yeux puis il fit remplir son verre par un esclave. Il avala lentement une gorgée et fixa de nouveau ses yeux sur le jeune homme.

- Je me suis trompé sur toi. Je t'ai pris pour un jeune imbécile, mais ta remarque m'a touché. Mon fils est ce que j'ai de plus précieux. Il y a trois mois, il a gagné l'épreuve du désert. Sur les vingt concurrents, neuf sont arrivés, les autres sont tous morts. Onze morts... Les meilleurs des villages de la région... Je dois avouer que j'étais si fier de la victoire de mon fils que je n'ai pas vraiment pensé au chagrin des parents qui ont perdu leur fils. Pourtant, j'en connaissais certains depuis leur naissance... Mais si tu penses que l'Arène est mauvaise, pourquoi t'es-tu inscrit à la course ?

- Je veux obtenir un passeport.

- Un passeport ? Pourquoi faire ?
- Je veux aller dans le nord... Voir les tribus des primitifs qui vivent là...
- Tu veux devenir marchand d'esclaves ?
- Non... Je souhaite devenir savant. Je voudrais étudier leurs coutumes, leurs religions, leurs langues...

Kerteron sourit.

- Tu es vraiment surprenant. Je croyais que pour toi ces êtres n'étaient pas humains... Et pourtant tu veux les étudier... Tu attends quoi de ce genre d'étude ?

Kanti s'apprêtait à répondre quand le son profond d'un gong l'interrompit. Tous les hommes et les femmes autour de la table se levèrent alors et se tinrent debout la tête baissée. Un peu décontenancé, il se leva à son tour. Un homme entra, grand, les épaules droites, le menton couvert d'une courte barbe blanche, le crâne entièrement rasé. Kerteron se dirigea vers lui et embrassa les mains.

- Je vous salue mon père...
 - Tu as retrouvé l'esclave ?
 - Oui.
 - Je n'ai pourtant pas vu son cadavre pendu à l'arbre des châtements.
 - J'ai préféré le donner aux esclaves, père.
- Le vieil homme ricana.

- Tu es toujours d'une sentimentalité absurde avec ces gens...
Toi...

Il désigna l'homme derrière lequel Kanti avait chevauché.

- Tu récupéreras le cadavre demain matin et tu le prendras.
- Puis il se retourna vers son fils :
- Pourquoi ce repas ? Tu sais que nos finances ne vont pas bien.
 - Ce jeune homme est le vainqueur de la course des deux rivières. Il est le Choisi des Marais pour l'Arène.
 - Ah... Alors tu as bien fait. Nous avons bien besoin de chance en ce moment. J'ai vendu le gamin pour quarante mesures, un très bon prix. Cela devrait nous permettre de tenir jusqu'aux récoltes.
 - Père. Je t'en prie. Pour en revenir au cadavre... Les esclaves sont très nerveux en ce moment. Je crois que ce n'est pas une bonne idée de le pendre.

- Ça leur servira de leçon à tous... J'ai faim, qu'est-ce qu'il reste à manger ?

Le vieil homme s'installa sur un coussin et commença à picorer dans le plat de douceurs tout en fixant Kanti.

- Comment vous appelez-vous Seigneur ?

Le changement de ton laissa Kanti sans voix pendant quelques secondes. Puis d'une voix blanche, il murmura :

- Kanti fils de Alia et Konti, Seigneur Aacron...

- Vous êtes le fils de Konti de Magtona ?

- Euh oui... Seigneur... Vous connaissez mon père ?

- Pour sûr... Il a failli me tuer au Champ. Je lui dois une douleur à l'épaule qui me fait souffrir comme un damné tous les hivers... C'est curieux, je ne pensais pas que le vieux Konti avait un fils aussi jeune.

- Ma mère était sa troisième femme...

- Ah oui... Bien sûr, c'est vrai que chez les gens du marais, on peut aussi avoir plusieurs femmes... Voyons quel âge à votre père ?

- Soixante-dix étés...

- Une année de moins que moi... J'ai eu soixante-onze printemps cette année... Cette blessure, ça fera cinquante ans tout juste l'année prochaine... Incroyable comme le temps passe.

Entre-temps, un esclave s'était approché et avait déposé un plateau de cuivre couvert des restes du repas. Machinalement, le vieil homme tourna le sablier accroché au plateau et se mit à manger. Il mangeait lentement, les yeux fermés, mâchant consciencieusement chaque aliment selon une tradition qui s'étiolait doucement chez les nouvelles générations.

Quand le sablier eut lâché son dernier grain de sable, il ouvrit les yeux et avala sa bouchée avec un synchronisme presque parfait. Les vieillards semblaient posséder un sablier dans la tête, souvent ils le retournaient plus par habitude que par nécessité. Puis il se leva et s'étira quelques secondes.

- Je vais aller me coucher. Seigneur, cette maison est la vôtre aussi longtemps qu'il vous plaira. Bonne nuit.

Il se retourna vers son fils :

- Kerteron, j'ai réfléchi. Tu as raison, laisse-leur brûler le cadavre selon leurs rites. Je ne tiens pas à avoir une révolte sur les bras.

- Merci père.

Puis il demanda à Kanti.

- Je suis surpris de la qualité de votre Sge'okn. Il est rare que les gens des marais se donnent la peine d'apprendre aussi bien les autres langues de la fédération.

- Ma mère venait de la Corne des Pâturages, Seigneur...

- Oh ! Vraiment... C'est de là qu'est issu mon propre lignage... Bonne nuit, fils...

La jeune femme que Kanti avait rencontrée au bain entra alors dans la pièce et vint embrasser la main du vieil homme.

- Bonsoir Grand-père.

- Bonsoir lumière des mes yeux. Je t'ai ramené quelque chose de mon voyage.

Il sortit de la bourse qu'il portait accrochée à sa ceinture un petit pendentif en or martelé qu'il lui tendit.

- Cela vient des terres du Nord. On raconte que ce sont leurs sorciers qui les fabriquent pour appeler la chance.

- Oh ! Merci.

La jeune fille s'inclina. Puis elle examina l'objet attentivement, le faisant doucement tourner à la lumière.

- On dirait un oiseau. Qu'est-ce que c'est ?

- C'est un hibou. Un oiseau qui ne vit que la nuit. Les légendes racontent qu'il peut voir à travers l'âme des hommes. Sa présence est bénéfique car il n'apparaît qu'à ceux dont le cœur est pur. Porte ce pendentif et la chance te sourira.

Le vieil homme lui sourit tendrement.

- Je me retire maintenant. Bonne nuit.

Après le départ du vieil homme, Kanti sentit qu'à son tour le sommeil le gagnait. Dehors la nuit était tombée depuis longtemps et la brise amenait les parfums sauvages de la plaine. Celle-ci bruissait de mille cris qu'il ne connaissait pas. Des feulements de lions en chasse ou de panthères à l'affût, les cris des oiseaux de nuit, les hurlements des singes menacés par un rôdeur, une vie violente et intense, une vie qui ressemblait à celle qui l'attendait dans l'Arène.

Kerteron comprit à l'allure du jeune homme que celui-ci tombait de sommeil.

- Seigneur. Piorte va vous conduire à votre couche.

- Je vous remercie.

Une nouvelle bizarrerie des gens des plaines. L'esclave avait conservé son nom indigène contrairement à la coutume qui voulait

qu'avec la servitude vint un nouveau nom qui effaçait jusqu'au souvenir de ce que l'homme avait été auparavant.

Piorte était un vieil homme voûté dont la jambe gauche était arquée quasi à l'envers. On voyait assez nettement que son genou avait été brisé et s'était recollé de façon extravagante. Il marchait en sautillant pendant quelques pas, puis laissait traîner sa jambe pendant deux ou trois mètres et recommençait à sautiller. Il grommelait sans arrêt des mots incompréhensibles. Parfois il s'arrêtait brusquement et disait : « silence » avec un accent presque parfait. Son dos à la lumière montrait le dessin subtil d'un treillis de fines cicatrices que la lanière d'un fouet avait tracé dans la chair. Kanti avait vécu toute sa vie entouré d'esclaves et jamais il ne s'était posé la moindre question à leur sujet. Pourtant, pour la première fois de sa vie, il s'aperçut que l'homme qui marchait devant lui l'intéressait. Non pas en tant que marchandise dont on mesure la valeur à la forme des muscles et à la qualité des dents, mais comme un être véritable dont la vie s'achevait après avoir connu des sévices sans nom.

- C'est ici, maître...

Le vieil homme lui désigna une couche épaisse en poil de dromadaire.

- Merci. Tu peux te retirer.

L'esclave lui jeta un regard surpris et s'éloigna au milieu de ses grincements de dents et de ses mots sans queue ni tête. Épuisé, Kanti s'endormit immédiatement d'un sommeil sans rêve.

Le soleil était haut dans le ciel lorsqu'il se leva. Un esclave le conduisit au bassin déserté depuis longtemps. Puis après s'être rafraîchi, il retourna dans la maison pour prendre une rapide collation. On lui servit selon la tradition un verre d'huile d'olive mêlé d'un peu de miel, le tout accompagné de galettes nappées de sucre. Il se sentait reposé et plutôt joyeux, surtout après ces trois jours de voyage interminable, et il décida de faire un tour de la propriété. Sur le pas de la porte, il rencontra un esclave à qui il demanda où était passé le maître des lieux.

- Lui regarder enterrement, Maître... Là près grand arbre...

Kanti jeta un coup d'œil dans la direction indiquée et vit une légère colonne de fumée qui s'échappait derrière l'arbre en question. Il s'approcha pour découvrir une vingtaine de personnes

réunies autour d'un bûcher qui achevait de se consumer. Aacron et Kerteron se tenaient un peu en arrière et semblaient plutôt soucieux. Un vieil esclave, la peau couverte de peintures violemment colorées et les cheveux tressés de quelques plumes de poule dansait autour du feu en l'aspergeant, utilisant ce qui ressemblait à un badigeon de feuilles de palme. A chaque mouvement de son badigeon, il éructait une ou deux paroles dans sa langue que les autres esclaves reprenaient en cœur. Aacron se pencha vers son fils et lui murmura quelque chose dans l'oreille. Kerteron s'avança alors devant le bûcher et prononça d'une voix claire quelques mots dans la même langue. Un murmure se propagea pendant quelques secondes dans la foule, puis les gens se dispersèrent et repartirent à leurs tâches. Lorsque la foule se fut retirée, Kanti découvrit avec surprise que la jeune fille avait aussi assisté à l'enterrement. Qu'une telle cérémonie ait lieu pour un esclave en fuite était déjà difficile à accepter pour quelqu'un qui venait d'une région où les esclaves trop âgés pour travailler étaient souvent exécutés, mais qu'en plus la fille de la maison soit présente représentait un véritable choc, un scandale même. Lorsque la jeune fille l'aperçut, elle vint vers lui, lui adressant un large sourire. Elle semblait s'amuser des efforts de Kanti pour cacher sa colère et réfréner son désir de dire à haute voix ce qu'il pensait d'eux. Dans la lumière de midi, la jeune fille était absolument ravissante. Elle avait le visage fin et altier de son père sans ce menton brutal qui frappait dans le visage de Kerteron. Elle marchait sans que ses hanches ne bougent, de cette démarche raide qu'affectionnaient les femmes des plaines, de cette allure posée, presque arrogante qui leur valait dans le reste de la fédération d'être considérées comme des créatures prétentieuses, froides comme des serpents. Kanti lui sourit à son tour, et comme la veille sa colère s'envola aussi vite qu'elle était venue.

- Je pensais que vous vouliez étudier les mœurs de ces gens...
- Oui... C'est vrai... Qu'est-ce que vous faisiez devant ce feu ?
- Nous avons enterré l'esclave qui a été tué hier.

Elle baissa les yeux vers le sol.

- Je suppose que vous ne comprenez rien...
- Je ne sais plus quoi penser... Je n'avais jamais imaginé que l'on puisse éprouver quelque chose pour ces gens.
- Vous avez des esclaves ?

- Non. Mon père a toujours considéré que la possession d'esclaves allait contre la dignité d'homme. Pour lui posséder des esclaves, c'est être soi-même esclave.

- C'est peut-être pour ça que vous avez tant de difficulté à comprendre ce que nous ressentons...

- Cette cérémonie... Qu'est-ce que c'était ?

- Le prêtre a appelé les esprits de l'air pour qu'ils enlèvent l'âme du corps et l'entraînent jusqu'à Mars...

- Mars ?

- Oui... Selon leur tradition, les morts qui ont été valeureux et dignes sont envoyés sur Mars...

- C'est une étrange coutume... Votre père... Il parle leur langue ?

- Oui... Il parle cinq des langues les plus communes...

- Cinq ?

- Ce sont des langues plutôt primitives. J'en parle trois moi-même. En fait, je suis né là-bas. Grand-père était capitaine d'une garnison sur le fleuve Ran, près de la mer. Mes nourrices venaient des villages alentours. J'ai appris ces langues en buvant leur lait.

- Votre père est né là-bas aussi ?

- Oui. Il a même vécu pendant deux ans dans un village de pêcheurs de baleine dans l'ouest, près de l'océan. Sa cicatrice, c'est une rencontre avec une troupe de loups.

- Et votre frère ?

- C'est mon frère jumeau... Il est parti pour le Champ comme vous dites, il y a quelques mois... Pour se battre contre des gens comme vous...

Kanti sentit que la conversation prenait un tour déplaisant, la voix de la jeune fille s'était durcie.

- J'espère que je n'aurai pas à le rencontrer dans l'Arène.

- Je le souhaite aussi... J'ai entendu ce que vous avez dit hier à mon père sur le Champ... Je pense que vous avez raison... Surtout que mon frère est là-bas...

Elle baissa la tête et s'éloigna rapidement sans se retourner. Kanti la regarda disparaître dans la maison. Cette famille avait plus bouleversé sa vie en quelques heures que toute son enfance dans les marais.

Il passa encore une nuit parmi eux et le lendemain il prit congé pour continuer son chemin aux premières lueurs de l'aube.

II

Le camp de sélection et d'entraînement élevait ses hautes palissades de bois à la sortie Nord de la capitale de la fédération. C'était un vaste champ de plusieurs centaines d'hectares divisé en dix zones, une zone de repos pour chaque nation et une zone immense au centre, elle-même découpée en 729 parcelles que l'on appelait « siège », car chaque parcelle conquise offrait un siège au parlement. Le but du Champ était pour chaque nation de conquérir par la force, la ruse ou la négociation autant de « sièges » que possible. Le peuple des marais n'avait guère eu de chance ces dernières années et avait vu sa représentation fondre à un maigre quinze sièges au lieu des 90 ou 100 dont il avait l'habitude. Kanti avait été entraîné toute sa vie pour survivre dans ces guerres à l'arme blanche, les armes à feu étaient totalement proscrites, où plus de la moitié des soldats sélectionnés repartait sous la forme de cendre de bûcher ou pire d'invalides dont on respectait de retour au pays la bravoure, mais le respect n'a jamais remplacé une jambe ou un bras. Pour les autres, il est vrai, une belle carrière les attendaient soit dans les affaires, un ancien soldat était une belle publicité pour une entreprise, soit le plus souvent dans la politique, où nombre de sénateurs s'étaient fait connaître sur le Champ. C'était d'ailleurs l'une des raisons de la persistance de ce système de plus en plus critiqué pour sa forme archaïque et violente, ceux qui pourraient en changer la nature lui devaient leur richesse et leur statut dans la société.

Il franchit avec une centaine d'autres les portes du camp de sélection. Ça avait été d'ailleurs une surprise que de découvrir que tous n'étaient pas sélectionnés pour se battre. Ceux que l'on ne choisissait pas comme soldats étaient redirigés vers l'intendance et leur rôle était aussi fondamental que celui de ceux qui se battait.

Il passa entre les mains expertes d'un vieux médecin qui l'inspecta sous toutes ses coutures avant de lui poser la question rituelle :

- Veux-tu donner ton sang pour ton peuple, ou veux-tu aider les hommes de ton peuple à se battre ?

Kanti répondit sans réfléchir :

- Je veux me battre.

- Très bien. Va à la case d'entraînement, on jugera si tu es apte. Pour moi, ton corps est capable de résister à la douleur et à la guerre.

Le ton du vieil homme était curieusement désincarné, il avait dû rencontrer si souvent des jeunes de sa sorte, que les envoyer à la mort ou à l'intendance, n'avait plus d'importance à ses yeux. Les mots étaient devenus mécaniques, ils avaient perdu leur sens.

La case d'entraînement avait été construite un peu à l'écart de la zone de sélection, cachée au milieu d'un petit bois d'arbres de fer. Il s'agissait d'une construction traditionnelle dans la plupart des villages des marais. Une clôture en roseau camouflait aux yeux des passants un plancher fait d'un treillis de bambous liés par des cordes de chanvre, couvert de tapis de laine. Le centre était constitué d'un large bassin d'eau que l'on appelait le lac, les quatre coins étaient légèrement surélevés et portaient le nom de colline. On parlait de la colline du nord, de l'est, du sud ou de l'ouest. Le sol amortissait les chutes, grâce à son élasticité, mais il recelait aussi des dangers, car si l'on n'y prenait garde, les rebonds pouvaient facilement faire trébucher celui qui n'était pas maître de son équilibre. En revanche, les collines reposaient sur une structure de pierre et le passage du mou au dur pouvait lui aussi s'avérer plutôt désagréable. Kanti, comme la plupart des siens, avait passé des heures innombrables d'entraînement dans un centre comme celui-là. Il en connaissait tous les pièges et toutes les subtilités. L'art du combat que l'on y enseignait était celui du tékyik, une arme à deux tranchants que l'on tient au centre, parfois lance, parfois hache, souvent épée selon la tradition. Lorsqu'il pénétra dans l'enceinte, en plein air, on lui remit une arme d'entraînement dont le manche au centre brillait de la patine laissée par le frottement d'innombrables mains. Kanti la refusa et demanda l'autorisation d'utiliser sa propre arme qu'il connaissait depuis son enfance. L'homme à l'entrée haussa les épaules et accepta d'un hochement de la tête. Il présentait la même indifférence pour Kanti que le médecin qui l'avait examiné peu avant. Il n'était qu'une recrue comme tant d'autre. L'admiration que les gens de son village lui avaient témoignée à son départ n'avait plus aucun sens ici. Si ce centre ressemblait extérieurement à celui de son village, en revanche l'intérieur était d'un luxe inouï. Le sol était couvert de tapis somptueux dont les motifs avaient été tissés avec un raffinement merveilleux. Des animaux de la savane semblaient s'animer sur le sol à chacun de ses pas et les piliers de bois entre lesquelles des rideaux de bambou avaient été tendus avaient été

sculptés à l'image des grands héros des légendes des marais. Le bassin au centre, ailleurs le plus souvent un simple bain en bois, était ici en marbre et l'eau y arrivait sous la forme d'un mince jet d'eau qui descendait en cascade le long d'une sculpture de bois à l'image d'un aigle les serres repliées sur un crocodile, les ailes semblant freiner le long plongeon sur sa proie. Derrière le bassin, un homme l'attendait, le corps luisant de transpiration, assis sur ses talons, le menton appuyé sur sa poitrine, les yeux clos. Sans réfléchir, Kanti se précipita et en trois pas fut sur lui, fauchant de son arme l'endroit où l'homme semblait méditer, pour rencontrer... le tékyik de son adversaire. Le choc fut rude lorsque les deux lames de bois se heurtèrent, et sous la violence Kanti faillit lâcher son arme. D'un mouvement fluide il se servit de l'élasticité du sol pour reculer d'un pas afin de se remettre en garde pour contrer son adversaire. Celui-ci d'un geste puissant s'était remis sur ses pieds et observa le jeune homme pendant une ou deux secondes, puis il prit l'initiative et se lança dans une série d'attaque à une vitesse extravagante que Kanti réussit à contrer à grand peine. Puis, hors d'haleine, l'homme recula d'un pas pour l'observer avec un certain étonnement. Kanti ne lui en laissa pas le temps, prenant appui sur le sol, il fléchit légèrement les genoux et en un pas se rapprocha de son adversaire, il feinta deux fois, glissant sa lame sous celle de son opposant et changeant brutalement de main réussit à percer sa garde pour faucher sa jambe d'appui avec une telle énergie que l'homme s'effondra sur le sol dans un gémissement, la cuisse zébrée d'une longue estafilade d'où le sang jaillit brutalement. Il se remit péniblement debout, et pour la première fois depuis son arrivée dans le camp d'entraînement Kanti vit autre chose que de la lassitude dans le regard de ceux qui l'accueillait.

- Je commence à me faire vieux. Tu es Kanti n'est-ce pas, le fils de Konti de Magtona...

- Oui, maître.

- J'ai reconnu son style. Généralement, ceux qui passent par ici observent le sanctuaire et ne songent pas à attaquer immédiatement. Tu n'as pas fait cette erreur, tu as immédiatement attaqué... C'est très bien, j'ai failli me laisser surprendre. Puis-je voir ton arme.

Kanti lui tendit et l'autre la soupesa de la main avec un regard approbateur. Puis il retira d'un mouvement sec la bande de cuir qui

entourait la poignée, il fit jouer un mécanisme et d'un geste nonchalant fit glisser de chaque côté les goussets de bois qui dévoilèrent deux longues lames d'acier bleui. Kanti lâcha un petit cri d'étonnement, il possédait cette arme depuis son enfance, et personne ne lui avait jamais expliqué qu'il ne s'agissait pas seulement d'une arme d'entraînement.

- Incroyable, ton père t'a confié son propre tékyik. Celui qui l'a rendu célèbre dans le Champ.

- Je ne savais pas qu'on pouvait faire ça...

- Je m'en doutais. Ton père m'a écrit il y a deux jours pour m'expliquer le fonctionnement de ton tékyik. Il m'a ordonné de te le montrer si tu en étais digne. Ce que je crois.

Il lâcha un rire sec.

- C'est bien la première fois qu'un nouveau soldat me flanque une telle raclée. Bah !!! Tu étais le treizième aujourd'hui et les deux derniers m'ont donné du fil à retordre. La série de passe de tout à l'heure m'a complètement anéanti.

Dans la bouche d'un autre, ces explications auraient pu passer pour de la prétention, mais Kanti après l'avoir combattu savait que c'était un constat juste de cette courte joute. En d'autres temps, il ne l'aurait certainement pas battu aussi facilement. Mais, l'art du tékyik n'incluait pas la pitié, le but était la victoire quelle qu'en soit la forme. La notion de chevalerie ou de trahison n'y trouvait simplement pas sa place. Un combat n'était jamais ni juste ni franc, celui qui survivait recueillait seul les honneurs. Cette philosophie était propre au peuple des marais, et les autres nations de la fédération n'y adhéraient pas. Si par le passé cette vision du combat avait permis d'accumuler les sièges, elle présentait désormais l'inconvénient de refroidir le désir d'autres nations de s'allier avec les gens des marais. On leur reprochait leur manque de constance dans leurs alliances et leur facilité à changer d'amis dès que la situation sentait le roussi. Le résultat était la faiblesse actuelle de leur représentation au plus haut niveau de l'état, alors que leur population était la deuxième par la taille dans la fédération.

Le maître d'arme continua :

- La case de repos est dans le bois derrière.

Il sortit d'une bourse une rondelle de bois qu'il lui tendit.

- Donne ça au capitaine de chambrée. Tu seras intégré dans une unité de combat. Celle des guépards.

Kanti s'inclina et prit la rondelle de bois sur laquelle était gravée la silhouette élancée de l'animal. Les guépards étaient une unité d'élite d'éclaireurs, dont la tâche était de pénétrer dans les territoires ennemis pour en jauger la puissance et à l'occasion d'effectuer quelques actions de sabotage pour que cette puissance s'en trouvât justement amoindrie. L'espoir de survivre plus de quelques mois dans de telles unités était tenu mais ceux qui en sortaient vivant, bénéficiaient d'une rente plus que généreuse offerte par leur nation. Aussi, les places étaient-elle plutôt convoitées.

Il se rendit dans sa baraque et se présenta à son capitaine qui lui jeta à peine un coup d'œil. Il l'envoya d'un geste vers les fourriers où on lui remit son uniforme. Le jeune homme derrière le comptoir poussa un sifflement lorsqu'il aperçut le jeton.

- Une bleusaille dans les guépards d'entrée... Par les serres de l'Aigle, c'est la première fois que je vois ça. T'as flanqué une raclée au vieux singe ou quoi ?

- Le vieux singe ?

- C'est comme ça qu'on appelle le maître d'arme...

Curieusement, Kanti se sentit gêné, l'homme qu'il avait rencontré dans la case d'entraînement avait trop de classe pour un surnom aussi méprisant.

- C'est un grand combattant.

- Ça personne ne peut le nier... Bon. Les guépards ont un privilège. Ils peuvent choisir leur propre tékyik. Passe par ici.

Il souleva la planche qui fermait le comptoir. Kanti secoua la tête.

- J'ai déjà le mien. Merci...

- Je peux voir ?

Kanti posa sur le comptoir son arme d'entraînement. Il retira la bande de cuir et fit jouer le mécanisme. En l'examinant, il s'aperçut que les lames étaient finement damasquinées, une mince ligne partait du manche central et se subdivisaient en lignes de plus en plus épaisses. En faisant jouer la lumière, ces lignes se métamorphosaient en un aigle qui les ailes repliées et les serres déployées semblait fondre sur son propriétaire. Le fourrier poussa un petit sifflement d'admiration. Il le saisit délicatement et fit quelques passes avec une certaine habileté.

- Je crois que tu as raison, t'es bien servi. Tu vas faire des ravages avec ce truc...

Il lui rendit et Kanti replaça les gousses de bois qui protégeaient les lames. Puis il retira sa robe de Choisi et revêtit son uniforme, un pantalon très serré qui s'arrêtait en haut du mollet et un justaucorps fait d'un cuir épais bardé d'anneaux d'acier qui devait protéger contre les pointes de flèches et les coups de lance, mais dont le poids pouvait s'avérer une gêne pendant le combat. Il posa ensuite sur sa tête le casque de métal conique propre au peuple des marais. Sur la face droite, on avait gravé les serres de l'Aigle et sur la face gauche la silhouette du guépard. Enfin, il glissa à l'index de sa main gauche la bague électronique de contrôle qui permettait à l'ordinateur central de le repérer à tout moment sur le Champ. Le chaton de la bague changeait de couleur selon un protocole extrêmement complexe que tous les enfants apprenaient dès leur plus jeune âge. On pouvait ainsi lancer des ordres à distance sous la forme de couleurs particulières, de clignotements ainsi que de légères décharges. Cette forme de communication évitait de se faire repérer sur le terrain et consommait très peu d'énergie.

- La chambrée des guépards est sur la colline du nord...

La disposition des villages respectait celle de la case d'entraînement, ou bien l'inverse, nul ne se posait plus la question. Les villages épousaient une forme vaguement carrée, autant que le permettait le relief, et à chaque coin on plaçait une tour de gué dont le nom en Fne'okn, la langue des marais, désignait aussi une colline.

L'entrée de la case était gardée par une sculpture grandeur nature d'un guépard assis. Lorsqu'il entra, il découvrit un homme allongé sur l'une des nattes jetées sur le sol qui servaient de couche, l'homme lui jeta un coup d'œil et lui indiqua du bout des doigts un coin où il pourrait dormir. Sans un mot, Kanti se dirigea vers la natte et rangea ses affaires dans un petit coffre que l'on avait enfoui dans le sol, seul dépassait le couvercle de bois sculpté d'un aigle et d'un guépard affrontant ensemble un crocodile.

- Tu peux retirer ton casque. Personne ne va t'attaquer ici...

Kanti se retourna, l'homme s'était levé à moitié et s'appuyait sur son bras. Il retira son casque et se débarrassa de sa cuirasse. Il défit le ballot que le fourrier lui avait donné et y dénicha une tunique courte en laine épaisse, semblable à celle que portait son compagnon de chambre.

- Je m'appelle Kanti, je viens du village de Magtona...

- Nouvel arrivé, je vois... Et déjà chez les guépards. Le vieux singe se trompe rarement... Ou peut-être qu'il commence à se faire vieux justement...

L'homme avait une voix stridente assez désagréable. Kanti s'apprêtait à lui répondre quand il aperçut le pansement qui lui enserrait le haut de la cuisse.

- C'est grave ?

L'homme secoua la tête.

- Pas trop, mais suffisamment pour me tirer d'ici... Bonne chose d'ailleurs... Ça va me prendre un bout de temps pour être capable de remarquer normalement. Un coup de lance qui m'a littéralement tranché le muscle en deux... Incroyable que l'artère n'ait pas été touché. Un miracle de l'aigle d'après le toubib.

- Les Alpages ?

- Tout juste, ils se sont liés avec les Plaines... Trois morts pour garder le siège... Connerie...

- Tu es resté combien de temps chez les guépards...

- 202 jours plus la conquête d'un siège. J'ai une putain de rente qui m'attend. Je vais m'acheter une terre vers la Roche de Lune. Me choisir une femme, acheter une dizaine d'esclaves et me la couler douce jusqu'à la fin de mes jours.

L'homme secoua la tête à nouveau.

- Putain, trois morts, trois vieux potes qui se sont fait charcuter pour un putain de siège à la con.

Puis, il se recoucha et ferma les yeux, il murmura :

- Bienvenu au royaume de la connerie, mon gars...

- Ça veut dire qu'il manque combien de gars pour reconstituer la brigade ?

- Manque deux gars, de toute façon, il y a toujours des remplaçants qui sont prêts à tout pour rentrer dans la bagarre. Surtout que la prime est plutôt intéressante... Je ne suis pas inquiet... Sauf que l'espérance de vie ne dépasse pas deux mois.

Il lui jeta un coup d'œil appuyé.

- C'est en revanche la première fois que je vois une bleusaille se faire directement engager chez nous. Va y avoir de la discussion. T'as filé la pâtée au vieux singe ou quoi ?

- Oui.

- Impressionnant...

- T'es ici pourquoi ?

- Je suis ici en tant qu'officier...
- T'as gagné quelle épreuve ?
- Les deux rivières...
- De mieux en mieux...
- Et toi ?
- Moi...

L'homme ferma les yeux.

- J'ai massacré un gars, il y a six mois dans une taverne. J'étais fait comme un éléphant à la saison sèche. Le gars est resté deux semaines à l'hosto. Comme c'était la troisième fois que je cognais un gars, on m'a condamné à un an de Champ. Finalement, ça se termine pour moi aujourd'hui. Pas mécontent. Je vais avoir de quoi m'installer pour une retraite tranquille. 30000 boisseaux que j'ai gagnés...

- 30000 ? Tu vas pouvoir acheter une terre avec 10 esclaves...
- Ce que je viens de dire. Tu connais les tarifs sur le champ ?
- Non...
- Tu sais qu'il y a deux types de gars ici... Les officiers et les communs. Les officiers, c'est les gars comme toi qui ont gagné le droit de venir se faire tuer ici, les communs c'est ceux qui ont été condamné pour crime de sang ou vol lourd. Pour chaque jour passé ici, un officier reçoit 9 boisseaux, un commun reçoit 0,09 boisseau. Pour chaque siège gagné, un officier reçoit une prime de 9999 boisseaux, un commun reçoit une prime de 99 boisseaux. Mais, si tu te fais embarqué dans le groupe des guépards, toutes les primes sont multipliées... Un commun reçoit une prime de 99 boisseaux par jour et une prime de 9999 boisseaux par siège. Toi, tu vas toucher 999 boisseaux par jour, et une prime de 99999 boisseaux par siège. Une fortune quoi... Seul problème, seul un gars sur vingt touche sa prime... Trop dangereux tu vois. Les gars se font tous muter dans les deux semaines, ou plus souvent, ils se font massacrer avant.

- C'est quoi notre mission ?
- Le dépiégeage pour que les copains puissent attaquer en toute tranquillité. Ça veut dire, désactiver les trappes, désactiver les traqueurs, repérer et éliminer les francs-tireurs. Placer nos propres pièges. Si tu te démerdes bien, tu peux te faire une vraie fortune. Le record, il doit être pas loin de 1.000.000 boisseaux. Kananti, il s'appelait. Il est resté 201 jours dans les guépards et il a participé à la conquête de huit sièges. La grande époque de l'alliance avec les

plaines. Maintenant, quand on gagne un siège dans l'année, on crie à l'exploit... Je suis quand même resté un jour de plus. Lui, il a reçu un carreau dans le bras. Sans trop de dégâts. Paraît que chez lui, c'était devenu comme dans les contes de la lune bleue...

C'était une véritable fortune, on estimait qu'une famille de dix personnes pouvait vivre correctement avec environ 2 boisseaux par jour. Le revenu moyen pour une famille des marais était de l'ordre de 800 boisseaux par an. Kanti connaissait comme tout le monde Kananti, un héros du siècle précédent dont on citait sans cesse la bravoure et la générosité. S'il avait gagné une telle somme, il avait pu être on ne peut plus généreux. Le seul problème, c'est ce que ce Kananti sur la base de son prestige avait représenté les marais pendant près de cinquante ans et ses décisions avaient conduit à l'isolement actuel du peuple des marais. Il avait trop soigneusement appliqué les principes du combat à la politique, renversant les alliances à tout moment, si bien qu'aucune des autres nations ne songeait plus désormais à concevoir la moindre stratégie commune avec les marais. En revanche, l'aspect argent qui était l'un des obstacles majeurs pour la réalisation de son rêve pouvait trouver sa solution ici. Il savait qu'une expédition vers le Nord coûtait près de 35000 boisseaux, environ 25000 boisseaux pour l'achat d'un dirigeable et près de 10000 boisseaux pour l'entretien d'un équipage de trois personnes pour une période d'un an. S'il restait cinquante jours, il pourrait accumuler cinquante milles boisseaux, plus qu'il n'en fallait pour tout mettre en place.

- Comment on fait pour durer ici ?

L'homme lui jeta un coup d'œil étonné.

- C'est bien la première fois qu'on me pose la question aussi directement. C'est toi qui vas être l'officier du groupe. Ananti a été tué hier. Ecoute, dans ton groupe il y a des fortes têtes. Mais, il y a un gars sur lequel tu peux compter... Il ne paie pas de mine, un petit maigrelet que le moindre souffle de vent pourrait enlever comme de la paille. C'est Arti... C'est un mec bien si tu es réglo avec lui. Il est dans l'équipe depuis 105 jours, mais c'est un survivant. Il repère tous les pièges comme par instinct... Mais attention, au combat il vaut rien. Trop léger et trouillard comme la pluie. Faut le mettre en repérage, mais dès qu'il y a du grabuge tu le ramènes en arrière. Ananti pouvait pas le piffer. Il a voulu le faire se battre et l'autre a eu la trouille et il s'est tiré. Ananti voulait le faire virer du groupe. Sauf que sans lui, on est tombé dans un piège

complètement nul tendu par les gars des Alpagnes. Lui il l'aurait vu. Les autres gars du groupe, c'est tous des durs. En moyenne, ils sont là depuis 20 jours à peu près.

- Vous être Kanti ?

Kanti se retourna et aperçut un homme d'une cinquantaine d'année qui se tenait à l'entrée, sanglé dans un uniforme impeccable.

- Oui, maître officier.

- Vous êtes bien installé ?

- Je crois maître officier.

- Très bien. Je viens de discuter avec Wanati, il paraît que vous êtes le fils de Konti de Magtona.

- Oui. Qui est Wanati ?

- Le maître d'arme. C'est bien la première fois que je le vois choisir aussi vite quelqu'un pour les guépards. D'habitude, il attend de voir ce que les recrues font sur le terrain. Mais je fais confiance à son jugement.

L'homme sortit d'une poche une petite carte de plastique.

- Voici votre première mission. Selon, les informations que le regretté Ananti a obtenu hier, il semblerait que les Alpagnes préparent une invasion de la parcelle dix-neuf à partir de dix-huit et vingt-deux. La vingt-deux est à notre frontière. L'état major pense qu'une offensive pourrait nous permettre de la récupérer. Mais pour cela, il faut que l'on élimine les pièges et les troupes sur place. Examinez attentivement ces rapports, vous partirez en mission demain soir. Vous avez vingt-quatre heures pour tout préparer, officier Kanti. Soyez les serres de l'Aigle et agissez avec la célérité du Guépard.

Kanti s'inclina et récupéra la petite plaquette de plastique. Dans un coin de la hutte, il avait remarqué en entrant un ordinateur. Il l'alluma et il glissa la plaquette dans la fente prévue à cet effet.

- Veuillez donner vos noms et grades ?

La voix de l'ordinateur était grave et contrastait avec les voix généralement féminines qui équipaient les machines d'enseignement.

- Officier Kanti.

- Votre voix est désormais authentifiée. La parcelle 22 est située dans une zone très boisée. La progression est difficile. Les Alpagnes sont installés sur cette parcelle depuis 943 jours, ils l'ont obtenu en

échange de la parcelle 196 qui était trop éloignée de leurs frontières et difficile à défendre. D'après les rapports de l'officier Ananti, elle comprendrait environ trente hommes de défense et peut-être neuf tireurs d'arbalète.

Une carte de la parcelle s'afficha à l'écran, les trente hommes apparaissaient comme des étoiles bleues et les tireurs comme des carrés rouges. La frontière avec la parcelle 21 qui appartenait aux Marais était soigneusement protégée par une série de pièges qui clignotaient à l'écran comme autant de tête de mort. Du moins les pièges qui avaient été repérés et n'avaient pas été désactivés. En revanche, les troupes semblaient plutôt massées sur la frontière avec la parcelle 19. Il fallait compter environ 8 heures de marche pour franchir une parcelle d'est en ouest. Ils auraient par conséquent tout le temps nécessaire pour accomplir leur travail de sape. Chaque parcelle comprenait en son centre une sorte de guérite électronique, que l'on appelait la poterne, dans laquelle l'armée qui l'avait conquise glissait son sésame, la bague portée par chaque soldat, qui renseignait alors l'ordinateur central sur l'identité du nouveau propriétaire de la parcelle. Lorsqu'une parcelle était conquise, autrement dit lorsque l'armée conquérante avait réussi à introduire son propre sésame en lieu et place de celui de l'armée occupante, celle-ci cessait d'être une cible pour d'autres conquêtes pour une période de 99 jours. De cette façon on évitait des combats inutiles et on favorisait l'attaque solitaire plutôt que l'attaque massive. Tous les hommes de l'armée vainqueur présents sur la parcelle lors du changement de possession obtenaient alors la prime de conquête. Comme la plupart des hommes de la fédération, Kanti savait se servir d'un logiciel d'état major. Il avait souvent participé à des entraînements virtuels de stratégie et de combat. En quelques minutes il définissait ses objectifs et le nombre d'hommes dont il avait besoin. Puis il lança la procédure d'appel et l'ensemble des hommes qu'il avait sélectionnés fut prévenu de leur nouvelle affectation. Leurs bagues se mirent à clignoter. Environ un quart d'heure plus tard, une dizaine d'hommes se présenta devant la porte de la bâtisse. Il s'agissait uniquement de communs, la brigade des guépards ne comprenait qu'un seul officier, lui-même. La plupart était plus jeune que lui, mais leurs visages durs et les cicatrices qu'ils portaient montraient qu'ils avaient une expérience dans le domaine du combat qui n'avait rien de virtuel. Il s'inclina devant eux et donna son nom et l'épreuve qui avait fait de lui un officier, ainsi que le voulait la coutume. Les hommes

s'inclinèrent à leur tour et le bénirent selon la formule habituelle de la serre et de la célérité. Puis ils mirent à nue les lames de leur tékyik. Ils s'entaillèrent légèrement le pouce de la main gauche et vinrent dessiner sur la paume de la main gauche de Kanti le symbole de la serre et de la vitesse : un arc de cercle barré d'un trait horizontal. Cette cérémonie avait deux buts, tout d'abord les soldats faisaient par là le serment de le servir jusqu'à leur premier sang versé, mais surtout cela permettait de synchroniser les bagues de façon à ce qu'il puisse transmettre ses ordres à sa brigade sur le terrain. L'ordre de serment définissait un numéro d'identification qui permettait alors une communication directe entre l'officier et chacun de ses hommes. Le chaton de la bague pouvait s'incliner dans neuf directions différentes et chaque ordre nécessitait trois manipulations, ce qui autorisait 729 combinaisons possibles, chacune se traduisant par une modification de la couleur du chaton, une légère décharge ou un clignotement particulier. Ces combinaisons pouvaient de plus à leur tour s'ajouter les unes aux autres pour constituer des ordres plus complexes. Chaque enfant était entraîné dès son plus jeune âge à réagir et à manipuler cette bague, ce qui rendait son utilisation quasi-instinctive sur le terrain.

- Le maître officier m'a remis une plaquette d'ordre.

Les hommes s'inclinèrent légèrement à la mention du grade.

- Nous devons nous rendre à la parcelle 22 pour la nettoyer et la préparer pour une attaque. Selon, mes propres informations, cette parcelle est défendue par environ 40 soldats des Alpages, dont neuf arbalétriers.

Un homme maigre comme un clou l'interrompt :

- On sait tout ça, c'est nous qui avons ramené les informations hier. Pourquoi doit-on y retourner ? Cette parcelle est trop bien défendue...

- Je crois que l'état major en a décidé autrement. Comment t'appelles-tu ?

- Arti de Anicoga.

- Eh ! Bien Arti... Le problème, c'est que nous n'avons pas gagné de nouveaux sièges depuis cinq mois. C'est la parcelle qui semble la plus accessible.

Un autre homme parla à son tour. Un gaillard bâti comme une pierre levée des Plaines. Une cicatrice courrait sous son œil droit et barrait son nez d'une brèche impressionnante.

- C'est vrai, mais le problème c'est que les Alpagnes ont l'habitude de défendre les poternes avec des arbalètes. S'approcher de la poterne, c'est du suicide.

Kanti le regarda dans les yeux.

- C'est exact. Il faut donc trouver un moyen de contourner les gardes. Je pense que j'ai une idée pour ça. D'abord, je voudrais savoir s'il y a des archers parmi vous ?

Deux hommes s'avancèrent.

- Il n'y a pas d'archers parmi nous... Seulement des frondeurs... Mon frère et moi, on peut descendre un homme à 50 pieds d'une pierre.

Kanti leur jeta un rapide coup d'œil, ils se ressemblaient un peu, mais le mot frère avait tant d'acceptation qu'il ne signifiait par forcément qu'ils partageaient la même mère.

- Bien... Nous partirons demain matin à l'aube... Il faut compter environ deux jours de marche pour rejoindre la parcelle en question. Des questions ?

Personne ne répondit. L'un d'eux haussa les épaules et murmura quelque chose à son voisin qui répondit par un grognement d'assentiment.

- Qu'est-ce que tu as dit ? Kanti avait pris un ton autoritaire qui claqua comme une lame.

L'homme se retourna et répondit d'une voix lasse.

- Il me reste deux semaines d'armée à faire. Et on m'envoie vers ma mort une fois de plus... Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise officier... Merci ?

Kanti baissa la tête. Chez les gens des marais, il était naturel de donner son avis aussi brutal soit-il. Aucun officier ne se serait permis de punir un homme pour ses paroles.

- Tu veux être remplacé ?

- Oui...

- Très bien. Tu seras remplacé, je ne veux pas d'un poids mort pendant la mission. Viens avec moi.

Ils rentrèrent dans la baraque. L'homme plaça son anneau devant le lecteur de l'ordinateur et Kanti lança une nouvelle demande. Lorsqu'ils ressortirent, l'homme se dirigea vers ses quartiers. Son remplaçant se présenta à lui une demi-heure plus tard.

III

Le lendemain matin, il se réveilla à l'aube, le ventre noué par la peur. La veille face à ses soldats, il s'était senti fort et capable, mais là devant l'imminence du départ, il avait les tripes à l'envers. Malgré tout, il avala rapidement une boisson chaude et tenta désespérément de mâcher un peu de galette de mil.

Dehors, la nuit s'écharpait doucement dans les premières lueurs d'une aube flemmarde. Ses hommes l'attendaient sous les statues du crocodile et de l'aigle. Personne ne parlait ni ne souriait, le matin était frais et la plupart portaient leur longue cape soigneusement entourée autour de leur corps. Sans prononcer une parole, la troupe se mit en route. Quelques uns mâchaient machinalement un peu de galette, d'autres marmonnaient des prières, personne n'osait regarder son voisin, de peur d'attirer sur lui le mauvais oeil. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, Kanti sentait que son angoisse se relâchait. Ils suivaient un sentier que des siècles de guerre avaient tracé dans la forêt épaisse, un sentier que des générations de guerriers avaient emprunté pour de semblables expéditions. Des milliers de pas avaient mis à nu des pierres que le temps avait usé et poli, comme autant de pièges sous des pieds anxieux. Parfois, un homme dérapait, mais jamais sa chute ne s'accompagnait de jurons ou de cris. Le soir, ils campèrent au bord d'une rivière, dont les flots calmes se ridaient parfois d'une bouche de carpe cueillant un insecte. Chacun sortit ses galettes de mil et sa viande sèche pour un rapide repas, une gourde passa de main en main, et l'on avala une gorgée de vin de palme, sensé protéger contre les maux des marais. Kanti se sentait serein désormais, l'effort de cette marche silencieuse l'avait apaisé. Instinctivement le groupe s'était construit, dans un même pas, une même respiration, une même musique. Lorsque la gourde arriva à sa hauteur, l'homme qui la lui tendit inclina légèrement la tête, et Kanti devina que ces hommes lui accordaient une chance de les ramener.

Au matin, ils repartirent le corps cassé par une nuit tendue, ils marchaient plus vite désormais. Vers le milieu de journée, ils atteignirent la frontière de la parcelle qu'ils devaient conquérir. Leurs bagues virèrent au bleu, ce qui indiquait que l'on entrait chez le peuple des Alpages. Avant de pénétrer en territoire ennemi, l'un des hommes expliqua à Kanti la position de tous les pièges qu'ils avaient détectés la première fois. Le chemin qu'il proposait était long et tortueux, ils devaient éviter des fosses, des miradors

occupés par des archers dont la précision ne faisait aucun doute. A leur dernier passage trois hommes avaient soigneusement été transpercés, un seul avait pu revenir pour mourir au camp trois jours après. Le nombre de fosses était en revanche inconnu, les gens des plaines étaient connus pour leur goût de l'embuscade et des chausse-trappes. Ils en avaient découverts une dizaine, mais il était peu probable que les Alpages se soient arrêtés à si peu. Ils palabrèrent pendant près d'une heure avant d'arriver à la conclusion que le passage à travers la parcelle comprenait trop de danger pour être réalisable avec aussi peu d'hommes. De fait, Kanti connaissait la plupart de ces détails, mais il considérait que de partir bille en tête sans demander l'avis de ses hommes était une erreur. A travers cette longue discussion, il voulait leur montrer qu'il leur faisait confiance et que leur avis comptait. Lorsque tous les détails eurent été examinés, Kanti proposa alors son propre plan. Il dessina rapidement une carte de la parcelle. La rivière qu'ils suivaient depuis leur départ faisait un coude pour traverser celle-ci à moins de cent mètres de la poterne.

- Si nous descendons le cours du fleuve pendant la nuit, je pense que nous avons une bonne chance de traverser sans nous faire voir. Il y a peu de chance qu'il y ait des pièges dangereux dans l'eau... D'après moi, ils ont dû surtout placer des avertisseurs sonores. A partir d'ici (Il montra un point sur la carte), les eaux deviennent marécageuses et d'après les rapports qui datent de l'époque où nous contrôlions cette parcelle, c'est un vrai nid à crocos...

- Je préfère encore passer à travers les pièges des plaines.

- Pas vraiment... Les crocodiles n'attaquent que les créatures qui nagent ou qui bougent. Ils n'attaquent jamais les troncs d'arbre. Il faudrait se laisser glisser sur l'eau sans bouger.

- Oui... Mais si les eaux sont aussi calmes qu'ici, on ne pourra jamais avancer.

- Si justement, les eaux sont assez profondes, entre trois et quatre mètres. Et il y a un fort courant vers les deux mètres de profondeur qui va dans le sens qui nous intéresse. On fabrique des bouées avec des troncs d'arbre pour flotter en surface et on laisse traîner une voile vers les deux mètres.

- Les voiles, on les fait avec quoi...

- Nos capes...

- Et les avertisseurs ?
- D'après moi, ça doit être des cordelettes tendues à un mètre de la surface, sinon la moindre branche déclencherait une alarme. En étant dans l'eau, on devrait passer dessous.

- Pas con...

Les hommes se regardèrent. Certains avaient un petit sourire. Le plan leur plaisait.

Récupérer des troncs d'arbre à la dérive ne fut pas aussi difficile qu'ils s'y attendaient. La rivière regorgeait de troncs pourris que le courant entraînait vers le delta. Ils choisirent les arbres dont le feuillage était le plus épais, et qui présentaient la meilleure stabilité. Il ne fallait pas qu'au moment de traverser le territoire des crocodiles, un tronc bascule et qu'un des soldats soit obligé de nager. En revanche, la transformation des capes en voile sous-marine s'avéra bien plus compliqué. Les capes ne s'ouvraient pas dans l'eau, elles se refermaient sur elle-même en une boule aussi lourde qu'une pierre. Finalement, l'un des hommes eut l'idée de construire une croix de bois sur laquelle les capes furent fixées. Un homme s'élança sur un tronc pour tester le dispositif, et l'expérience manqua de peu de se transformer en catastrophe. La voile prenait correctement le courant sous-marin, mais ce dernier se révéla beaucoup plus fantasque que prévu, et en quelques minutes le tronc dériva sur la rive d'en face. Kanti lui transmit par l'intermédiaire de sa bague, l'ordre de rester sur place. Après un conciliabule animé qui dura près d'une heure, il fut décidé d'équiper les troncs d'un gouvernail grossier. Les hommes récupérèrent de longues branches fourchues à l'extrémité desquelles ils tissèrent un entrelacs de tiges et de feuilles suffisamment serrées pour peser sur l'eau. Un deuxième homme s'aventura dans l'eau et après quelques tâtonnements, réussit à maintenir son cap dans la rivière. Lorsqu'il passa devant l'homme bloqué sur l'autre rive, il sortit son gouvernail de l'eau et l'agita derrière lui. Le soldat comprit immédiatement et se mit à son tour à construire sa propre rame. Puis tous se mirent à l'eau pour s'exercer. Ils se retrouvèrent quelques centaines de mètres plus loin en aval sur une petite plage à l'entrée d'une boucle de la rivière. Ils se séchèrent comme ils purent, mangèrent un peu et attendirent que la nuit tombât. Les hommes parlaient peu, certains vérifiaient leurs armes, d'autres somnolaient au bord de l'eau, quelques uns s'étaient lancés dans une partie de dé, tous ressentaient l'angoisse

qui précède le combat. Lorsque le soleil se fut couché, ils se mirent à l'eau sans bruit. L'eau était chaude, pourtant au bout d'une demi-heure, Kanti sentit le froid le saisir, l'eau lui bouffait sa chaleur et semblait anesthésier ses sens et son esprit. Autour de lui, le silence était impressionnant, parfois un cri aigu d'animal chassé ou en chasse lui arrachait des bribes de conscience et le ramenait à sa mission, le reste du temps il lui semblait se mouvoir dans un espace cotonneux où chaque respiration prenait des siècles. Lorsqu'ils traversèrent le territoire des crocodiles, l'obscurité était telle que personne ne s'en rendit compte à l'exception d'un homme qui vit avec terreur sortir la tête d'un hippopotame, lequel n'accorda aucun intérêt à cet arbre à la dérive. Quelques uns sentirent l'eau onduler autour de leur jambe, sans que l'on sache s'il s'agissait du courant ou d'un animal en vadrouille. Parfois, un poisson venait leur mordiller le cuir et s'en retournait agacé par cette chair vivante encore trop ferme à leur goût. Puis la rivière s'élargit et l'eau changea de texture, la peau se couvrit peu à peu de sel, et les cheveux semblèrent encore s'alourdir. L'odeur aussi avait changé, devenant plus musquée, plus capiteuse, emprisonnant dans une atmosphère épaisse les relents de pourriture d'un monde pris au piège du delta, là où l'eau douce et l'eau salée se heurtent en une soupe chargée de vie macérée. Cette eau était répugnante et tous s'impatientaient de la quitter vite. Les serpents pullulaient et leur reptation liquide qui frôlait les jambes et les mains faisait monter en chacun d'eux une terreur si profonde et si ancienne qu'elle subjuguait toute réflexion. Tous avaient perdu le sens du temps, et bien qu'il ne se soit écoulé que deux heures, ils leur semblaient avoir dérivé pendant des jours. Enfin perdue, dans la lumière diffuse des étoiles, ils aperçurent leur destination. Au loin brillait la lumière de la tour qu'ils devaient conquérir. Ils lâchèrent leur tronc, et se dirigèrent vers la rive couverte d'une végétation drue. Le sol était mou sous leur pas et retenait leur pied en de longues succions épuisantes après ces heures d'immobilité. Au bout d'un quart d'heure, ils retrouvèrent quelques forces et leur marche se fit plus assurée. Le terrain au début était glissant et boueux, l'eau était partout présente, mais très vite ils débouchèrent dans une clairière aux hautes herbes qui jouxtait le camp ennemi. Comme Kanti s'y attendait, l'endroit était peu protégé et les hommes habitués à se mouvoir en territoire ennemi n'eurent aucune difficulté à déjouer les quelques pièges qui avaient été installés. La poterne était au centre d'un espace dégagé, que seul éclairait le phare placé en haut

de la tour. Kanti envoya quelques éclaireurs qui revinrent rapidement pour donner le point de la situation. Le camp n'était protégé que par trois hommes équipés d'arbalète, positionnés au nord et à l'ouest du terrain, alors qu'eux arrivaient par le sud. Kanti décida d'envoyer quatre hommes s'occuper de ces gêneurs. Au bout d'un quart d'heure, de brefs clignotements de sa bague lui indiquèrent que deux des guetteurs avaient été éliminés. Puis soudain, retentirent des hurlements de douleurs et quelques secondes plus tard sa bague lui transmit un message haché : l'un de ses hommes était tombé dans une fosse et s'était brisé la jambe dans sa chute. Immédiatement, la lumière du phare se mit à pulser en une succession complexe de couleurs : tous les hommes présents sur la parcelle allaient se précipiter pour venir les repousser. Il fallait agir vite. Il restait environ cinquante mètres à parcourir pour rejoindre la poterne et placer une bague dans l'oeil. Sans réfléchir, ils s'élancèrent tous dans la même direction le plus vite possible. Les troupes ennemies n'étaient pas forcément loin, et personne ne savait combien de temps il leur faudrait pour rejoindre leur position. A priori, seule une sentinelle était présente pour défendre la poterne. Lorsqu'ils débouchèrent dans la zone dégagée heptagonale qui entourait la poterne, ils se retrouvèrent en pleine lumière, cible mouvante que seule la vitesse pouvait sauver d'une flèche bien placée. Instinctivement, ils courbèrent le dos et accélèrent encore, malgré leurs jambes brûlantes et leurs poumons à fleur de lèvres. Au lieu d'une flèche isolée, c'est une véritable pluie qui les accueillit, deux hommes roulèrent sur le sol les dix premiers mètres à peine franchis. Les trois autres ne leur accordèrent aucun regard et continuèrent leur course. Autour d'eux les légers missiles s'écrasaient en un sifflement strident qui renforçait encore l'angoisse qui les liait tous. Arrivé à moins de dix mètres de l'œil, il n'était plus que deux, lorsqu'une douleur fulgura à travers l'épaule gauche de Kanti et le plaqua au sol comme si une main géante l'avait négligemment balayé. Il ne pouvait plus respirer, son regard semblait s'être voilé de rouge. Sa main droite, parti par réflexe vers son épaule, rencontra les barbillons étoilés de la tête d'un carreau d'arbalète qui avait traversé son corps. Il entendit alors le hurlement strident de la tour qui annonçait la conquête de la parcelle et il sombra dans l'inconscience.

IV

Lorsque Kanti reprit conscience, il découvrit le visage soucieux d'un homme d'une cinquantaine d'année penché au-dessus de lui. Brutalement, le silence se déchira et bien que l'homme parlât d'une voix douce, ce fut comme si mille voix s'étaient mises à l'unisson pour lui exploser les oreilles.

- Je crois qu'il reprend conscience... Comment vous sentez-vous ?

Kanti voulut répondre, mais il ne put rien articuler de compréhensible, sa voix s'écorcha en un son rauque qui devint une toux douloureuse.

- Tenez. Buvez ça...

L'homme lui plaça entre les lèvres un verre qui contenait un liquide épais et douxereux qui se répandit dans sa gorge et apaisa rapidement la douleur.

- Ça va mieux, murmura Kanti.

- Bien... Nous vous avons opéré hier soir. Vous avez reçu une flèche dans l'épaule gauche. Elle a traversé l'épaule de par en par. Heureusement, aucune artère n'a été touchée, mais c'est un véritable miracle.

- Combien de... mort ?

- C'est très étrange... Vous devez avoir été protégé par le grand aigle... Sur les 9 hommes, il y a eu six blessés, mais aucun n'est en danger... On a retrouvé un homme dans une fosse avec la cheville brisée... Les cinq autres ont été blessés par des flèches quand vous vous êtes précipités vers la poterne. Vous avez été le plus sévèrement touché...

- Nous avons récupéré la parcelle ?

- Oui... Désormais le nom de Arti sera inscrit sur la colonne de l'aigle à Maka.

- Oh ! Bien sûr... C'est donc lui qui a placé sa bague dans l'œil...

Kanti tenta de se lever. Une douleur inouïe explosa dans son épaule et il retomba lourdement sur sa couche.

- Votre épaule a été gravement touchée. Vous ne pourrez pas combattre pendant au moins deux mois... Vous allez être rapatrié chez vous.

Kanti hochait lentement la tête, puis il ferma les yeux et il s'endormit profondément.

Lorsqu'il se réveilla, il était allongé sur une couche étroite en aluminium, l'air vibrait doucement du bruit régulier du moteur à hydrogène d'un dirigeable. Son épaule pulsait d'une douleur sourde, il se sentait légèrement nauséux. Il se souleva lentement sur les coudes, attentif aux réactions de sa blessure. Il découvrit une femme à côté de lui qui examinait les courbes qui se dessinaient régulièrement sur un écran de contrôle placé à côté de son lit. Elle se retourna :

- Vous êtes réveillé... Nous allons bientôt arriver à destination. Comment vous sentez-vous ?

- Un peu de nausée...

- C'est normal... Vous avez dormi près de quarante heures... Vous devez avoir faim.

- Je crois.

Elle saisit un petit cordon qui pendait au-dessus de sa tête et pressa le bouton situé à l'extrémité. Un esclave entra peu après tenant un plateau sur lequel fumait un bol de soupe. La femme prit le plateau et s'approcha de lui.

- Vous pouvez manger seul ?

- Je pense...

- Bien... Je vous laisse. Si vous avez besoin de quelque chose, vous n'avez qu'à presser la sonnette.

- Merci.

Kanti n'avait guère faim. Il se força à avaler rapidement sa soupe et immédiatement une sensation de bien-être l'envahit. La soupe devait contenir une substance calmante, car la douleur sembla rétrocéder dans un coin éloigné de sa conscience. Il se leva péniblement, ses jambes étaient encore faibles, mais il put faire quelques pas pour s'approcher du hublot de la cabine. Il posa sa main sur l'une des poignées qui entouraient la fenêtre et il jeta un coup d'œil à l'extérieur. Il faisait un temps magnifique et sous lui se développait la grande plaine à blé qui faisait la richesse de la province du centre. Le dirigeable devait voler à une altitude d'environ mille mètres. Il ouvrit la fenêtre et un air doux pénétra dans l'habitacle, le dirigeable ne volait pas très vite, peut-être trente Km/h, visiblement il luttait face à un fort vent contraire. La nacelle

accrochée à des vérins micro-contrôlés oscillait à peine et semblait étrangère au combat que menait la machine contre les éléments.

Dans un coin de la cabine, il aperçut quelques vêtements soigneusement pliés avec surmontant le tout, une attelle. Il s'habilla rapidement. Les vêtements se fermaient à l'aide de bandes velcro qui nécessitaient un minimum d'effort. Puis il plaça son bras dans l'attelle qui vint à son tour s'accrocher à la veste, immobilisant son bras complètement. Sa cabine était située à l'arrière du dirigeable, et la porte donnait directement sur la passerelle qui courait tout autour de la nacelle, permettant un accès à toutes les cabines. A l'avant, une terrasse minuscule avait été aménagée de quelques chaises de rotin et d'une table basse. La large baie vitrée qui fermait la nacelle s'avavançait jusque sous ces quelques éléments de mobilier et donnait l'impression à ceux qui s'installaient là d'être suspendu entre ciel et terre. Le soleil qui se couchait pénétrait doucement l'ombre du ballon gigantesque qui maintenait l'engin accroché au ciel. Il s'assit lourdement dans l'un des fauteuils, la tête lui tournait légèrement et la nausée était revenue. La jeune femme médecin vint le rejoindre peu après.

- Vous vous appelez comment ?
- Nihiliana. Je viens de Maka.

Kanti sourit, il avait reconnu la façon particulière des gens de Maka de parler le Ofokn.

- Je m'en doutais.
- Vous êtes devenu un héros. C'est rare quand la conquête d'une parcelle se fait avec aussi peu de casse.
- Oui... Mais ce n'est pas mon nom que l'on gravera sur la colonne de Maka.
- C'est vrai. Comment va votre blessure ?
- Je ne sens pas grand chose.
- J'ai mis un calmant dans votre soupe. Il fera effet jusqu'à demain matin.

Kanti hochait la tête:

- Je m'en doutais.
- Vous savez que Wanati est à bord. Il a décidé de prendre sa retraite. On doit le récompenser à Maka pour service rendu. Il est en train de manger, je suppose qu'il va nous rejoindre bientôt. Vous voulez boire quelque chose ?
- Je veux bien.

La femme se leva et ouvrit le coffre qui occupait l'avant de la nacelle, elle sortit une bouteille de vin en céramique ainsi que deux verres. La boisson était fraîche, le goût mélangeait délicatement des arômes sucrés et acidulés. L'alcool léger qu'elle contenait lui monta rapidement à la tête, provoquant une étrange euphorie où la douleur lointaine semblait comme un contrepoint à une joie illusoire.

- Bonjour maître Kanti.

Le jeune homme se retourna pour découvrir le sourire de Wananti. L'homme semblait en pleine forme, son visage serein contrastait avec les traits torturés par la fatigue de la fois précédente. Il s'installa lourdement sur un siège et offrit un sourire magnifique au verre que lui tendit la femme.

- Comment allez-vous maître Kanti?

- Bien je crois. La douleur est très supportable.

- Le miracle de ces drogues modernes.

Wananti se carra dans le fauteuil d'osier et avala une gorgée. Puis, il posa son verre dans un trou dans le bras de son fauteuil et soupira bruyamment.

- J'aurai dû m'arrêter bien avant. Je n'en pouvais plus de sélectionner des jeunes gens pour les envoyer à la vie à la mort... A la grâce de l'aigle, à la célérité du guépard.

Il reprit son verre et avala une nouvelle gorgée.

- J'ai une question à vous poser, maître Kanti.

Kanti lui jeta un coup d'œil étonné, le visage du maître d'arme s'était refermé, ses yeux réduits à deux fentes sombres.

- Je vous en prie.

- Ce n'est pas vous qui avez mis au point cette tactique, n'est-ce pas? Enfin, plus exactement, votre plan vous l'avez conçu avec quelqu'un d'autre. Par exemple... Avec votre père...

Kanti n'essaya pas de nier. Il ne ressentait d'ailleurs aucune honte particulière de la collaboration de son père à la définition de ce plan.

- Oui en effet. Mon père avait déduit que la parcelle 22 était la seule à notre portée, et on a réfléchi ensemble sur la meilleure tactique pour s'en emparer.

Wananti se relâcha en un nouveau soupir encore plus impressionnant.

- C'est bien. Le reconnaître est tout à votre honneur. Malgré tout je dois quand même dire que la réalisation du plan a été remarquable.

Le maître d'arme finit son verre en une seule gorgée, puis il se leva et retourna dans sa cabine. Dehors, le soleil se couchait sur la frontière qui séparait les champs de blé des premières terres marécageuses. Kanti à son tour se sentit gagner par une profonde torpeur. Il s'endormit sur son siège.

A son réveil, le lendemain matin, il découvrit un plateau comprenant un bol de café et quelques pains chauds au cœur rempli de miel liquide. Il avala le tout en quelques bouchées. Puis, il se lava maladroitement en puisant l'eau dans une bassine en bois. Il s'habilla rapidement et sortit sur le pont. Le dirigeable planait doucement à moins d'une cinquantaine de mètre du sol et dans son ombre projeté par un soleil encore jeune, Maka déployait ses premiers faubourgs de cases faméliques accrochées à une route poussiéreuse. Les enfants plus bas tendaient le bras vers l'aéronef en poussant des cris aigus qui parvenaient à ses oreilles comme un souffle irritant.

- Nous vouloir arriver dans une heure, maître.

Les mots prononcés avec un accent étrange, où les liquides crissaient à en devenir presque rauque, lui fit dresser l'oreille. Il se retourna, pour se retrouver face à l'esclave qui l'avait servi depuis le début de son voyage. L'homme avait une peau très claire, rougie au point d'apparaître brûlée par endroit par le soleil trop chaud de la fédération. Ses cheveux étaient d'une couleur qui virait presque au jaune d'un blé trop mûr. Ses yeux étaient clairs, très bleus, bien que l'œil gauche soit bouffé par une tâche blanche qui devait lui gêner la vue. Il était petit, très frêle, Kanti le dominait de toute sa hauteur et de toute sa largeur.

- Tu viens d'où ?

Le visage de l'esclave pâlit et pendant un instant il fut incapable de prononcer un mot.

- Je viens de nord terre.

- Tu es né là-bas ?

- Oui...

- Comment es-tu arrivé ici ?

- Les villes hommes prendre moi. Les villes hommes vendre moi. Après ici. Venir pour trois semaines de maison en dirigeable.

- Tu veux dire que ton peuple vit à trois semaines de dirigeable d'ici?

- Non... Heu... Trois semaines pour aller à ville des villes hommes qui prendre moi.

- Vous parlez aux esclaves maintenant?

Kanti se retourna et se retrouva face à face avec Nihiliana. L'esclave soulagé de cette interruption en profita pour s'éclipser discrètement. Son expérience lui avait appris à se méfier de tout et surtout de ceux qui semblaient les plus sympathiques.

- Je m'intéresse beaucoup aux peuples du nord. Je voudrais obtenir un passeport pour monter une expédition dans les colonies.

- Si ça vous intéresse, cet esclave est à mon service depuis dix ans. Il vient des grandes steppes et n'a jamais été capable d'apprendre correctement le O'okn. Je crois que c'est la première fois que je le vois faire des phrases qui dépassent les trois mots. Tenez en attendant l'arrivée, je vous ai apporté les journaux, ils ont été remis à jour par le pilote.

- Merci.

- Je crois que l'on parle de vous. Il paraît que l'on va vous offrir une belle récompense. On parle de près de deux cent mille boisseaux. Une fortune. Mais, l'exploit les vaut. Une conquête sans la moindre victime, c'est arrivé seulement cinq fois depuis la création du Champ.

Kanti prit le journal, une feuille composée de milliers de nans qui répondaient à la moindre caresse pour afficher articles, photos ou dessins. Du bout des doigts, il arrangea les nouvelles qui parlaient de lui en une longue colonne qu'il se mit à lire avec une certaine fébrilité. Plusieurs journalistes mentionnaient la prime exceptionnelle qui avait été votée par les députés des marais. Un article mieux informé que les autres le décrivait en détail en un portrait qui distordait la réalité d'une façon si subtile qu'il s'y reconnaissait sans être certain que l'on parlât de lui. En particulier, son désir d'explorer les colonies était révélé comme une preuve de son patriotisme d'ouvrir aux Marais de nouvelles terres pour renforcer la puissance et la richesse de son peuple. A la lecture des articles, une certaine frayeur le saisit. Il se sentait si loin de la description que l'on donnait de lui, si loin de ce génie militaire dont le plan avait réussi au-delà de tout espoir, si loin de ce grand

patriote dont les raisons réelles tenaient plus à des rêves entretenus depuis l'enfance qu'au désir forcené de gloire et de puissance qu'on lui prêtait.

Lorsque le dirigeable arriva à sa destination, Kanti était dans un état d'inquiétude extrême. Quand le maître d'arme l'avait interrogé, il n'avait ressenti aucune honte à évoquer le montage de sa victoire avec son père. Ce dernier était connu comme le loup blanc dans les marais et même au-delà, et il ne lui semblait guère gênant de partager avec lui les fruits de cette conquête. Mais, à la lecture des journaux, il comprit que cette présentation des faits allait lui attirer des ennuis. Plus exactement, il était devenu en l'espace de quelques heures une personnalité politique, celui qui vengeait par un exploit remarquable les années d'humiliation et de retraite qu'avait connues son peuple. Son père serait évidemment présent dans l'esprit des gens, mais en tant que géniteur, avalisant ce vieux fantasme d'immortalité qu'un fils puisse succéder à son père en l'égalant ou mieux encore en le dépassant.

Un ascenseur permettait de descendre jusqu'au sol, une vieille machine brinquebalante, dont les câbles sifflaient et grinçaient à chaque mètre avalé. Lorsque les portes s'ouvrirent, quelque peu aidé par la poigne puissante du maître d'arme, ils se retrouvèrent face à une foule gigantesque. Son père était au premier plan, légèrement appuyé sur son tékyik de cérémonie. Comme il était de coutume, la foule demeurait silencieuse. Kanti s'avança vers son père et baissa légèrement la tête. Le vieil homme lui frappa l'épaule gauche deux fois de la pointe dénudée de son arme. Par ce geste il lui rendait sa place et son rang au sein de sa famille, et par ce geste aussi il l'acceptait comme citoyen des Marais. Alors monta de la foule un rugissement de joie qui déferla sur Kanti en une vague vibrante qui faillit lui pomper ses dernières forces. Puis un officiel s'approcha de lui; un vieil homme voûté au visage si noir que ses yeux semblaient mangés par la peau. Il lui tendit un verre d'alcool fort que Kanti but d'un trait avec reconnaissance. Il se sentit mieux ensuite, d'autant qu'à son grand soulagement, il découvrit du coin de l'œil un aéroglisseur officiel. La fédération était régulièrement balayée par des tempêtes terribles qui détruisaient ponts, routes et pistes d'atterrissage. Pendant des années les hommes avaient tenté d'y opposer un front constant de réparation, pour finalement cesser tout entretien. Désormais, les véhicules terrestres étaient tous des aéroglisseurs qui ne nécessitaient aucune route ni aucun

pont et les avions avaient été abandonnés au profit des dirigeables qui ne réclamaient qu'un pylône et un ascenseur.

Ils traversèrent lentement la ville en liesse, et Kanti ne garda de ce déplacement qu'une succession de visages écrasés et de mains giflant et griffant les vitres teintées du véhicule. Ils pénétrèrent enfin dans la cour du palais des Anciens où l'attendait une armée de vieillards voûtés sur leur tékyik. L'habitacle de la voiture était conditionné et la chaleur brutale de l'extérieur ajoutée aux médicaments et au verre d'alcool lui donna brusquement la nausée. Il fit quelques pas au milieu des Anciens avant de s'effondrer sur le sol avec un bruit sourd. Lorsqu'il reprit conscience, sa bouche était pâteuse, sa gorge brûlée par des aigreurs d'estomac. Il se passa la main sur les lèvres, il avait dû vomir. Son père était à ses côtés, le visage inquiet.

- Tu vas mieux ? Docteur, il s'est réveillé.

La femme qui l'avait accompagné dans le dirigeable se retourna et lui prit le poignet.

- Vous êtes encore faible. J'avais dit aux Anciens que vous étiez encore trop fragile pour cette cérémonie.

Kanti essaya de parler et sa voix croassa curieusement à ses propres oreilles.

- C'est le verre d'alcool qui m'a rendu malade.

- De l'alcool?

Le médecin se retourna.

- Ce jeune homme prend des médicaments très puissants contre les infections. Aucun n'est compatible avec de l'alcool fort. Je vous l'avais dit Ancien Kanti.

L'Ancien Kanti avait près de quatre-vingt-dix ans et mesurait presque deux mètres. Il marchait la tête droite, les épaules jetés en arrière, aidé en cela par une fracture des cervicales qu'on lui avait rafistolée avec des plaques d'alliage en or dans sa jeunesse.

- La tradition impose un verre de kya pour accueillir les héros. Jeune homme de mon nom, vous sentez vous prêt pour votre triomphe?

Kanti se leva péniblement, aidé par la main de fer de son père. Le médecin lui plaça entre les mains un verre d'une solution bleutée qu'il avala en grimaçant. Peu après, il sentit la nausée refouler et les forces lui revenir, cependant que son épaule pulsait méchamment,

et qu'en arrière de son crâne, une douleur sourde semblait résonner en contrepoint. Il fit quelques pas hésitants et se dirigea vers la grande salle de cérémonie, où l'attendait la couche moelleuse du festin.

- Ca va fils ?

Kanti ouvrit les yeux. La première chose que ses yeux aperçurent fut la tache en forme d'aigle qui hantait le plafond de sa chambre.

- Je... je crois.

Il se leva à moitié sur sa natte et regarda son père. Il se sentait très faible.

- Tiens! bois...

Son père lui plaça sous les lèvres le rebord d'une tasse en terre cuite et lui fit couler doucement dans la bouche une tisane adoucie d'une cuillerée de miel. Le liquide desserra doucement sous son passage les contractions de sa gorge et apaisa sa nausée. Il se recoucha.

- Tu t'es endormi sur ta couche pendant le repas, il y presque deux jours maintenant. Personne n'arrivait à te réveiller. Je dois dire que j'étais plutôt inquiet.

- Ça va mieux... Je voudrais dormir maintenant.

- Oui! repose-toi... Ta blessure a une sale gueule... Elle s'est infectée. Il ne faut surtout pas que tu bouges.

Kanti se recoucha et s'endormit presque immédiatement. Pendant plusieurs jours, il délira, se réveillant par intermittence, le corps brûlé par la fièvre, les rêves hantés par l'aigle de son plafond. Parfois, la tâche semblait prendre vie et fondait sur lui les serres déployées, déchirant de ses griffes acérées les chairs tuméfiées de son épaule. Puis, un matin, il se réveilla calme, la fièvre évaporée, faible et surtout affamé. La tache au plafond avait retrouvé sa forme approximative et avait abandonnée son air menaçant. Doucement, il se leva, prenant garde à ne pas réveiller la bête qui couvait sous la peau. A côté de lui, il découvrit la femme médecin endormie sur une natte près de son lit. Lorsqu'il se redressa, le plancher craqua légèrement et la femme se réveilla.

- Vous êtes réveillé...

Elle se leva et machinalement noua le drap qui l'a couvrait au-dessus de ses seins.

- Vous nous avez fait une sacrée peur. Votre blessure s'est terriblement infectée.

Elle s'approcha de lui et d'un geste très doux retira le pansement noir de sang séché qui recouvrait sa blessure.

- J'ai l'impression que la blessure s'est correctement refermée cette fois. Comment vous sentez-vous ?

- J'ai faim.

Elle sourit.

- C'est une excellente nouvelle. Je reviens tout de suite.

Elle revint quelques minutes plus tard avec un plateau sur lequel fumaient quelques galettes de mil ainsi qu'un bol de café. Il avala le tout en quelques bouchées, puis il se recoucha le ventre plein. Il se sentait bien. Il s'endormit à nouveau et se réveilla vers midi. Un autre plateau lui avait été amené, garni d'un peu de viande bouillie et d'un morceau de pain blanc. De nouveau il dévora son repas. Puis, il se leva et fit quelques pas dehors. La journée était magnifique, le printemps était à son apogée et les cerisiers du jardin de son père étaient déjà en fleur. Du coin de l'œil, il aperçut l'urne qui contenait les cendres de sa mère que son père avait placée sous l'arbre le plus vieux à l'endroit où elle aimait s'endormir l'été. Il s'assit sur un banc, près d'un bassin où nageaient une dizaine de carpes, certaines encore marbrées de quelques légères plaques rouges.

- C'est là que ta mère aimait à se reposer. Lorsqu'elle est morte, elle m'a demandé de dormir pour l'éternité sous cet arbre.

Kanti se retourna doucement. Son père regardait le vieux cerisier, les lèvres réduites à une fine ligne blanche.

- Tu dois désormais penser à l'avenir.

- Tu sais quel est mon rêve.

- Oui. Je sais. Partir dans le nord. C'est un rêve que beaucoup d'hommes partagent. Le conseil des anciens s'est réuni hier. Ils songent aussi à monter une expédition. Les marais sont pauvres, nos terres ne produisent presque rien et nos industries sont encore dans l'enfance. Cette expédition pourrait peut-être apporter enfin la prospérité à notre patrie. Je ne sais pas.

- Nul ne sait ce que recèle les terres du Nord. On dit qu'elles sont peuplées d'animaux monstrueux et que les hommes se nourrissent de la chair d'autres hommes.

Le vieil homme sourit.

- Ne t'emporte pas. Ces légendes sont construites dans le vent et sont légères comme l'ivraie. Mais, tes exploits sont un atout précieux.

Il s'assit à côté de lui. Il tenait à la main une lettre.

- J'ai reçu une lettre d'un très vieil ami. Il semblerait que tu aies passé la nuit chez Aakron.

- Oui... Ils m'ont accueilli comme un prince.

- Ils ont longtemps vécu dans le Nord. Son fils, Kerteron, parle nombre de langue de ces peuples. Sa famille est très respectée. Aakron a gagné quatre parcelles pendant sa période dans l'arène. Ce sont des alliés précieux pour se rendre dans le Nord.

Le vieil homme se leva.

- Bien. Je dois y aller. Repose-toi. Demain le président du conseil viendra te voir. Tu pourras parler avec lui de ton projet.

Kanti ne put retenir un bâillement. Son père lui sourit.

- Je suis heureux que tu puisses enfin te lever. Tu nous as fait très peur à tous. Repose-toi.

Kanti se leva à son tour, il se sentait faible mais il lui semblait déjà que ses forces lui revenaient. Ses migraines et ses vertiges l'avaient quittés, et pour la première depuis longtemps il se sentait bien. Il lui semblait ressentir la fatigue d'après l'effort, lorsque le corps est sans force, mais l'esprit apaisé.

Lorsqu'il se réveilla le lendemain matin, il mourrait de faim. Nihiliana n'était pas là, mais elle avait laissé sur la table basse près de sa natte un plateau avec quelques galettes de mil et un verre de jus de fruits. Il avala le tout en quelques bouchées, puis il se leva doucement, son épaule avait cessé de l'élancer. Il fit quelques moulinets attentifs avec son bras blessé sans ressentir de douleur particulière. Il se rendit ensuite dans la salle des ablutions et se plongea dans le bassin d'eau glacé que nourrissait une source souterraine. Puis, il se passa sur tout le corps un mélange d'huile douce mêlée d'une poudre légèrement abrasive et se plongea de nouveau dans le bassin pour se rincer. L'eau glacée lui choqua le corps, mais elle contribua à le réveiller, le débarrassant des derniers

miasmes de la maladie dont l'odeur imprégnait chaque pouce de sa peau. Il s'habilla rapidement et sortit dans le jardin. L'aube venait de se lever, son père était assis sur le sol un bol de café chaud entre les doigts. Il avait le regard perdu et méditatif et il lui fallut quelques longues secondes pour prendre conscience de la présence de Kanti. Sans dire un mot, Kanti s'assit à côté de lui et se servit un bol de café à son tour. La boisson chaude lui fit l'effet d'un nectar. Il était resté si longtemps immobile et inconscient qu'il redécouvrait le goût des aliments, même les plus simples et les plus communs. Les galettes de mil avec leur légère amertume sucrée lui avaient semblé la chose la plus raffinée de la terre et ce café dépassait en saveur le vin le plus fin. Il respira profondément et son père de le voir si vivant lui sourit, ses yeux se perdant dans un dédale de rides d'où n'émergeaient plus que la pointe de l'iris. Nihiliana apparut dans le jardin tenant entre les mains un plateau de fruits séchés.

- Vous allez mieux aujourd'hui je vois, dit-elle.

- C'est vrai, ça faisait longtemps que je ne m'étais pas senti aussi bien.

Il sourit et plongea la main vers le plateau pour y prendre une figue qu'il avala en deux bouchées.

- Puisque tu te sens mieux, nous allons aller voir Kanti l'ancien ce matin. Il devait se déplacer, mais il se sentait trop fatigué ce matin pour cela. Il préfère que tu viennes le voir.

- Bien père.

- Il attend ta visite depuis que tu as sombré dans le coma.

- Cette fois-ci, évitez de boire de l'alcool.

- C'est juré.

Il jeta un coup d'œil à la jeune femme. Celle-ci n'avait guère plus de vingt-six ou vingt-sept ans et bien que son visage affichât une mine sévère, elle avait un corps somptueux. Il découvrit avec un certain plaisir que son appétit ne se réduisait pas qu'aux galettes de mil et au café. Nihiliana s'aperçut de son intérêt et son visage se détendit. Elle lui sourit et Kanti gêné détourna la tête.

- Ménagez-vous, murmura-t-elle, votre corps est encore très fragile. Patientez encore un peu avant de renouer avec toutes les activités de votre vie d'avant.

VI

- Jeune homme de mon nom, je suis heureux de voir que vous avez récupéré.

Le vieux Kanti allait vers ses quatre-vingt-dix ans, pourtant sa voix restait sans tache et il se tenait plus droit qu'une lance des montagnes. Kanti l'ancien avait été l'instructeur de Konti qui avait appelé son fils ainsi en l'honneur de son maître.

- J'ai appris que vous vouliez vous rendre dans le Nord.

- Oui Ancien. C'est mon plus cher désir.

Le vieil homme se leva de son siège de palabre en ivoire et se dirigea vers un coffre dans un coin de la pièce. Il l'ouvrit et en sortit une feuille de nans. La couleur jaune indiquait un document officiel que seul le vieil homme pouvait lire.

- Le Nord est aujourd'hui dans une situation dangereuse. Nous avons eu trois régiments qui ont été massacrés en dix ans. Et ceci, il lui montra le document, nous vient des plaines. Connais-tu notre situation dans le Nord?

Kanti haussa les épaules.

- J'ai beaucoup lu les récits de ceux qui y sont allés. J'ai vu beaucoup de photos dans les journaux.

Le vieil homme soupira.

- Ce n'est que de la propagande. Nous n'avons que quelques comptoirs qui nous ont été accordés par trois rois pour l'instant.

- Des rois?

- Un roi est un chef absolu dont le pouvoir passe de père en fils. Les territoires du Nord sont divisés en une multitude de royaume. Nous n'en connaissons que cinq. Les autres sont trop loin dans le Nord et les trois rois avec lesquels nous commerçons nous interdisent d'aller plus haut. Nous sommes obligés de transiger avec eux pour obtenir les produits qui viennent de plus au nord. Regarde:

Il posa sur le sol le document qui se révéla être une carte très détaillée des terres du Nord.

- Ici nous avons le grand lac salé, avec cinq grands royaumes ici et ici. Ce qui est en rouge est ce que nous connaissons. Ce qui est en blanc est ce que nous ignorons. Comme tu peux le voir, nous ne connaissons qu'une infime partie de ces territoires.

- Mais ces territoires sont contrôlés par la fédération, n'est-ce pas. Kanti s'étonna du ton étonnement plaintif de sa propre voix.

- Nous ne contrôlons rien. Nous n'avons que des accords commerciaux. De plus, il faut que tu comprennes que le trafic avec le Nord est très compliqué. Il n'y a heureusement qu'une seule voix qui parle au nom de toute la fédération. Qu'un seul bâtiment pour tous les échanges quelque soit ta région d'origine. Il n'y a pas de rivalité là-haut entre les plaines et les montagnes ou avec les marais. Nous sommes obligés de parler d'une seule voix, sinon nous n'aurions aucune force.

Kanti était abasourdi.

- Mais les esclaves ?

- Le nord du Nord est peuplé de populations primitives qui tentent régulièrement des incursions dans les cinq royaumes. Leurs armées sont sans cesse en guerre. Les esclaves sont simplement des prisonniers de guerre qui sont revendus dans les capitales. Nous nous approvisionnons directement sur leur marché. C'est tout.

- Mais les livres de Mirte ?

- Propagande pure et simple. Je ne sais même pas si cet imbécile a jamais les pieds là-haut.

Kanti se recroquevilla sur lui-même. Étrangement, son épaule se mit à l'élancer au même moment. Il passa une main légère sur les lèvres de la plaie, tentant, par cette caresse, d'apaiser l'irritation.

L'ancien poussa un petit grognement.

- Évidemment nous ne pouvons pas nous amuser à révéler cette information. Je compte sur toi pour la garder secrète.

- Pourquoi me dites-vous tout cela ?

- Les comptoirs du Nord sont en train de nous ruiner. Nous devons absolument contourner les royaumes et pour cela il faut passer par l'Ouest, au-dessus de l'océan.

Sa main traça un large mouvement circulaire au-dessus de l'océan et finit par se poser en plein centre de la zone blanche.

- Nous devons établir des comptoirs ici en plein cœur des territoires interdits. Il y a une profusion de métaux en tout genre qui viennent d'ici. Nous devons directement puiser à la source. Pour cela la fédération veut monter une expédition où tu représenteras les Marais.

- Qui commandera ?

- Kerteron. Je crois que tu l'as déjà rencontré.

- Oui. Il m'a hébergé chez lui quand je me rendais au Champ.
- Je sais. Il a accepté ta participation à l'expédition. N'est-ce pas ce que tu rêvais de faire?

- Je... je crois.

- C'est bien. Maintenant, repose-toi bien. L'expédition partira dans six mois au début du mois du singe. Pendant ce temps, il faut que tu apprennes à parler quelques-unes des langues qui sont utilisées dans ces coins.

Kanti l'ancien frappa dans ces mains et un jeune homme entra dans la pièce.

- Monsieur?

- Voici Kanti le valeureux guerrier qui nous offre un siège au parlement.

- Je suis très honoré Maître Kanti. L'homme s'inclina légèrement.

- Je veux que tu m'amènes le précepteur.

- J'y vais immédiatement Monsieur.

Le jeune homme revint une dizaine de minute plus tard accompagné d'un esclave vêtu d'une étrange tunique serrée aux poignets et au cou qui descendait jusqu'aux genoux. Ses jambes étaient nues.

Kanti l'ancien se leva et prit l'esclave par l'épaule.

- Il faut que tu enseignes à ce jeune homme les rudiments de toutes les langues que tu connais dans la région des steppes.

- Ainsi, c'est décidé vous montez une expédition dans le Nord. Vous voulez donc contourner les cinq royaumes. Il vous en aura fallu du temps pour accepter mon idée.

Kanti fut absolument abasourdi par le ton irrespectueux de l'esclave et il fut à deux doigts de se lever pour le punir de son audace. Mais devant le sourire amusé de l'Ancien, il comprit que la situation n'était pas aussi simple qu'il l'avait crue de prime abord. D'abord, cet homme s'exprimait dans un O'okn parfait, ce qui était pour lui une nouveauté. Les esclaves aussi loin qu'il s'en souvenait s'étaient toujours exprimées dans une langue simplifiée à la syntaxe déstructurée.

- C'est exact, on n'arme pas un dirigeable d'expédition de recherche de la même façon qu'un vaisseau de commerce. Mais c'est vrai, nous avons décidé de nous lancer dans l'aventure. Ce jeune homme en fera partie, il faut que tu le formes.

L'esclave lui jeta un rapide regard.

- Je m'appelle Andrel. Je sais que pour toi je ne suis qu'un barbare du Nord. Mais il faudra que tu m'obéisses et que tu m'écoutes.

L'Ancien se retourna et regarda Kanti droit dans les yeux.

- Andrel n'est pas un esclave. C'est notre allié. Les royaumes de Sana et de Farna ont envahi sa patrie il y a quinze ans et il s'est réfugié chez nous. Ses connaissances du Nord sont immenses et fondamentales à notre réussite. Alors je te demande de le respecter comme un citoyen de la fédération. En revanche dans la rue, il jouera le rôle de ton esclave pour ne pas déclencher la suspicion. Tu as compris?

- Oui Ancien.

- C'est bien. Maintenant vous pouvez partir.

Ils sortirent de la pièce. Andrel était assez grand, les épaules étonnamment larges, le poitrail développé comme celui d'un bœuf. Ses cheveux épais et abondants retombaient en copeaux noirs sur ses épaules. Les yeux bruns étaient vifs encadrés de rides peu profondes qui dénotaient un amusement perpétuel pour ce qui l'entourait. Il sautillait plus qu'il ne marchait sur des jambes aux cuisses énormes dont les muscles se tendaient comme des cordes d'arc à chaque pas. Il dégageait une impression de puissance et d'assurance qui finit par impressionner Kanti. Sa maîtrise du Of'okn était remarquable pour quelqu'un qui ne vivait que depuis dix ans dans le pays. Kanti devait découvrir assez rapidement qu'Andrel avait un don remarquable pour les langues. Il connaissait près d'une dizaine de langues et deux fois plus de dialectes. En plus du Of'okn, il parlait aussi parfaitement le Sge'okn avec une pointe d'accent qu'il n'avait pu acquérir qu'auprès d'un vacher. Son existence même était en contradiction totale de ce que les hommes blancs avaient toujours signifié pour lui.

- Ça ne t'ennuie pas que les hommes de ta race soient esclaves autour de toi?

Andrel lâcha un rire énorme.

- Pour la plupart ce sont des barbares du Nord qui ont voulu piller nos terres et dont on s'est débarrassé en vous les vendant.

Lorsqu'ils franchirent les portes de la résidence de Kanti l'ancien, Andrel fit un pas en arrière et marcha, la tête baissée, dans une humilité exagérée, prenant les airs et les allures d'un esclave de maison suivant son

maître à distance respectueuse. Cependant, Andrel mettait une telle dérision dans son empressement à jouer l'esclave mal dégrossi, que très rapidement Kanti se sentit mal à l'aise. Il s'arrêtait aux échoppes pour toucher du bout des doigts quelques objets à base de nans dont les réactions lui faisaient pousser des cris d'effroi. Il se précipitait pour ouvrir les portes qui séparaient les différentes rues entre elles pour laisser passer Kanti, en hurlant des phrases sans queue ni tête ou le O'okn se mélangeait avec le Sge'Okn. Maka était une ville étrange née d'un assemblage hétéroclite de terrains privés plus ou moins clos entre les murs desquels les gens avaient construit leur propre maison, rarement avec l'accord des propriétaires. Les murs d'enclos étaient restés debout et avec le temps les rues s'étaient alignées le long de ces murs sur lesquels s'appuyaient des échoppes branlantes. Par endroit, on avait creusé des portes pour permettre le passage d'une rue à une autre mais le plus souvent si étroites qu'elles freinaient la circulation des marchandises et des gens. Les commerçants protestaient régulièrement contre cette absurdité, mais la mairie y voyait de nombreux avantages, comme celui de réduire les risques d'émeute et de fractionner de façon nette les communautés au sein de la ville. De plus, ces murs en béton avaient à plusieurs reprises arrêté la propagation de feux d'un quartier à un autre. A de nombreux endroits, le mur était si large que l'on pouvait y marcher dessus. Mais seule la maréchaussée avait le droit d'emprunter ces passages, ajoutant encore à l'ire des marchands et des échoppiers. Avec le temps, par endroits, le nombre de portes s'était accru à un tel point, que les murs s'étaient réduits à une dentelle maussade d'ouvertures maladroites entre les murs branlants des échoppes.

Lorsqu'ils parvinrent à l'entrée de la gare, Kanti était dans un profond état d'exaspération. Andrel venait de bousculer une jeune fille magnifique et Kanti avait dû s'excuser platement pour les maladresses de son esclave, pendant que celui-ci lui adressait des clins d'œil monstrueux et tordait son visage en moues approbatrices.

- Tu es insupportable. Jamais, je n'ai eu aussi honte de ma vie.
- Il faut bien que je me venge de la façon dont vous traitez les membres de mon peuple.
- Je croyais que seuls les guerriers capturés lors de vos guerres devenaient des esclaves. Ce n'est donc pas ton peuple.

Andrel poussa un soupir.

- Sauf que... Dans mon cas, mon « peuple » a été aussi réduit en esclavage et que nombre d'entre eux doivent se balader dans les rues de Maka. Enfin, ceux qui n'ont pas eu de chance.

- Le peuple des marais est un peuple juste et droit.

- Bien sûr. C'est surtout un peuple de ploucs mythomane qui a réussi à se mettre l'ensemble des peuples de la fédération à dos. Tu peux me rappeler combien vous avez de députés?

Kanti ne répondit pas, quelque peu troublé, furieux même. C'était en effet à peu de chose près l'opinion à laquelle lui et son père étaient arrivés. Pourtant proférée par cet indigène du Nord, cette affirmation lui paraissait plutôt insultante.

Le train arriva peu de temps après. Ils montèrent en première et s'installèrent tranquillement sur les nattes épaisses posées à même le sol. Le voyage jusqu'à Magtona ne durait qu'une bonne heure. Sur le sol, la compagnie avait pris soin de déposer quelques bols de fruits secs et de fruits frais à la disposition des passagers. Le wagon était pratiquement vide. Andrel se servit quelques dattes et se mit à les manger pensivement.

Kanti échaudé finit par lui poser une question sur un ton agressif.

- Si ton peuple est aussi intelligent. Pourquoi avez-vous été réduit en esclavage?

- « Touché. Nous avons signé un pacte d'alliance avec le royaume de Farna, qui était déjà allié avec le royaume de Sana.» Il grimaça. « Mais ça évidemment, nous ne le savions pas. Lorsque les armées de Farna sont entrées chez nous, nous les avons accueillies et nourries. Et lorsque Sana nous a attaqué, les armées de Farna nous ont pris à revers. Nous avons été vaincu en vingt jours et aujourd'hui notre territoire est partagé entre les deux vainqueurs.»

Kanti prit un air sérieux.

- Ces gens de Farna sont des gens intelligents. J'aime leur sens pratique.

- Des enfoirés. Oui... Qui ne respectent aucun traité. Ces gens sont la lie de la civilisation.

Kanti sourit devant cette sortie. Il n'avait jamais imaginé que les Blancs puissent se revendiquer d'une civilisation.

- Allons donc. Seule compte la victoire. La méthode n'a que peu d'importance. Il faut frapper dans le dos, lorsque l'ennemi n'est pas encore prêt si l'on veut vaincre. Il faut saisir toutes les faiblesses et les

exploiter. La chevalerie conduit à la défaite. Seul compte le chemin de la victoire.

- C'est ça et ensuite les autres vous lâchent parce qu'ils ne peuvent plus avoir confiance en vous.

Kanti haussa les épaules. A quoi servait de parler de philosophie avec un barbare illettré. Il avala une datte, puis il se leva. Dehors une pluie violente s'était mise à tomber et le paysage de bayou noyé par endroits dans un brouillard tenace, avait pris une teinte maussade. Le train suspendu sur son rail de béton tanguait légèrement sous les rafales de vent tandis qu'autour de lui des esclaves débarrassaient les nattes des bols à moitié vides. Une voix nasillarde se répandit dans le wagon pour annoncer la fin du voyage. Dehors, il aperçut son père qui l'attendait sous un grand parapluie. Lorsque le train s'arrêta, la pluie violente se mua brusquement en une légère bruine chaude. Le quai était absolument désert.

- Bonjour Maître Konti. Comment allez-vous?

- Très bien Andrel. Vous avez fait bon voyage?

- Très bon. Votre fils est un garçon intéressant mais un peu trop soupe au lait.

- C'est un défaut qu'il perdra en vieillissant.

Kanti était abasourdi.

- Vous vous connaissez?

Konti haussa les épaules.

- Bien sûr. Il m'a été envoyé par Aacron, il y a huit ans de cela. Mais tu étais trop jeune pour t'en souvenir.

- J'ai appris que vous l'aviez rencontré.

- Oui. J'ai dormi dans sa maison, il y a quelques semaines de cela.

- C'est un homme intéressant. Quant à son fils, c'est l'homme le plus brillant que je connaisse.

- Kerteron?

- Oui... Bien sûr Kerteron. Comment va sa fille ? Est-elle toujours aussi belle et aussi difficile d'approche?

Kanti sentit qu'il allait bafouiller.

- Elle...elle va bien, je pense.

- «Je vois.» Andrel lui fit un clin d'œil. «C'est une belle plante, vraiment.»

Une voiture les attendait devant la gare qui les ramena rapidement à la maison de son père. Kanti se sentait épuisé, son épaule depuis leur

arrivée à la gare l'élançait terriblement. A cela, s'ajoutait ce que Kanti l'Ancien et Andrel lui avait appris ce qui achevait de le démoraliser. Il éprouvait le besoin de se retrouver seul pour pouvoir digérer toutes ces informations.

Ils prirent un repas rapide dans le salon. Dehors, le soleil était réapparu et la terre dégorgeait son trop plein d'humidité en une légère vapeur d'eau qui troublait le sol. Il alla se coucher peu après, l'esprit maussade en diapason avec le temps extérieur.

Le lendemain matin, Andrel le retrouva au petit-déjeuner.

- Nous devons commencer à travailler le plus tôt possible. Apprendre une langue est long et difficile et six mois, c'est vraiment très court.

- On peut commencer aujourd'hui...

- Très bien. Je te retrouve dans la salle des palabres dans une petite heure.

La salle à palabre était une pièce assez grande couverte de tapis magnifiques avec en face de la porte d'entrée un petit siège bas en ivoire où s'asseyait le chef de famille lors des réunions importantes.

Lorsque Kanti arriva, il trouva Andrel allongé sur le sol en train de dormir.

- Bonjour.

Andrel se réveilla en sursaut. Il s'assit et jeta un coup d'œil endormi à Kanti.

- Oui... Bonjour.

Il s'étira longuement.

- Bon. On commence par quoi?

- Je... je ne sais pas. Quelle est la langue la plus répandue?

- Bonne question. D'abord à l'exception des grands royaumes, il n'y a pas de vraie langue dans le reste du territoire. Plutôt des dizaines de dialecte plus ou moins apparentées.

Il prit une carte qu'il avait amenée avec lui et il la déploya sur le sol.

- Voilà... Toute cette région parle des dialectes apparentés. Mais, entre le sud et le nord tu as des différences vraiment importantes. A un tel point qu'ils peuvent difficilement se comprendre. Ce ne sont pas des langues très compliquées. Le vocabulaire ne dépasse pas les 2000 mots en tout. En revanche, ce qu'il faut apprendre c'est comment on passe d'une langue à une autre. Tu as des transformations assez amusantes sur la

prononciation et sur les accents. Une fois que tu maîtriseras tout cela. Tu pourras déjà te faire comprendre par quelques centaines de tribus.

- Il y a combien de tribus en tout?
- Plusieurs milliers. Maintenant regarde.

Il ramassa sur le sol derrière lui un couteau au manche en ivoire dont la lame très large se terminait par une pointe dentelée relevée en crochet vers le haut. La lame en acier bleuté était couverte de minuscules motifs damasquinés, le manche quant à lui évoquait le museau d'un chien ou d'un loup. Il lui tendit l'arme en la tenant par la lame pour qu'il puisse l'examiner. Le poignard était très lourd, mais parfaitement équilibré. En examinant le manche, il découvrit que l'artisan qui l'avait fabriqué avait incrusté des petites billes de plomb pour alourdir la poignée et l'équilibrer face à la lame massive.

- Qu'est-ce que c'est?
- C'est un couteau fabriqué par la tribu des Liais dans le sud de la grande steppe.

- C'est un ouvrage magnifique...

- «N'est-ce pas. Tu dois comprendre que les peuples chez qui nous allons sont capables de fabriquer des objets comme ça. Mais ce sont aussi des gens d'une extrême brutalité. Ils sont capables d'imaginer des tortures invraisemblables contre leurs ennemis. Si tu leur déplaît, ils peuvent te plonger dans un baquet d'eau bouillante et t'arracher la peau lambeau après lambeau sur ton corps encore vivant, avec la pointe de ça.» Il toucha du bout de son doigt l'extrémité du poignard. «Ce voyage n'est pas un voyage d'agrément. Nous pouvons tous perdre la vie de façon atroce. Est-ce que tu veux vraiment venir avec nous?»

- Oui. Je pense.
- Tu penses ou tu veux venir.
- Je veux venir.
- Très bien. Un poignard chez les Liais se dit « kote ». Si tu montes vers le nord le « k » devient plus chuintant et se transforme en « ch ». Chez les Pars, un poignard se dit « cho ». Le « t » final n'est pas prononcé. Tu as compris. Bon, un chaudron se dit « kèce » dans le sud et se dit « chace » dans le nord. Le son « è » devient un « a » dans le nord. Maintenant si je te dis le mot pour « acheter » qui se dit « kaite » dans le sud quel est son équivalent dans le nord d'après toi?

- « cha »
- Bien. Je vois que tu comprends le truc.

La leçon se poursuivit pendant plus de deux heures et Kanti assimila près d'une centaine de mots. Andrel parut très impressionné par la facilité

avec laquelle le jeune homme retenait les mots et les règles de grammaire. Les langues avaient un vocabulaire souvent limité, mais leur grammaire était d'une grande complexité. C'est finalement Andrel qui déclara forfait, la gorge desséchée d'avoir trop parlé.

- Nous reprendrons demain matin à la même heure. Maintenant je crève trop de faim pour articuler un mot de plus.

Kanti se leva, le corps engourdi après ces deux heures d'immobilité, la tête pleine de mots exotiques. Il commençait à trouver l'expérience plutôt passionnante.

VII

Il fallut près d'un mois à Kanti pour retrouver sa condition physique. Avec Andrel, ils partaient tôt le matin pour courir pendant une bonne heure à la fraîche. Ils prenaient ensuite un solide petit-déjeuner, puis après un bain d'eau glacée dans la salle des ablutions, ils se rendaient dans la case des armes. Là Andrel avait fait venir un arsenal surprenant d'armes de toute sorte dont d'après lui étaient équipés les populations du Nord. Ce qui impressionna le plus Kanti fut la diversité des armes à feu. Les guerriers de la fédération répugnaient à utiliser ce type d'arme qui avait la réputation de faire la part belle à la précision plutôt qu'au vrai courage.

Les peuples du Nord ne semblaient avoir aucune aversion contre ces armes, bien au contraire. Elles étaient une part intégrante de leur armement, et ils avaient développé une virtuosité remarquable dans leur conception et leur fabrication. La plupart était des armes automatiques ou semi-automatiques capables de tirer des rafales d'une centaine de balle en quelques minutes. Andrel lui montra quelques photos d'ateliers où de telles armes étaient fabriquées et cela n'évoquait en rien une forge perdue au milieu d'une steppe désolée. Au contraire, ces peuples semblaient avoir investi toutes leurs ressources dans la construction de bâtiments magnifiques où l'on fondait l'acier le plus résistant de façon parfaitement contrôlée.

- Ces gens sont fous de guerre. Ils passent leur temps à se massacrer joyeusement entre eux. Mais quand ils construisent leurs armes, c'est avec un sérieux extraordinaire. Un forgeron qui travaille dans un atelier est un homme intouchable. Gare à celui qui porterait la main sur un forgeron. Il ne pourrait plus acheter ni arme ni munition et serait relégué au rang de sous-homme. Les techniques de fabrication sont millénaires. Personne ne sait qui les a inventé, mais elles se transmettent de père en fils depuis des centaines de génération. Tiens regarde par exemple ce fusil tigre.

Il ramassa sur la table une arme massive dont la crosse en ivoire évoquait un tigre bondissant. Les pattes avant du tigre étaient mobiles et avaient été fondues en une sorte de pince qui pouvait coulisser. En quelques mouvements précis, il démontra l'arme et lui montra les différentes pièces.

- Ici tu as un canal qui récupère le souffle de l'explosion et qui permet de réarmer l'arme. Tu vois ce ressort. Pour fabriquer une pièce

aussi simple, cela demande des compétences incroyables sur le métal, le temps de chauffe, la température de fusion, le mélange de matériaux. Je te le dis, ces hommes sont des magiciens. Une arme comme ça coûte autant qu'une récolte pour nourrir dix personnes pendant un an. Vas-y remonte-là.

Kanti jeta un coup d'œil sur les différentes pièces et tenta de les replacer ensemble.

- Non. Pas comme ça. Insère d'abord cette pièce comme ça. Voilà.

Puis Andrel ramassa une boîte noire dans laquelle brillait des cartouches au reflet doré. D'un geste sec il l'inséra sous la gueule du tigre et il fit glisser les pattes d'avant en arrière pour armer l'arme.

- Vas-y vise la cible devant toi. Fait attention au recul.

La cible était une grossière silhouette en bois épais que l'on avait posé au fond du jardin devant une palissade. Kanti prit l'arme entre les mains et porta la crosse à son épaule. La première rafale lui arracha l'épaule qui avait été blessé et il faillit lâcher le fusil tant la douleur avait été forte. Il relâcha la pression et respira un grand coup, son visage avait pris une teinte grisâtre. La seconde rafale fut plus précise et l'arme bougea moins entre ses mains. Devant ces yeux éberlués, la cible fut réduite en copeau de bois tandis que la palissade déchiquetée par les impacts laissait apparaître les champs cultivés. Andrel grimaça un sourire contrit.

- C'est puissant n'est-ce pas ?

- Mais nos armées.

- Elles sont lourdement équipées avec ce type d'arme. Mais uniquement dans les territoires extérieurs.

Il farfouilla un instant parmi les armes étalées devant lui, pour en sortir un fusil très sobre, sans aucune fioriture. Le métal noir luisant de graisse et les traces sur la crosse montraient que cette arme avait déjà beaucoup servi.

- Voici le cracheur standard de l'armée de la fédération, fabriqué par les Montagnes. Il accepte des munitions standard sous la forme de chargeurs de quinze balles. Il peut tirer en rafale ou au coup par coup. Précis jusqu'à cent mètres. Moins puissant que le tigre, mais trois fois plus léger et infiniment plus précis. Le tigre au-delà de quarante mètres ne sert à rien. J'ai déjà vu un affrontement entre une centurie de la fédération et un groupe de barbares équipés de tigre. Il y a eu deux morts chez les vôtres, les barbares ont tous été descendus. Un massacre. Pratiquement aucun n'a réussi à s'approcher à moins de trente mètres. Leur rafale allait mourir dans la forêt autour. Les soldats de la fédération

les ont tous descendu comme à l'entraînement. Il y a juste eu un barbare un peu plus intelligent que les autres qui a contourné la centurie et qui a réussi à lâcher une décharge à bonne distance, d'où les deux morts. Mais attention, ne va pas croire que tous les barbares sont équipés de tigre. Beaucoup ont des armes aussi précises qu'un cracheur.

Après les séances de manipulation d'armes à feu, Kanti généralement donnait une leçon de manipulation de tékyik à Andrel. Ce dernier n'était pas d'une grande adresse avec les armes blanches, et ses progrès étaient lents. Les mouvements rapides entrelacés de frappes brutales sur des cibles en bois d'une longue lame nue aussi tranchante qu'un rasoir, l'effrayait. Il se blessait souvent, de petites coupures aux épaules et aux torsos, qui donnaient l'impression qu'il avait trébuché dans un massif de ronces. En revanche, à main nue, c'était un formidable adversaire, souple et puissant, il maîtrisait une forme de combat au corps à corps que Kanti n'avait jamais vu, mélangeant les coups de pieds, les coups de poing et des prises dont on ne pouvait se défaire. Se battre contre lui donnait l'étrange impression de lutter contre une cascade d'eau, les attaques semblaient absorbées et réfléchies avec encore plus de force qu'au départ du coup.

L'après-midi était consacré à l'apprentissage des langues et des coutumes des peuples du Nord. La diversité des costumes, des armes, des religions semblait inépuisable. Pourtant, Andrel arrivait toujours à montrer comment telle légende chez un peuple s'était transformé dans le temps chez tel autre peuple. A travers ses discussions avec Andrel, Kanti découvrait que ces peuples malgré leurs différences partageaient un fond commun de civilisation. Dans un passé très lointain, ils avaient parlé des langues communes qui avaient éclaté en une multitude de dialectes, de plus en plus incompréhensibles entre eux. Andrel savait en quelques mots montrer les points communs entre ces légendes et ces langues, proposant parfois la légende initiale ou les mots dans la langue mère et la façon dont ils avaient pu évoluer. Ce voyage dans le temps fascinait Kanti et leurs discussions arrosées d'alcool doux duraient parfois jusqu'à tard dans la nuit.

La perception que Kanti avait des peuples du Nord évolua considérablement, il découvrait que ces hommes et ces femmes pouvaient aimer, rire, chanter, qu'ils pleuraient leur mort et aimaient leurs enfants plus que tout au monde. Ce monde que lui montrait Andrel était une version étrangement familière de sa propre société. Pourtant, si consciemment il acceptait désormais de considérer les Blancs comme des humains à part entière, il n'arrivait pas à abandonner un certain sentiment

de supériorité et il se surprenait souvent à jeter sur ces langues et ces légendes un coup d'œil critique emprunt d'un certain dédain.

- «Tu ne pourras jamais abandonner ton éducation. Tu as été élevé en considérant les Blancs comme des esclaves à mi-chemin entre l'homme et la bête. Cette vision est trop profondément ancrée en toi pour que tu puisses t'en débarrasser du jour au lendemain... Si tu réussis un jour à t'en débarrasser d'ailleurs. Mais ce n'est pas si grave. Au moins tu sais déjà que ces gens peuvent t'apporter quelque chose. Tu sauras t'ouvrir à eux, même si c'est très peu. Ce sera déjà plus que la majorité de tes compatriotes.» Il haussa les épaules. « Si tu crois que les miens accordaient la moindre importance aux guerriers capturés lors des guerres de frontière. Je ne pense pas que leur façon de voir était si différente de la vôtre.»

Régulièrement, Nihiliana passait à la résidence pour examiner la blessure de Kanti dont la guérison n'avait laissé qu'une petite boule de chair blanchie au milieu de l'épaule. C'était une visite de routine qui perdit très vite son caractère médical, la blessure était désormais parfaitement cicatrisée et elle n'entravait plus les mouvements du jeune homme. Ils devinrent amants par hasard alors que la main de la jeune femme s'attardait plus longuement que d'habitude sur son épaule. Très doucement, Kanti se retourna et la prit dans ses bras. Il l'embrassa et elle s'abandonna dans ses bras. Leur liaison fit rapidement le tour du village où elle forma le gros des ragots pendant quelques jours. Puis, les choses rentrèrent dans l'ordre et les gens n'y firent plus attention. Bien que les gens des marais soient d'une grande pudeur, ce qui faisait l'amusement de la plupart des autres peuples de la fédération, leur société avait peu de tabou sur la sexualité. Les gens se mariaient lorsque naissaient un enfant, mais une femme pouvait fort bien être marié à plusieurs hommes si elle avait eu des enfants avec chacun d'eux, et inversement un homme pouvait être marié à plusieurs femmes. L'idée de mariage reposait sur le postulat qu'un enfant n'était complet que s'il savait son origine mâle et femelle. Pour la majorité des autres peuples, ce mariage n'était pas un vrai mariage. Un vrai mariage impliquait une relation exclusive, une dot et dans la mesure du possible une réclusion de la femme dans ses quartiers. Choses que les femmes des marais comprenaient difficilement. Pendant longtemps, elles avaient même participé aux combats dans le Champ, avant qu'une loi ne le leur interdise, peu après qu'un groupe de femmes des marais se soit emparé de plusieurs parcelles des montagnes. On avait alors argué que les guerriers des montagnes n'avaient osé se battre contre des femmes et que celles-ci avaient pu l'emporter pratiquement sans

combattre. La ficelle était d'autant plus énorme, que sur les vingt femmes qui avaient combattu seules cinq avaient survécu à la dureté de l'affrontement. Malgré cela, l'éducation des jeunes femmes continuait d'intégrer l'apprentissage des armes. Nihiliana, par exemple, était passé maître dans le maniement de l'épée courte et du bouclier qui étaient les armes traditionnelles des femmes. Plus d'une fois, elle avait affronté Kanti et l'avait mis en difficulté, mais son entraînement était trop léger, son travail de médecin l'accaparait trop, et au bout d'une dizaine de minutes, elle s'effondrait à bout de force, le visage ruisselant, un léger sourire sur les lèvres : « Tu es trop rapide pour moi, j'abandonne. »

Souvent, elle participait aux cours de langue, mais elle se révéla une piètre étudiante. Kanti découvrit d'ailleurs avec surprise qu'elle ne connaissait pratiquement aucune autre langue de la fédération, à peine quelques mots de Sge'okn. En revanche, les légendes nordiques la fascinaient littéralement, et elle savait découvrir certaines relations subtiles que les contes entretenaient entre eux, remarquant des liens parfois si ténus que Andrel lui-même, malgré toute sa connaissance des ces peuples, n'avaient jamais su détecter. Comme la plupart des femmes des marais, elle connaissait par cœur toutes les légendes de son peuple. Et ce fut une découverte troublante aussi bien pour Andrel que pour Kanti que ces corps de légende puissent se ressembler autant, semblant se répondre par delà les âges et les distances. Les lieux n'étaient pas les mêmes, les protagonistes, animaux ou hommes, très différents, mais les morales de ces histoires, les aventures qu'elles relataient semblaient bien participer d'un fond commun. Andrel qui au début avait admis la présence de la jeune femme du bout des lèvres, avait fini par l'accepter et par écouter attentivement ses remarques, tout en regrettant qu'elle ne mette pas autant d'ardeur à apprendre les langues étrangères.

Cela faisait maintenant quatre mois que Kanti avait quitté le Champ, lorsque son père lui annonça l'arrivée de Kerteron et de Aakron.

- « Ils viendront à bord du dirigeable qui a été mis à notre disposition par l'armée de l'air de la fédération. » Son père lâcha un petit rire entendu. « Tu savais que Nihiliana faisait partie de l'équipage ? »

Kanti haussa les épaules, essayant de garder un air digne.

- Nihiliana ne me dit pas tout, loin de là.
- Je sais que Kertan, la fille de Kerteron, les accompagnera. Comme ça, elle ne sera pas la seule femme à bord.

- J'ai entendu dire qu'elle parlait parfaitement les langues des peuples du nord.

Andrel intervint.

- C'est vrai, mais c'est une vraie peste. Elle a un tempérament de hyène.

Konti jeta un coup d'œil étonné sur Andrel.

- La dernière fois que tu l'as vue, elle avait 16 ans. Elle en a près de vingt-cinq aujourd'hui. Je pense qu'elle doit avoir changé. Ce n'est plus une adolescente.
- Peut-être. Enfin, elle ne peut pas me supporter. Le voyage va être gai.
- De toute façon, ils arrivent dans une semaine à Maka... Tu auras le temps de te préparer à son arrivée.

La semaine suivante, le gouvernement leur envoya un véhicule pour aller accueillir la délégation des Plaines. L'arrivée du dirigeable fut une véritable surprise pour Kanti, il s'agissait d'un modèle développé pour l'armée de l'air. Comme tous les dirigeables militaires, il était équipé d'une pile à fusion sonore noyé dans une céramique ultra légère dont le poids ne dépassait pas les deux cents kilos. Le ballon était lui-même constitué d'une structure très complexe en nids d'abeilles dont chaque cellule était gonflée d'hydrogène. La structure interne du ballon était composée de membranes de nans organiques extrêmement fines, à la fois résistantes, légères et souples, qui devenaient poreuses lorsqu'on les plaçait dans un fort champ magnétique. Cela permettait alors de gonfler l'ensemble du ballon en une seule étape. Lorsque le champ était interrompu, les membranes emprisonnaient l'hydrogène dans des poches d'environ cinquante mètres cube. De cette façon, si par accident une poche était percée ou explosait, le reste de la structure était protégé contre une réaction en chaîne. De plus, les membranes composées de nans organiques avaient la faculté de se cicatriser toute seule lorsqu'elles étaient déchirées. Le principe vieux de plusieurs siècles avait largement prouvé son efficacité et on l'avait maintenu. Le seul moment délicat était lors du gonflement au moment où l'hydrogène se répartissait dans l'enveloppe externe, là les accidents pouvaient survenir. Mais ils étaient extrêmement rares, on comptait peut-être une dizaine d'accidents de ce type en tout et pour tout en près de cinq siècles.

On se servait d'eau comme ballast, ce qui permettait à l'occasion de fabriquer de l'hydrogène pour regonfler le ballon sustentateur, une

possibilité extrêmement précieuse pendant un long voyage, loin des stations de ravitaillement.

Le vaisseau pouvait emporter un poids utile d'environ 15 tonnes, soit un équipage de vingt personnes avec leur matériel et des vivres pour environ six mois. Le confort était spartiate, mais correcte. Chaque homme avait sa propre cabine séparée par une mince cloison de papier. Au milieu du vaisseau se trouvait un escalier qui menait à la salle de commandement équipée de larges écrans nans, dans laquelle pouvaient facilement s'asseoir une quinzaine de personnes. La taille de l'équipage permettait de libérer un espace d'environ 10 tonnes supplémentaires pour ramener les cargaisons. En cas de guerre, les cloisons pouvaient être retirées et le dirigeable pouvait alors déplacer une centurie complète avec leur armement sur leur lieu de combat.

C'était le plus gros dirigeable que Kanti ait jamais vu. Lorsque son ombre passa sur le terrain d'accrochage, il sentit nettement la température baisser de quelques degrés. Comme la plupart des machines militaires, il disposait de sa propre nacelle de débarquement qui descendit jusqu'au sol avec la douceur d'une plume. Seuls quatre membres de la délégation en sortirent, le reste de l'équipage, composé essentiellement de gens des Plaines resta à bord. Kertan, la jeune femme que Kanti avait rencontrée quatre mois auparavant dans le plus simple appareil avait troqué ses habits traditionnels des Plaines pour un pantalon épais que recouvrait une longue tunique descendant jusqu'à mi-cuisse. Le jeune homme resta interloqué quelques secondes en reconnaissant les vêtements d'une indigène de l'ex royaume du Marsi. Nihiliana qui se tenait juste derrière lui, perçut sa gêne et elle lui pinça violemment le bras, prenant ce qui était une réaction de rejet pour tout autre chose. Kanti se retourna en massant son bras et lui sourit en secouant légèrement la tête : « Quel attirail elle porte... Elle se croit déjà dans les steppes... ». Ces quelques paroles rassérénèrent Nihiliana qui lui répondit seulement d'un sourire. Cependant, la réaction la plus excessive fut celle de Andrel dont le visage prit une teinte brique et dont la respiration devint haletante, au point que Kanti crut qu'il allait tomber dans les pommes. Puis rapidement, Andrel se calma se forçant à respirer lentement, son visage reprit une teinte plus normale quoique légèrement plus pâle qu'à l'ordinaire.

Aakron sortit d'un pas rapide de la nacelle et s'approcha de Konti. Les deux hommes se toisèrent quelques secondes, avant de poser chacun son bras droit sur l'épaule gauche de l'autre. Ils échangèrent quelques mots que Kanti ne put comprendre dans le bruit des hélices du dirigeable qui manoeuvrait pour s'accrocher plus efficacement au mât d'appointement.

La quatrième personne était un homme d'une trentaine d'année, à la barbe taillée ras, aux yeux calmes, le front passablement dégarni avec les cheveux à l'arrière remontés en un petit toupet qui se redressait au-dessus de sa tête, à la façon des érudits du peuple de l'Océan. L'homme était assez petit, le visage rond, arborant un ventre proéminent qui jurait étrangement avec des jambes de sauterelle et des bras en fil de fer.

Kerteron le leur présenta, le coin gauche de sa bouche légèrement relevé.

- « Je vous présente le docteur Mirte, spécialiste des peuples du Nord, que le conseil des nations nous a demandé d'amener avec nous comme conseiller scientifique. »

Andrel haussa un sourcil et dit en Sge'okn :

- « J'ai lu la plupart de vos ouvrages. Votre érudition est grande, docteur. »

Kanti qui connaissait le peu d'estime dans lequel Andrel tenait Mirte sourit en lui-même. Mirte se retourna pour voir qui lui parlait et s'adressa directement à Kanti.

- « Vous m'en voyez flatté. J'ai moi-même suivi de près vos remarquables exploits dans l'Arène. »

Andrel lâcha un petit rire et murmura dans sa langue maternelle quelques mots que Kanti n'entendit pas mais qui fit rire Kertan qui s'était approché entre-temps. Mirte jeta un coup d'œil méprisant sur Andrel et murmura : « ce que leurs langues sont laides à l'ouïe ».

Elle répondit dans la même langue et Kanti qui cette fois avait prêté attention s'aperçut avec un certain plaisir qu'il comprenait mot à mot ce qu'elle avait dit. Andrel et lui éclatèrent de rire, devant un Mirte qui cette fois avait perdu toute contenance. Surprise, Kertan le regarda plus attentivement, elle lui demanda :

- « Ainsi tu comprends le Marsois »
- « J'ai eu un bon professeur qui lui ne semble pas avoir confondu le prêtre et l'âne »
- « Tu connais aussi ce conte... »

Elle jeta un coup d'œil songeur à Andrel qui les observait tous les deux sous le regard éberlué de Mirte.

- « Bien sûr. Qui ne connaît pas l'histoire de cet homme si bête et si avide qui prit les braiment d'un âne pour les mots sacrés d'un prêtre »

Elle lâcha un petit rire gêné.

- « Notre maître en culture du Nord me semble perdu. Mais je crois qu'il a trouvé une nouvelle victime. »

Mirte s'était en effet détaché de leur groupe et avait entamé la conversation avec Nihiliana. Agacé, Kanti se plaça à côté d'elle et lui posa une main protectrice sur l'épaule. Mirte fit une grimace puis il articula quelques mots d'excuse et s'éloigna de nouveau, cette fois vers Kerteron.

Andrel quant à lui discutait joyeusement en Marsois avec Kertan. Pour quelqu'un qui avait semblé si peu désireux de la revoir, il prenait la chose avec une certaine philosophie. Quant à Kertan, elle ne semblait guère ennuyée de se retrouver face à lui. Puis soudain, Kanti se sentit envahi par un profond malaise, la familiarité, la proximité même qu'il sentait entre ces deux personnes, entre cette femme de haute naissance et ce Blanc lui apparut brutalement contre nature. De plus en plus troublé, il détourna son regard et prenant Nihiliana par le bras, ils se dirigèrent vers la voiture où s'étaient déjà réfugiés les autres membres du groupe. Nihiliana elle-même semblait choquée, elle murmura d'une voix blanche : « Est-ce que tu crois que c'est possible ? ». Kanti tourna la tête.

- « Quoi ? »
- « Tu sais ce que je veux dire. Qu'ils puissent... Enfin... tu comprends... »
- « Je ne sais pas... Je demanderais à Andrel... Je... »

Il se rendit compte brutalement qu'il ne pourrait jamais poser une telle question à Andrel. C'était impossible. Il ne savait même pas s'il arriverait à lui parler à nouveau. Sa main serra à en devenir blanche le bras de Nihiliana qui ne réagit pas. « Comment est-ce possible ? Comment une telle femme peut se comporter comme ça ? Et sa vêtue comme celle d'une indigène... »

Lorsqu'ils s'installèrent dans la voiture, Kanti capta le regard de Kerteron qui l'observait attentivement. « Ma fille et Andrel sont de très vieux amis, c'est tout. »

Cette réflexion acheva de troubler définitivement Kanti. En lui se mêlait la profonde gêne que lui avait causé cette scène et la sensation d'avoir trahi son amitié avec Andrel. Lorsqu'ils entrèrent à leur tour dans la voiture, Andrel comprit immédiatement au visage décomposé de Kanti que quelque chose s'était passé. Il s'assit songeur dans le siège en face du jeune homme et le regarda droit dans les yeux. Gêné, Kanti détourna son regard, effleurant un instant Kertan du bout des yeux. Andrel poussa un profond soupir et haussa les épaules. Lorsque la voiture démarra lourdement, Mirte dit : « Même l'âne peut un jour braire une pensée

profonde.» Andrel et Kertan se jetèrent un regard gêné qu'Andrel punctua d'un rire forcé. Le reste du voyage se passa dans un silence particulièrement tendu.

VIII

Le lendemain matin, Kanti se leva très tôt, de lourds nuages s'étaient accumulés pendant la nuit et l'air était lourd d'un orage annoncé. Il se lança comme un fou sur les chemins, sa gêne de la veille s'était transformée en une colère sourde qui l'avait maintenu éveillé toute la nuit. Il ressentait le besoin de se dépenser physiquement, mais aussi de se faire souffrir, et là sur les chemins déserts du petit matin dans l'air lourd de l'orage qui montait, il courait comme un dératé les poumons pris dans un étau brûlant, les muscles tendus comme des cordes de harpe. La sueur qui dévalait son visage lui dévorait les yeux et venait se mêler au goût âcre qui lui desséchait la bouche. Il courut ainsi pendant près d'une demi-heure avant de s'effondrer dans un champ au milieu des tiges de blé que l'on avait récolté les jours précédents. Le chaume dur lui griffa la peau, lui entaillant le cuir en une multitude d'endroit que la sueur envahit immédiatement, rajoutant à la douleur de ses muscles, les irritations innombrables générées par ces coupures légères. Quand il se releva, sa colère s'était envolée, il ressentait une certaine paix. Les images d'Andrel et de Kertan qui l'avaient poursuivi pendant sa course s'étaient apaisées, ou peut-être était-il désormais plus tolérant vis-à-vis d'eux. Il ne savait pas. Il retira ses chaussures et il revint doucement vers la maison les pieds nus sur le chemin en une ultime pénitence.

Andrel prenait son petit-déjeuner seul, l'air maussade. Lorsqu'il aperçut Kanti, il se mit debout d'un bond et se précipita vers lui. Le jeune homme avait un aspect épouvantable, son sang avait diffusé en de larges tâches rosées à travers les mailles de l'étoffe trempée de sueur.

- « Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Tu as été attaqué par une meute de chiens ? »
- « Ça va. Je suis tombé dans un champ de blé... Je me suis coupé sur les tiges. »

Nihiliana sortit à son tour et poussa un cri en le voyant dans cet état. Elle se précipita vers lui et elle le força à se diriger vers la case d'ablution. Là, elle lui nettoya soigneusement les minuscules blessures, sans que Kanti n'ait la force de réagir à l'exception de quelques grognements lorsque l'alcool pénétra dans les plaies.

- « Comment est-ce que tu as pu te mettre dans un état comme ça ? Tu es fou... »

Kanti ne répondit pas, il se sentait calme, apaisé, épuisé, vieux terriblement vieux. Jour après jour, il avait appris, digéré une nouvelle

vision du monde, et ce lent travail de sape de sa personnalité passée semblait enfin avoir pris fin le laissant sans force et sans désirs. Il prit Nihiliana dans les bras et commença à la caresser. La jeune femme ferma les yeux, puis elle lui saisit la main et l'arrêta. Elle se coucha alors sur le sol et ils firent l'amour très lentement.

- « Qu'est-ce qu'il t'a pris ? Tu joues à quoi ?
- Tu ne peux pas comprendre. Enfin, je ne peux pas t'expliquer » Il haussa les épaules.

Il se leva. Il savait que Nihiliana était furieuse, mais il n'avait pas la force de lui expliquer ses raisons. D'ailleurs est-ce qu'il les comprenait vraiment lui-même ?

Il sortit, le soleil brillait désormais, la pluie avait cessé, et une certaine fraîcheur régnait qui lui fit du bien après la lourdeur du matin. Il respira profondément et s'approcha d'Andrel qui était resté à lire à table. Andrel lui jeta un coup d'oeil et lui lança un sourire gêné.

- « Je vois que les mains magiques de ton médecin favori ont fait des merveilles... »

Kanti ne lui répondit pas, il se sentait trop las pour entamer une conversation sur un ton humoristique. Andrel se gratta le menton du bout de l'index et se plongea dans sa lecture.

- « On se voit toujours cet après-midi ?
- Ouais... Ouais... »

Kanti s'assit et se versa un grand bol de café presque tiède. Andrel avait horreur des boissons trop chaudes et il attendait souvent plus de vingt minutes avant de boire sa tasse. Il saisit un des derniers biscuits qui avaient échappé à la voracité du Blanc et avala une première bouchée avant de se rendre compte qu'il mourrait de faim. Il se leva et ramena des cuisines un plat de viande qu'il avala goulûment. Andrel reposa sa tablette de lecture sur la table.

- « Tu es avec nous ?
- Pardon ?
- Je te demande si on peut te parler... »

Kanti soupira.

- « Oui... Qu'est-ce que tu veux me dire ?
- Je viens de recevoir les derniers bulletins météo... Cette année, l'hiver est particulièrement doux dans le Nord.
- Ce qui signifie ?

- Ce qui signifie mon cher ami, que les tribus ne descendront pas trop dans le Sud avec l'habitude qui est la leur de piller et de tout détruire...
- En quoi est-ce que ça nous arrange ?
- Simple. Les nations civilisées dont la frontière passe ici. »

Il reprit sa tablette et afficha une carte détaillée.

- « Donc ces royaumes ne seront pas sur le pied de guerre. Et on pourra s'y ravitailler sans trop de problème. »

Kanti prit la carte et fit jouer le zoom.

- « Pourquoi tu t'intéresses à cette zone ? Je croyais qu'on devait se rendre beaucoup plus à l'Ouest ?
- Je ne pense pas qu'il y ait eu le moindre plan pour que l'on aille dans un sens ou dans l'autre.
- Je croyais...
- De toute façon, cette zone est beaucoup plus intéressante. C'est là que se trouve le grand marché du métal et des armes. Cette ville... »

Il joua à son tour avec le zoom et afficha le plan détaillé d'une petite ville.

- « C'est Lya... Les habitants affirment que la ville a plus de cinq milles ans. Mais, tout le monde sait que les Lyans sont les plus grands menteurs du monde.
- Mais cette ville est en plein milieu des royaumes barbares...
- Tout juste, sauf que justement c'est une exception. Même les tribus font du commerce et il leur faut un point neutre où se rencontrer. Et c'est Lya... C'est l'endroit idéal pour avoir des infos et du ravitaillement. Si l'hiver est doux, les tribus seront calmes et elles voudront faire du commerce. Lorsque l'hiver est dur, ils descendent plus au sud pour piller les greniers du Marsi.
- Ils parlent quelle langue ?
- Un dialecte très proche du Marsois. En fait, il y a deux cents ans, Lya était la ville la plus septentrionale du Marsi. Les contacts n'ont jamais vraiment cessé et je crois que tous les rois du Marsi ont essayé un jour ou l'autre de récupérer ces terres. »

Andrel se servit une tasse de café qu'il reposa avec un grognement. « Trop chaud ». Il se leva.

- « J'ai eu un entretien avec ton père. La décision a été prise de partir rapidement. D'ici un mois.
- Un mois ?

- Il y a une guerre qui se prépare entre Farna et Talsa. Ces deux royaumes sont situés à l'Ouest. Talsa est assez au Nord et c'est le royaume le plus hostile à la fédération. La ville de Lya est située à seulement une centaine de Km de la frontière de Talsa. Si la guerre se déclenche et en fait tout laisse à penser qu'elle s'est déjà déclenchée, nous allons pouvoir traverser le territoire de Talsa pour aller plus haut dans le Nord. Ils vont certainement dégarnir leur frontière pour envoyer leurs soldats vers l'ouest. Le passage par l'est ici, est trop complexe, il nous obligerait à passer par les montagnes et par le territoire des Dofios, de véritables dingues.
- Je sais tu m'en as déjà parlé...
- Ah ! Bon ! Peut-être... En tout cas, il va falloir faire gaffe. On peut à la limite se rendre par les airs jusqu'à Lya... Après en revanche, ça peut être coton.
- Attends, tu ne veux quand même pas qu'on se rende là-bas à pied...
- C'est peut-être la seule solution. Enfin, c'est simplement que ça pourrait manquer de discrétion...
- Bien sûr... Parce qu'un homme de la fédération qui se balade à pied dans la forêt, c'est très discret peut-être... »

Andrel rigola franchement.

- « Ouais... Vous risquez de faire tache. »

Kanti se leva. Il était épuisé. Sa course du matin l'avait vidé plus qu'il ne l'avait pensé et le lourd repas qu'il venait de prendre ne facilitait guère les choses. Il avait envie de dormir, à moitié assoupi, il se dirigea vers sa chambre et il s'écroula sur son lit, pour s'endormir d'un sommeil de plomb.

Quand il se réveilla, l'après-midi était bien avancé, il se sentait légèrement nauséux, les yeux traversés de pulsation douloureuse. Dans la cuisine, il prit une tisane de geania qui lui rendit un semblant de forme. Dans le salon, son père discutait avec Andrel et Kerteron. Ce dernier se leva lorsqu'il entra dans la pièce.

- « On m'a dit que vous étiez souffrant. Vous allez mieux j'espère... »
- Oui... Un peu mal au crâne... Mais je me sens bien. »

Andrel intervint.

- « Nous parlions de notre départ pour le début du mois du lion. Je proposais de nous rendre à Lya comme je te l'avais dit ce matin. »

- Et... »

Kerteron répondit :

- « Les arguments d'Andrel se tiennent. Ils correspondent à ce que le conseil pense aussi. La guerre de Tolsa et Farna et les bonnes conditions météo sont une aubaine.
- Le vrai problème à mon avis sera notre alliance de près d'un siècle avec Farna. » dit Konti. « Je doute que le roi George apprécie que l'on s'immisce dans sa guerre. »

Kanti jeta un coup d'œil à son père.

- « Je ne savais pas que l'on avait un comptoir dans le Farna... » Puis regardant Andrel. « Ce n'est pas eux qui avaient brisé leur alliance avec ton royaume ?
- En effet. Mais les comptoirs commerciaux ne sont pas une alliance militaire. En revanche, un comptoir en cas de guerre, ça ferme plutôt vite...
- C'est exact. Et c'est pourquoi l'amiral Chtash a demandé qu'on lui envoie rapidement un dirigeable sur place. La fédération m'en a donné le commandement avec mission de l'emmener à Lya pour le remettre entre les mains de l'amiral. Ensuite, malheureusement pour continuer la mission, il faudra se débrouiller par nos propres moyens.
- Ça signifie qu'on va se rendre en territoire hostile à pied ?
- Pas totalement. Nous connaissons maintenant une grande partie du territoire. Nous l'avons cartographié et nous pouvons nous rendre jusqu'à à peu près cette limite au Nord sans trop de difficultés. » Kerteron montra un point à environ deux cents km au Nord de Lya.
- « Après c'est l'inconnu. Et je ne crois pas que l'armée ait envie de sacrifier un dirigeable dans une aventure dans le Nord. J'espère qu'on pourra au moins convaincre l'amiral de nous emmener jusqu'à ce point. »

Kanti poussa un soupir.

- « Comment allons nous déplacer après cette limite ?
- En chameau bien sûr...
- Des chameaux ?
- Oui... C'est comme les dromadaires du peuple des savanes mais avec deux bosses. Ce sont les seuls animaux qui peuvent survivre dans ces régions. Assez confortable et très très résistant. »

Andrel lâcha un rire sonore : « Et ça pue du tonnerre de Dieu... On en trouvera plein à Lya... »

Il se leva et se dirigea vers la table de la cuisine pour couper un morceau de pain. Il l'avalait en deux bouchées. « Sans parler de la faim. Il nous faudra de la nourriture en masse. A Lya, les marchands ont l'habitude de ce genre de problèmes. On trouvera tout ce qu'il faudra, de la nourriture, des vêtements et surtout un réchaud. »

Kanti l'interrompit : « Un réchaud ? »

Son père écarta les deux mains :

- « Un réchaud, ça fait à peu près cette taille. Ça contient une cellule de fusion qui permet de se chauffer pendant pratiquement pendant dix ans d'affilée. C'est fondamental ; ça pèse à peu près dix kilos, mais avec ça on a de la chaleur et on peut faire chauffer de la nourriture. Les meilleurs sont fabriqués par le peuple des Montagnes. Ça représente pratiquement 50% de nos exportations vers les nations du Nord. Pour eux, c'est une question de vie ou de mort.
- Ça ne coûterait pas moins cher de l'acheter ici ?
- Les modèles qu'on trouve ici sont trop faibles pour les températures du Nord. Et les modèles spéciaux ne sont fabriqués que pour l'exportation. »

Kerteron intervint alors, un léger sourire peint sur le visage : « De plus nous ne voulons pas mêler le peuple des montagnes à notre aventure... Ils pourraient croire que l'on essaie de les court-circuiter. Ils sont très sensibles au bon fonctionnement de leurs affaires là-haut.»

Kanti haussa les épaules. « Comme d'habitude, la politique se mélange à la science. »

Andrel éclata de rire. « La science, quelle science ? Il s'agit juste de découvrir de nouvelles routes commerciales. On parle d'argent ici... Pas de science. Remarque, si tu veux herboriser, on pourra toujours s'arrêter sur le chemin. »

Konti murmura :

- « Andrel à raison. Il ne s'agit pas de découvrir de nouvelles régions. Le Nord est très bien cartographié. Il s'agit plutôt d'entrer en contact avec les populations locales et d'essayer de monter des routes parallèles qui ne passent plus par les capitales du Nord.

- En revanche, on ne connaît rien de ces populations. On ne sait même pas quelles langues ils parlent. On ne sait même pas s'ils restent toujours aux mêmes endroits. La plupart sont plutôt plus connus pour leur violence et leur cruauté que pour leur désir de commercer. J'ai eu souvent l'occasion d'en rencontrer et ce qui les intéresse est souvent bizarre. Le roi de mon ancien pays avait réussi par exemple l'exploit de leur vendre du verre soufflé en échange de métaux. Le bénéfice était énorme. Et puis un jour, ils en ont eu assez et ils ont renvoyé le marchand sous la forme de viande bouillie. Rien ne sera simple là-haut... Et surtout rien ne sera éternel. »

Kerteron se rassit alors sur les tapis qui recouvraient le sol du salon. Il prit une tasse qui fumait doucement sur la table et avala une gorgée rapide. Kanti s'assit à son tour et se servit un verre de jus de fruit. Il avala machinalement un bout de galette de mil qu'il fit suivre d'une grande gorgée de jus. Andrel entre-temps avait récupéré sa tablette de lecture et ses doigts glissaient à toute vitesse sur le film lisse de l'écran. Après quelques minutes, il s'arrêta et jeta un large sourire sur l'assistance. « Très bien, j'ai retrouvé le rapport du chef Akton dont je vous ai parlé hier. C'est le gars qui s'est rendu le premier dans le Nord et qui a cartographié tous les territoires jusqu'à la grande plaine. D'après ce qu'il dit, les gens étaient si effrayés par son dirigeable que la nuit, ils le laissaient tranquille. Aujourd'hui malheureusement, ce n'est plus le cas. Des dirigeables, ils en ont vu des dizaines et ils savent très bien que l'on est vulnérable la nuit. »

Kerteron haussa les épaules : « Je sais j'ai pu mesurer autrefois la vitesse avec laquelle ces tribus peuvent s'adapter à nos technologies.

IX

La tempête faisait rage depuis près de cinq heures maintenant et le dirigeable tremblait de toutes ses membrures. Dans la salle de réunion, les hommes discutaient du meilleur chemin à prendre. Après un bon quart d'heure de discussions, la proposition de Andrel de se diriger vers Marsi fut acceptée comme la seule solution réalisable. La principale difficulté était qu'il fallait absolument grimper au-dessus des nuages et nul n'en connaissait l'épaisseur. Le dirigeable pouvait monter à près de 10.000 m, mais la nacelle non pressurisée pouvait transformer le voyage en enfer. Kerteron ordonna au timonier de lâcher du lest et le vaisseau commença lentement sa montée, vibrant et se cabrant comme un cheval harnaché pour la première fois. Dans les cabines, la température baissa rapidement, l'air plus léger et plus froid rendait l'esprit fragile comme une bulle d'air et Kanti sentit peu à peu ses facultés perdre de leur acuité. Puis brutalement, vers cinq milles mètres, le dirigeable s'arracha à sa gangue nuageuse pour flotter gracieusement au-dessus d'une mer blanche sous un toit d'étoiles étincelantes. Mirte sortit sur la passerelle et fit le point sur les étoiles pour calculer leur position. Ils n'avaient qu'une idée grossière à la fois de la vitesse des vents et de la direction que leur dirigeable emporté par la tempête avait suivi. Ils firent quelques simulations grossières sur la console nan du vaisseau et aboutirent à la conclusion que l'ancien royaume du Marsi, plus exactement Masille l'ancienne capitale, ne devait être qu'à une centaine de km de leur position actuelle, soit environ deux heures de vol. Cela faisait trois jours qu'ils étaient parti maintenant et jusque-là les conditions avaient été bonnes, presque exceptionnelles, la tempête les avait surpris à la vue des côtes du continent du Nord, alors qu'ils survolaient la grande mer intérieur dont Andrel affirma qu'autrefois elle avait communiqué avec l'Océan de l'Ouest. Mirte devant cette affirmation avait ricané et avait tourné en dérision ce qu'il appelait le savoir emprunt de superstition des hommes blancs. Andrel n'avait pas réagi, mais Kanti l'avait vu pâlir et il ne doutait pas que l'homme avait été blessé par les plaisanteries de Mirte. Seule Kertan n'avait pas réagi et Kanti avait ressenti une certaine gêne d'avoir ri avec les autres.

Lorsqu'ils atteignirent Masille, la tempête n'était plus qu'un souvenir. C'était le début du jour, une aube au cœur de l'hiver qui révélait dans ses premières lueurs une campagne recouverte d'une neige épaisse. Des arbres squelettiques figés en d'étranges contorsions semblaient vouloir s'arracher à la couche glacée en tendant vers le ciel des branches nues que l'hiver avait dépouillées de toute vie. Les maisons basses et étroites

s'éveillaient doucement, laissant glisser dans l'air glacé les premières volutes des feux que l'on réveille dans les cheminées. Sur les chemins enneigés, ils aperçurent un ou deux traîneaux tractés par des rennes le museau noyé dans les vapeurs de leur haleine, leurs conducteurs emmitoufflés dans d'épaisses fourrures à l'image de quelque épouvantail grotesque que l'on aurait ficelé sur un char de carnaval, le corps à jamais prisonnier des peaux raidies par le froid. Sur la passerelle, Andrel regardait ce paysage désolé et semblait pourtant y trouver quelque réconfort. Il portait juste une pelisse sur une chemise de lin et semblait insensible au vent pénétrant qui soufflait en rafales glaçantes. Les traits de son visage s'étaient relâchés, il semblait pour la première fois depuis longtemps en paix avec lui-même. Kanti s'était approché lentement, sans bruit de peur de briser ce bref moment de quiétude, mais Andrel l'aperçut du coin de l'œil et lui dit d'une voix douce à peine audible : « Cela fait dix ans que je n'ai pas remis les pieds ici. J'avais oublié comme c'était beau. Ce paysage couvert de neige est si calme si pur... ».

Kanti ne répondit pas et jeta à son tour un coup d'œil sur cette terre prise dans la glace. Il n'y vit que mort et désolation. « Tu as raison, c'est plutôt calme. Ça gèle ici, tu ne veux pas rentrer ? » Andrel acquiesça d'un mouvement rapide de la tête.

Lorsqu'un dirigeable de la fédération arrivait à Masille, il se dirigeait toujours vers le nord de la ville, où avait été aménagé un lieu d'appontage plutôt rudimentaire, une simple colonne de béton, dont la tête était orné de quelques anneaux de fonte, lesquels avaient l'habitude de se briser net lorsque le froid était trop intense. Avec le temps, le béton s'était couvert de morceaux d'anneau brisé qui en cas de grand vent se révélaient souvent un danger mortel pour les membres d'équipage. À plusieurs reprises, la délégation de la fédération s'était proposée de construire un appontage plus moderne, mais pour des raisons obscures, cela avait été toujours refusé par les autorités locales. Depuis que la ville était passée sous contrôle de Sana et de Farna, la situation avait encore empiré. Les marchands de Sana voyaient d'un mauvais œil la présence d'une délégation de la fédération au Marsi et l'on racontait qu'ils s'apprêtaient à faire construire un lieu d'appontage moderne à Bredo dans leur propre capitale. Pour les gens de la fédération, le départ de Masille tenait désormais de l'évidence, malgré les deux cents ans de présence dans la ville, malgré les liens, souvent très anciens, entretenus avec certaines grandes familles Masilloises.

Le Premier Commis Canio représentait l'ensemble des nations de la fédération, c'était un homme très grand et très sec, dont les traits acérés

et les manières abruptes désignaient sans l'ombre d'un doute un membre de la nation du Désert. Avec le temps, malgré son abord rude, il avait su s'attirer les bonnes grâces des principaux commerçants de la ville. Ils appréciaient en lui une vive intelligence et une compréhension fine des rapports complexes qu'ils entretenaient les uns avec les autres. De plus, à la différence de la plupart des membres de la fédération, il parlait parfaitement la plupart des langues locales, ce qui le mettait à l'abri des traductions souvent approximatives des interprètes officiels.

- « Kerteron, je ne pensais pas vous revoir un jour. Comment va votre père ?
- Il va très bien, Premier Commis... Il me charge de vous transmettre ses salutations. Comment va votre femme ? »

Canio baissa les yeux, il répondit d'une voix légèrement altérée : « Elle est morte au début de l'hiver. »

Kerteron plaça ses mains contre son front les paumes vers le haut. «

- J'espère que sa mort fut douce.
- Sa mort fut douce. Elle s'est éteinte dans son sommeil. » Il poussa un léger soupir.
- « J'ai reçu votre message ce matin. De quoi avez-vous besoin ?
- Plusieurs poches ont été percées par l'orage. Nous avons besoin de trois jours, le temps qu'elles se cicatrisent.
- Je devrais pouvoir obtenir ça de la part de la nouvelle administration. Je ne vous promets rien. La situation est devenue très difficile ici depuis l'invasion. Les premières années, les Farnois n'ont rien changé, mais depuis deux ans, ils deviennent plutôt tatillons. Le satrape de Masille devrait envoyer un délégué en début d'après-midi. En attendant, si vous le voulez vous pouvez venir prendre la première collation chez moi. » Kerteron s'inclina. « Je vous remercie Premier Commis. »

Canio aperçut alors Andrel qui se tenait dans l'ombre. Il s'adressa à lui en Marsois : « Andrel. J'ai appris votre présence à bord. Je vous demanderai de ne pas débarquer. Cela risque d'envenimer la situation. »

Andrel haussa les épaules. « Je m'en doutais un peu. Pourtant, ça fait presque dix ans que je n'ai pas remis les pieds ici. Je pensais qu'avec le temps, ils auraient fini par m'oublier... »

Canio ne répondit pas, il se retourna et suivit par Kerteron, il se dirigea vers un traîneau qui l'attendait au pied de la colonne de béton. Andrel se tourna vers Kanti en sortant de sa poche une longue écharpe qu'il

entoura lentement autour de sa tête. Peu à peu le tissu lui couvrit l'entièreté du visage, dissimulant un large sourire.

- « Alors... Qu'est-ce que tu en penses ?

- Tu ressembles tout à fait à un homme du Désert. Comment faut-il que je t'appelle maintenant ?
- Q'nio... Je pense.
- Typiquement du Désert... Pourquoi ce déguisement ? Tu as entendu ce que disait le Premier Commis. Tu ne dois pas te rendre en ville.
- C'est ça... Ça fait dix ans que je n'ai pas remis les pieds ici et tu crois que je vais aller m'enfermer dans mes quartiers. Tu rêves non.
- Qu'est-ce que tu veux que je te dise... Tu es chez toi ici non ?
- Ouais... D'abord, nous allons manger une énorme choucroute avec suffisamment de bière pour noyer un éléphant. Ensuite nous irons voir les filles des maisons... »

Kanti sourit.

- « Sauf que je ne vois comment tu vas pouvoir boire quoique ce soit avec ce turban sur le visage.

- Ouais. Tu as raison. »

Andrel poussa un soupir et il retira l'écharpe d'un geste vif. « Bon. Je n'ai pas l'intention de rester ici. Je veux absolument faire un tour en ville. » Kanti lui jeta un coup d'œil en coin. « Tu sais, ça fait tellement longtemps que tu as quitté la ville que tout le monde a dû t'oublier non. Je veux dire, tu as dû changer pas mal en dix ans... »

Andrel ricana. « Ça fait quinze ans que j'ai quitté l'endroit. Pas dix ans... La dernière fois que je suis venu, je suis resté peut-être dix minutes. »

Kanti se gratta le menton.

- « Tu veux tenter le coup alors.

- Je veux oui...
- Et moi, je vous accompagne... »

Ils se retournèrent. Kertan leur envoya un large sourire.

- « Ça fait près de dix ans que je n'ai pas remis les pieds ici...

- Ce sera avec plaisir. Où veux-tu aller ?
- J'avoue que manger une bonne choucroute et boire des litres de bière du Marsois me paraît la meilleure idée depuis notre départ.

- Tu connais bien la ville ?
- Bien sûr. Lorsque mon père partait en voyage, nous étions hébergé par Canio. Avec mon frère nous avons exploré la ville dans tous les sens.
- Je vois.
- Et d'ailleurs, si mes souvenirs sont bons. Il y avait un certain Andrel qui nous a fait découvrir tous les recoins les plus cachés de Masille.
- C'est ça... Mais si mes souvenirs sont bons, je n'ai pas eu souvent à lutter pour vous convaincre de venir avec moi.
- Je suis impatiente de voir ce que la ville est devenue depuis qu'elle est passée sous domination étrangère. »

Andrel lui jeta un regard un peu choqué.

- « Tu sais bien que les habitants de Sana sont d'affreux bigots qui pensent que l'homme est sur terre pour souffrir. Ils n'aiment ni l'alcool ni les nourritures riches.

- Encore moins les fêtes. Je sais, j'ai passé six mois à Bredo, je connais un peu. Mais peut-être qu'après quinze ans à Masille, ils ont un peu changé leur façon d'être.
- Ça j'en doute. Je te parie qu'il ne doit plus y avoir une seule maison de plaisir dans toute la ville.
- Oui, mais ça c'est plutôt un progrès.
- On a déjà eu cette conversation mille fois. Ces filles ne sont pas malheureuses...
- Tu plaisantes. Elles sont vendues par leur famille et elles n'ont aucun choix. Si elles se révoltent ou si elles s'enfuient, elles peuvent se retrouver au poteau avec dix coups de fouet.
- Bon. Écoute, on ne va pas encore parler de ça aujourd'hui. Où veux-tu aller d'abord ?
- Tu sais bien. Une brioche de chez le père Lasquet. »

Andrel lâcha un rire sonore, un peu forcé à l'oreille de Kanti.

- « j'aurai dû m'en douter. À propos, on devrait peut-être demander à Nihiliana si elle veut venir.
- Je lui ai parlé ce matin, elle n'est pas pure en ce moment. Je ne pense pas qu'elle veuille venir avec nous.
- Ah oui ! Une de ces coutumes stupides des Marais. » Lâcha un peu excédée Kertan. Kanti ne répondit pas, mais son visage se figea dans une moue réprobatrice que Kertan ne sembla pas remarquer.

- « On y va ? » intervint Andrel, sur un ton exaspéré.

La neige était tombée dru pendant la nuit et une épaisse couche recouvrait le sol du lieu d'appontage. C'est à grand peine, les pieds s'enfonçant profondément dans la neige qu'ils parvinrent à la rue. À ce moment-là, ils entendirent un bruit énorme qui faisait trembler les murs des maisons alentour, Andrel et Kertan sourirent tandis que Kanti regardait partout autour de lui pour voir d'où provenait ce vacarme. Il découvrit alors une énorme roue de pierre que poussaient péniblement deux lourds bœufs. « C'est une tasseuse » hurla Andrel. « Elle écrase la neige pour que les rues soient praticables. » Kanti sourit à son tour, après avoir fait quelques pas dans une neige épaisse, il apprécia de marcher sur un sol, certes glissant, mais sur lequel il n'avait pas à lutter à chaque pas pour s'arracher à une neige trop gourmande. Les rues longues et rectilignes se coupaient à angle droit; elles se composaient de hautes maisons dont les portes massives s'ouvraient à près de deux mètres au-dessus du sol, servies par des escaliers qui s'arrachaient à la neige profonde en d'étranges volutes de métal qui semblaient imiter quelque plante grimpante fantastique. Les rues à cette heure du matin étaient désertes à l'exception des tasseuses. Les seules traces de vie étaient la fumée qui s'échappait des cheminées et à l'occasion quelques animaux sauvages, lièvres ou renards, trahis par leur museau noir malgré une fourrure aussi blanche que la neige.

- « Allez viens, tu ne vas pas rester ici toute la journée. »

Kanti se retourna et vit Andrel qui lui faisait signe de l'autre côté de la rue. Il traversa à son tour.

- « Alors qu'est-ce que tu penses de la ville ?
- Je ne pensais pas voir quelque chose comme ça. On dirait que la ville a été tracée par un Dieu. Elle n'est pas... » Il chercha ses mots. « ...vivante.
- Oui... Je vois ce que tu veux dire. La ville n'est pas organique comme chez vous. Ici, la ville a été conçue par des architectes. Elle a été bâtie d'après un plan précis. Si tu veux te construire une maison, il faut demander l'autorisation. Tu ne peux pas te mettre n'importe où. L'administration est très rigoureuse. Une maison interdite sera immédiatement détruite. Je l'ai déjà vu faire.
- Mais pourquoi empêcher les gens de s'installer où ils veulent ?
- Pour éviter l'anarchie.
- Si tu le dis. »

Ils débouchèrent alors sur une longue avenue deux fois plus larges que les rues qu'ils avaient croisées jusque-là. Il s'agissait d'une artère

marchande comme il n'en avait jamais vu. Il n'y avait pas d'étal que l'on expose sur la rue mais une longue succession de larges vitrines dans lesquelles toutes les marchandises étaient exposées avec un certain art. Les magasins avaient chacun leur spécialité, on trouvait des vitrines pleines de bijoux à côté de vitrines où des têtes de cochon aux yeux vitreux soutenaient des pyramides de cochonnaille.

- « Ta ville est si froide. Comment faites-vous pour survivre ici ?
- Oh ! Tu sais l'été peut être très chaud.
- Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Tout est trop propre trop contrôlé. Où est la vie ?
- C'est fou ce que les gens de la fédération sont prévisibles. Vous faites tous les mêmes réflexions. Mais tu sais quand j'ai débarqué chez vous la première fois, je me suis senti mal à cause de la chaleur et de toute cette saleté qu'il y a dans vos rues.
- Peut-être... Mais ici tout est trop parfait. »

Andrel haussa les épaules. « Lasquet est au bout de la rue... Il devrait être ouvert à cette heure-ci. » Quelques minutes plus tard ils arrivèrent devant la vitrine d'un marchand de pain qui regorgeait de gâteaux de toutes sortes et de toutes formes. Kertan poussa la porte qui s'ouvrit avec un léger bruit de clochette. Une femme énorme apparut alors derrière le comptoir, quand elle aperçut Kertan une moue passa rapidement sur son visage, puis ses traits reprirent une attitude plus posée. « Vous désirez Madame » A la surprise de Kanti, elle s'était exprimée dans un O'Pokn sans une trace d'accent. Kertan passa au Marsois. « Une brioche à la cannelle et deux gâteaux de lait ». La dame saisit sur son étal en verre la brioche et les deux gâteaux qu'elle plaça dans une boîte en carton. Kertan paya et ils sortirent sous le regard morne de la propriétaire. « Toujours aussi aimable la vieille truie » murmura-t-elle à l'oreille d'Andrel. Elle sortit la brioche et en arracha une large bouchée. « Hum ! Elle est encore toute chaude. Tu en veux un morceau. » Andrel approcha sa bouche de la brioche que tenait Kertan et en retira une petite bouchée à son tour. Dégusté, Kanti déclina l'invitation. Kertan lui tendit la boîte de carton dans lequel il récupéra un gâteau au lait. C'était bon, mais trop sucré ce qui lui donna très vite soif. Andrel quant à lui découpa son gâteau en deux et en donna la moitié à Kertan.

« Comme lorsque j'étais petite. C'est bizarre qu'elle ne nous ait pas reconnu. »

Andrel soupira.

- « J'avais vingt ans quand je suis parti d'ici. J'en ai trente-cinq maintenant. Je suppose que j'ai dû un peu changer.
- Et moi, j'en avais dix... Tu as raison, c'est ridicule. Il n'y a aucune chance qu'elle puisse nous reconnaître.
- C'est ce que je me suis dit. Je pense qu'on est à peu près incognito. Il faut simplement qu'on évite de s'appeler par nos noms. Parce que un Andrel accompagné par deux citoyens de la fédération en pleine ville. Tout le monde va savoir qui c'est...
- Tu veux qu'on t'appelle comment alors ?
- Pietr est un nom assez commun. Oui. Pietr me semble la meilleure solution. En plus, c'est mon troisième prénom.
- Tu as trois prénoms ?
- Quatre. Je porte les noms de mon père et de mes deux grands-pères plus mon propre nom.
- C'est simple... »

Andrel jeta un coup d'œil appuyé à Kanti. « Autre lieu autre coutume. »

Kanti se racla la gorge. « On pourrait trouver un endroit où boire quelque chose de chaud ? »

Kertan réfléchit un instant et dit :

- « La taverne du vieux trappeur.
- Bonne idée. J'adore l'ambiance. Ce n'est pas très loin d'ici. Il y a longtemps que je n'ai pas bu une bonne bière chaude. »

Peu à peu la rue s'éveillait, des gens habillés d'épaisses fourrures sortaient de leur maison. La présence de plus en plus nombreuse d'hommes blancs finit par donner une sensation de malaise à Kanti d'autant que son premier réflexe était de les considérer comme des esclaves, alors que la plupart de ces gens était certainement libre. En revanche, personne ne leur prêtait attention, il fut bousculé à plusieurs reprises et chaque fois la personne lui adressa un regard hostile. Encore une fois, il fut frappé par l'abîme qui existait entre sa vision d'un monde dominé par la Fédération et le comportement de ces gens. L'autre différence majeure était le silence des rues, les commerçants à l'abri dans leurs échoppes ne hurlaient pas à la cantonade leurs produits. Lorsque les gens se rencontraient, ils se saluaient d'un mouvement de la tête et s'exprimaient toujours à voix basse, comme s'ils craignaient que leur conversation ne soit espionnée. Peut-être la neige absorbait-elle aussi les sons comme le suggérait Andrel, mais par rapport aux couleurs et aux sons de la Fédération, la vie semblait bien morne dans ces contrées. Ils arrivèrent enfin après une demi-heure de marche à l'auberge du vieux trappeur. Une

raquette servait d'enseigne à la taverne, un cadre de bois tendu de boyaux séchés qui servaient à marcher dans la neige profonde selon les explications de Kertan. Le nom était inscrit dans un alphabet inconnu de Kanti, une autre surprise les Blancs avaient aussi leur propre système d'écriture. Étrangement cette découverte eut un effet euphorisant sur lui, après tout il était enfin là où il rêvait d'être lorsque enfant il lisait les comptes rendus des voyages des explorateurs de la Fédération. Il était enfin sur les terres du Nord et il pouvait pour la première fois découvrir de ses propres yeux les us et coutumes des peuples barbares. Le visage barré d'un large sourire pour la première fois depuis longtemps il pénétra dans l'auberge. Les murs étaient couverts de têtes naturalisées d'animaux aussi diverses que des loups, des sangliers ou des ours dont les forêts nordiques regorgeaient s'il se rappelait ses lectures. La patronne était une dame sèche comme un coup de trique dont les traits étaient si grossiers qu'elle semblait momifiée à jamais dans un entre-deux âges. Sa voix rauque les accueillit avec une plaisanterie grasse qui fit rire Andrel et Kertan mais que Kanti ne saisit pas. Au bar, deux gardes buvaient une bière chaude aux épices dont le parfum musqué envahissait toute la pièce, une odeur riche et sucrée qui se mêlait à la douce chaleur de l'âtre pour mieux les accueillir. Ils s'installèrent sur de mauvais tabourets à une table branlante et peu après la dame posait devant eux trois chopes fumantes de bière d'épice. Kanti leva son verre par l'anse et avala une gorgée. La boisson était âpre et laissa dans sa bouche une forte amertume, mais tout de suite une grande chaleur l'envahit qui lui descendit jusqu'aux orteils et remonta jusqu'à ses oreilles. « C'est agréable hein ! » lui dit Andrel. Kanti acquiesça d'un bref mouvement de la tête. Andrel avala à son tour une longue gorgée puis il posa la chope avec un bruit sec, faisant trembler la table au risque de la faire s'effondrer. « Bon dieu. Ce que ça pouvait me manquer ce machin. » Puis il se leva et se dirigea vers l'arrière-salle où il disparut sans un mot derrière une large tenture. Peu après, la patronne quitta son bar et disparut à son tour derrière le même rideau. Ils se retrouvèrent tous les deux seuls avec les deux gardes dont les visages fatigués indiquaient qu'ils avaient passé la nuit en garde. L'un d'eux se retourna et jeta un coup d'œil sur Kertan. Il dit quelque chose à voix haute à son collègue qui ricana. Il s'était exprimé dans une langue que Kanti n'avait jamais entendu mais dont les accents lui semblaient pourtant familiers. « Ce sont des Sanois. » lui dit Kertan.

- « Tu comprends ce qu'ils disent.
- Un petit peu. Mais c'est une langue très différente du Marsois. »

Le garde qui avait ricané s'approcha alors de leur table et s'adressa à eux en mauvais Ofokn.

- « Vous fédération.
- Exact.
- « Vous du dirigeable cassé. Etre pas ?
- Oui. Nous avons été pris dans une tempête hier soir.
- Où vous aller maintenant ?
- Ça ne vous regarde pas.
- Dans Fédération. Hommes obéir femmes. Elles parler vous taire. »

Kanti avait laissé Kertan parler ne sachant trop quelle contenance prendre et la remarque acheva de le déstabiliser encore plus. Il voulut répondre mais Kertan le devança.

- « Nous allons à Assas pour acheter des esclaves. »

Le visage du garde prit un air mauvais ; derrière lui son collègue lui posa la main sur l'épaule et lui dit quelque chose. Il sembla se calmer, mais avant de se retourner il cracha sur le sol entre les pieds de Kanti tout en lui jetant au visage des insultes dans sa langue. L'homme n'avait rien d'un géant et Kanti aurait pu le terrasser d'un souffle, mais il se retint. Déclencher une bagarre dans un bar avec les forces d'occupation aurait été une imbécillité sans nom. Il préféra baisser ses yeux dans sa chope. Les deux hommes retrouvèrent leur bière qu'ils finirent en une longue gorgée, puis ils se dirigèrent vers la porte. Avant de sortir le garde leur lança : « Fédérations tous lâches... »

Kanti demanda à Kertan : « Qu'est-ce que tu leur à dit pour les mettre dans cet état. C'est quoi Assas ? » Kertan sourit :

- « Assas, c'est l'endroit où l'on achète des esclaves glichiques. C'est une ville Farnoise.
- Les Glichiques, quel est le rapport avec Sana ?
- Sana a été fondé par une tribu glichique, il y a peut-être cinq cents ans de cela. Ils parlent toujours la même langue et ils partagent la même religion. Les Sanois n'apprécient pas vraiment que Farna continue de vendre des membres de leur "peuple". Mais bon, il faut quand même dire que les Glichiques sont une véritable plaie dans le Nord et que ceux qui sont vendus sont des guerriers qui ont été capturés pendant un de leurs raids sur les terres farnaises. Alors, Sana ferme les yeux. »

Kanti réfléchit un instant et murmura. « J'avais l'impression que j'avais déjà entendu cet accent quelque part. Nihiliana a un esclave qui parlait comme eux. Ça devait être un glichique. » Kertan haussa les épaules.

- « Sûrement. Je me demande ce que fait Andrel. Il met un sacré bout de temps pour revenir des toilettes.
- Tu as raison, ça fait au moins un quart d'heure qu'il est parti. »

Kanti finit le fond de sa chope d'une gorgée et le regretta immédiatement, le fond du verre concentra toute l'amertume dans une poussière épaisse qui lui arracha la gorge en de longues toux rauques. Kertan éclata de rire. « Excuse-moi, j'avais oublié de te prévenir de ne pas boire le fond de ta chope. Tiens bois une gorgée de la mienne, ça te calmera. » Il avala une gorgée de la bière de Kertan qu'elle avait à peine touchée et en effet il se sentit immédiatement mieux. Andrel revint alors dans la salle suivie de la patronne qui avait quitté l'air détestable avec lequel elle les avait accueillis. Elle souriait, d'un sourire forcé comme si ses traits avaient perdu leur souplesse et Kanti, traversé par une idée bizarre, se demanda si elle allait avoir des courbatures au visage le lendemain. « Je vous présente Anne. C'est une très vieille amie. » Anne éclata de rire.

- « Tu parles gamin. C'est moi qui t'ai dépuclé.
- C'est ce que je disais. Une amie très chère. »

Devant cette momie, au visage tordu dans une tentative pathétique de sourire, Kanti eut un mal fou à s'imaginer dépuclé par une telle femme.

- « Alors tu prétends que cette jeune femme est Kertan. Mon dieu, mais c'est une vraie femme maintenant.
- Anne. J'avoue que je ne vous avais pas reconnue. Comment allez-vous ?
- Bah ! Tant que les hommes auront froids et soifs, j'aurai toujours des clients. Mais les Sanois ne sont pas des gens très drôles. Ils imposent un couvre-feu à neuf heures. Le commerce ne marche plus aussi bien qu'avant quand on faisait le fête jusqu'au matin. Tu te rappelles Andrel. Je me souviens encore de ta première cuite. Tu sais quand tu es sorti au milieu d'une tempête de neige, à moitié nu. Le lendemain tu avais une gueule de bois monstrueuse et tu faisais quarante de fièvre.
- Oui... Tu dis que mon père s'est réfugié à Lya.
- C'est ce que m'ont dit les trappeurs qui sont passés dernièrement. Il est toujours interdit de séjour ici. Comme toi d'ailleurs. Vous n'auriez jamais dû tuer ce commandant Sanois.

- Nous n'avions pas le choix... Tu le sais bien...
- Je sais... Je sais... Vous vous dirigez vers où ? »

Kertan coupa la parole à Andrel.

- « Je suis navré. Même si j'ai toute confiance en toi Anne, je préfère garder ça pour nous.
- Vous n'êtes pas venu nous aider à virer les Sanois et les Farnois ? Ramener notre bon vieux roi sur son trône ?
- Non. »

Andrel secoua la tête. « Pour l'instant on ne peut rien faire. Mais le temps de Sana et Farna est compté. Crois-moi. » Anne retrouva son air morose. « J'espère être encore de ce monde quand ça arrivera et que ces porcs de Farnois et de Sanois boufferont leur propre merde. »

Elle poussa un soupir.

- « Vous voulez encore une bière ?
- Non. Je te remercie. Nous devons retourner au dirigeable. Normalement nous ne devrions pas être ici. »

Il l'embrassa sur la joue.

- « Porte toi bien. J'espère revenir libre un jour ici.
- Je prierai Dieu tous les jours pour que cela advienne.
- Merci. Combien te doit-on pour les bières ?
- Rien. Je vous les offre. Adieu Andrel. Adieu Kertan. »

Ils sortirent de l'auberge pour retrouver la rue balayée par un vent violent qui les glaça en un instant. Le retour au lieu d'appontage se transforma en un véritable calvaire, Andrel lui-même souffrit le martyr, il avait oublié après toutes ces années combien il pouvait faire froid ici. Quand ils pénétrèrent dans l'habitable du dirigeable, heureux de retrouver enfin un peu de chaleur, ils tombèrent nez à nez avec Kerteron.

- « Tu as pris un gros risque en allant en ville. Mais, je me doutais que tu ne pourrais pas résister. J'ai discuté avec Canio. La situation est beaucoup plus grave que ce que nous pensions pour les frontières de Farna. Il n'y a pratiquement plus un soldat farnois ici, ils ont tous été envoyés à la frontière et ça se passe plutôt mal. Quant à Sana, ils sont très inquiets, leurs forces sont trop clairsemées ici. S'il y a une révolte, les troupes n'ont aucune chance de pouvoir résister. On dit que le vieux roi Phaly s'est réfugié à Lya avec ses généraux. Ton père est parmi eux. D'après les sources de Canio, près de cinquante milles Marsois se sont échappés et se sont réunis près de Lya. Ça fait une grosse armée.

Pour l'instant, elle est mal armée, mais les Tolsiens vont envoyer des vivres et des armes.

- Je sais. Anne m'a tout expliqué déjà.
- Maintenant, je te pose la question. Est-ce que tu continues cette expédition avec nous ou est-ce que tu veux rejoindre les troupes de Phaly à Lya ?
- J'ai déjà réfléchi. Pour l'instant, c'est l'hiver et il n'y aura pas de combats avant le début du printemps. Les routes sont impraticables. Je ne crois pas qu'on ait besoin de moi là-bas. Je me mettrais quand même en contact avec mon père quand on sera à Lya. Mais pour l'instant, je vous suis.
- Je suis heureux de ta décision. Nous continuons donc selon le plan. J'ai rencontré le commandant farnois qui est censé commander les troupes d'occupation du Marsi. Soit aujourd'hui dix hommes. Il était particulièrement enchanté de notre proposition de survoler la frontière de Tolsa. D'après lui, les Tolsiens se comportent comme des sauvages en se battant pendant l'hiver. La fameuse trêve hivernale que se doivent de respecter les nations civilisées a été brisée d'après lui. Le commandant ne l'a pas dit de façon claire, mais il a parlé d'une fusillade près du fort d'Assas. »

Kanti l'interrompt.

- « Ils ont des lois pour ne pas se battre pendant l'hiver ?
- Pas vraiment. En général, on évite les guerres en hiver. Une armée en hiver, c'est très difficile à déplacer rapidement. »

Kerteron regarda Andrel en lui souriant.

- « Je crois que ton pays va enfin avoir une occasion unique de se libérer.
- Espérons-le. Le peu que j'ai vu ici n'est pas vraiment rose.
- Pour les trois prochains jours, je préférerais que vous ne sortiez pas. Sérieusement, les autorités d'occupation sont particulièrement nerveuses en ce moment. Je suis certain que s'ils t'attrapent. Ils te passeront immédiatement par les armes. Alors tu restes ici. Et toi Kertan, je compte sur toi pour le contrôler.»

Kertan haussa les épaules. Puis sans dire un mot, elle retourna vers sa cabine. Elle se déshabilla et se rendit nue dans la salle d'ablution où elle se fit couler un bain chaud. La ville avait en fait peu changé. C'était toujours les mêmes rues droites aux façades immaculées de son enfance, les mêmes gens sérieux dont les rares paroles étaient bues par la neige, mais aussi la même chaleur des maisons, la même hospitalité sans grand

geste ni grand serment, la même fidélité en amitié. Peut-être les rues étaient-elles un peu moins animées qu'autrefois, de toute façon l'hiver n'avait jamais été la saison des terrasses de café et des promenades bucoliques. Elle se plongea lentement dans son bain, se mordant les lèvres pour ne pas crier, laissant peu à peu la chaleur de l'eau repousser douloureusement la chape glacée qui lui emprisonnait le corps. Elle avait oublié tant de choses, après toutes ses années, comme la douleur du corps ramené à la vie par la chaleur du bain. Quand enfin, son corps s'équilibra avec l'eau, elle s'autorisa à fermer les yeux. Andrel avait changé, il avait perdu son emportement et cette violence qui lui faisait si peur quand elle était adolescente, il avait gagné en douceur et en assurance. En beauté aussi, le temps avait dessiné sur son visage un mince réseau de rides aux yeux et aux lèvres, qui projetait l'image d'un homme calme et résolu. Kanti lui-même, malgré tous ses préjugés, semblait sous le charme. Elle se mordit la lèvre, succomber serait une telle erreur.

- « L'eau est bonne ? Maîtresse. »

Elle ouvrit les yeux. Andrel était entré sans bruit dans la salle et la regardait en souriant. Elle lui sourit en retour.

- « Merveilleuse. Tu reconnais enfin ton statut ?

- Evidemment. Puisque ton père en a décidé ainsi.

- Tu sais, je n'avais pas revu la ville depuis la grande émeute de 33. C'est curieux, mais rien n'a changé ici.

- Je me souviens de toi à cette époque, quand ton père et ton grand-père sont venus se réfugier chez nous. Tu avais quoi dix ans ? C'était peu avant l'alliance avec Farna.

- Oui... Cette émeute n'a jamais été claire pour moi. Je me souviens de m'être retrouvé dans une chambre inconnue. Je voyais des flammes au loin à travers les fenêtres. Je me suis toujours demandée pourquoi la ville avait explosé comme ça. Sans avertissement. »

Andrel ferma les yeux et ses traits se durcirent.

- « Aujourd'hui, je pense très sérieusement que le coup avait été monté. Anne m'a dit que l'Eglise du Grand Serpent serait derrière cette guerre. Ils ont foutu le bordel chez nous et nous avons commis l'erreur d'accepter l'offre de Farna. Je me rappelle que mon père trouvait leur générosité plutôt suspecte. Avec nos troupes en guerre contre Sana, on ne pouvait rien faire contre les émeutiers. L'aide de Farna avait tout du miracle. »

Kertan le fixa, le regard étonné.

- « L'émeute avait été organisée par le Sana. C'était si évident.
- Oui. Un piège parfait. Je peux venir te rejoindre ? »

Kertan détourna son regard et murmura. « Oui si tu veux. ». Andrel se déshabilla et posa ses vêtements sur un banc en aluminium fixé à la paroi. L'eau était encore très chaude, presque bouillante après la marche dans le froid du matin. Il poussa un petit cri de douleur en entrant dans l'eau qui fit sourire Kertan. Puis il allongea ses jambes dans l'eau frôlant celles de Kertan au passage, qui les retira un peu trop rapidement, déclenchant une série de vaguelettes qui firent déborder le bain. Il poussa un profond soupir. « Finalement, je me demande si j'ai bien fait de revenir ici. » Il ferma les yeux et s'endormit presque immédiatement sous le regard gêné de Kertan.

Le responsable Sanois était un homme d'une soixantaine d'année, très maigre au visage couvert de cicatrices d'acné que le temps avait fusionnées en profondes crevasses. Ses yeux très bleus semblaient ne jamais cligner et se saisissaient du regard de son interlocuteur sans jamais le lâcher. Il était accompagné d'un jeune homme d'une trentaine d'année visiblement très nerveux qui lui servait d'interprète. La voix du responsable était grave et profonde, mais comme il s'exprimait en glichique, Kanti ne comprenait rien. Il se plongea dans l'examen du responsable Sanois et remarqua un pendentif en forme de zigzag qui pendait à son cou. Discrètement, il posa la question à Andrel.

- « C'est un adepte du Grand Serpent.
- C'est quoi ?
- Une église... Mais chut... »

L'interprète parlait dans un Ofokn à peine compréhensible, et Canio qui avait une bonne connaissance du glichique traduisait discrètement à Kerteron les passages les plus obscurs. Les erreurs de traduction étaient parfois si grossières que Kerteron lui-même sourit à quelques reprises. Mais finalement, il en ressortit que le satrape acceptait que le dirigeable reste pendant les trois prochains jours à Marsois, à la condition que personne ne sorte du vaisseau. Kerteron accepta et remercia le Sanois dans un glichique assez approximatif, ce qui amena pour la première fois un semblant de sourire sur les lèvres du responsable. Ce dernier répondit alors dans un Ofokn parfait :

- « Il y a longtemps que je n'ai pas eu des nouvelles de votre père. Comment va-t-il ? Nous avons eu de longues conversations à Bredo lorsqu'il était en poste chez nous.

- Il va très bien, Seigneur Smisse. Je vous remercie de son intérêt pour lui.
- Ce sont des temps difficiles que nous vivons. Il est navrant que nous ne puissions pas communiquer plus simplement. Quant à vous Andrel, j'ai appris votre escapade en ville. Je connais les raisons de votre exil. Je ne tiens pas à ce que votre présence soit connue en ville. Et je ne veux surtout pas faire de vous un martyr. Surtout pas en ce moment. Mais si vous mettez un pied en ville. Je vous ferais arrêter et exécuter. Nous sommes d'accord ?
- Tout à fait. Seigneur Smisse.
- Parfait. Vous pouvez rester ici le temps nécessaire. Je suis navré de vous avoir imposé mon interprète. Je ne me doutais pas de son incompetence, mais vous savez que nos coutumes nous obligent à donner tous les messages officiels dans notre langue. Kerteron, je vous ferais porter une bouteille de mon vin.
- Vous êtes trop bon, Seigneur Smisse. Que le Serpent rejaille de votre vivant.
- Bon voyage Kerteron. »

Il fit un geste à son interprète dont le visage avait pris une teinte rouge brique et dont le front ruisselait de sueur. L'homme se lança dans une longue litanie incompréhensible que le seigneur Smisse arrêta d'un mouvement excédé de la main. Le responsable Sanois monta à bord de son traîneau et il dit quelques mots à l'interprète déconfit qui se retrouva seul peu après sur le trottoir.

Kanti retrouva Andrel dans le réfectoire en train de déguster un verre de vin. Quand il entra dans la pièce, Andrel lui jeta un regard ennuyé. « Alors qu'est-ce que tu veux savoir ? » Kanti se versa une tasse de café et s'assit en face de lui.

- « C'est quoi l'Eglise du Grand Serpent ? Ça fait deux fois que j'en entends parler aujourd'hui.
- Il existe des dizaines d'églises dans nos contrées.
- Mais celle du Grand Serpent. Ça fait un peu ridicule comme nom.
- C'est lié à la légende du grand froid.
- C'est à dire ?
- Selon les légendes, le Grand Serpent était un dragon qui vivait à la surface de l'océan de l'Ouest et dont le corps était si chaud que nos terres vivaient dans un perpétuel printemps. Puis un jour, des hommes se lancèrent à sa poursuite car il croyait que le Grand Serpent cachait sous ses écailles le plus grand trésor de la terre. Ils

le trouvèrent et le blessèrent grièvement et le serpent pour s'échapper s'enfonça profondément dans l'océan emportant avec lui toute la chaleur du monde. Alors l'hiver s'installa sur nos terres. Et depuis les membres de l'église du Grand Serpent prient pour la guérison du dragon et espèrent qu'un jour, il reviendra à la surface et ramènera la chaleur.

- Et au nom d'une légende, ces gens ont déclenché une émeute ? C'est absurde.
- Tu me fatigues. En quoi est-ce plus absurde que l'histoire du Fondateur qui pouvait briser les arbres du revers de sa main.
- Mais là... Il y a des témoins. C'est historique...
- Et alors. Pourquoi n'y aurait-il quelque chose de vrai derrière cette légende. Il est évident que la terre était beaucoup plus chaude, il y a deux mille ans. Si tu remontes dans le Nord, tu trouveras la trace de villes très anciennes. Aujourd'hui, elles sont inhabitables, mais il y avait des gens là. Des gens dont la civilisation était très avancée. Des gens qui ont inventé les nans par exemple.
- Les nans ?
- D'où crois-tu que viennent les nans.
- Je n'y avais jamais réfléchi. »

Andrel se leva et s'étira longuement. « Qu'est-ce que tu crois qu'on est venu faire ici ? ». Puis il sortit de la pièce, laissant Kanti l'esprit emporté par un maelström de questions plus contradictoires les unes que les autres.

Il leur fallut trois jours pour rejoindre Lya. Trois jours à lutter contre des vents contraires qui arrachaient au métal torturé de la nacelle des grincements tragiques de fin prématurée de voyage, trois jours à survoler les terres de Farna, dont les armées progressaient difficilement sur le sol couvert de neige. Pendant ces trois jours, Andrel resta cloîtré dans sa cabine, à l'exception d'une brève sortie pour récupérer un peu de nourriture. Seule Kertan fut autorisée à franchir le seuil de sa cabine. Quant à Kanti, la seule fois où il frappa à sa porte, il se fit insulter et il préféra ne pas retenter l'expérience. Il réussit malgré tout à parler avec Kerteron, un matin alors que ce dernier avalait rapidement une tasse de café avec un morceau de pain de Masille. Quand il vit Kanti entrer dans la salle, il poussa un léger soupir.

- « Je n'ai pas beaucoup de temps. Qu'est-ce que tu veux savoir ?
- Andrel m'a dit que les nans ont été inventés ici.
- Oh ! La fameuse théorie de Andrel.
- Donc...
- Ce n'est pas tout à fait vrai. Il y a chez nous des souches autochtones. Quant à savoir qui a "inventé" les nans, ça reste une question sans réponse. Bon, je dois remonter sur le pont. On se verra plus tard. »

Kerteron se leva et sortit de la pièce en tenant à la main sa tasse de café. Un peu décontenancé, Kanti se rendit sur la passerelle pour observer la région. Il commençait à s'habituer à ces grandes forêts enneigées, à ces arbres tordus par le gel, il commençait même à comprendre la paix que Andrel lui avait décrite à leur arrivée. Parfois, dans une trouée, il apercevait un de ces animaux gigantesques qui habitaient la contrée, des bovins énormes aux lourdes cornes retournées, des loups en maraude à la poursuite d'un cerf blessé. Il passait régulièrement au-dessus de groupes de soldats, les pieds chaussés de raquettes suivis de leurs traîneaux tirés par des rennes. Ils étaient vêtus d'uniformes d'un rouge éclatant qui les trahissaient dans la forêt aussi sûrement que s'ils avaient porté un fanal ou s'ils s'étaient fait précéder d'un orchestre de trompette. Les officiers portaient eux des couleurs plus discrètes, un blanc léger mélangé de bleu clair et à l'inverse de leurs soldats voyageaient sur un traîneau au milieu de leurs hommes. À l'avant, des éclaireurs en blanc avançaient avec précaution, sur des chemins à peine tracés, attachant aux arbres des bouts de tissus multicolores qui devaient guider les soldats et les avertirent des dangers. À une ou deux reprises, ils essayèrent un tir nourri, mais ils volaient trop haut pour être inquiétés et les balles mourraient dans les airs

avant même de les toucher. Au milieu du deuxième jour, ils survolèrent un fort frontalier en feu, le sol était couvert des cadavres vêtus du rouge de Farna où se mêlaient parfois les corps en vert de Tolsa. Peu après, ils aperçurent les premiers camps tolsiens. Le Tolsa était une république, autrefois sous la coupe de Farna et qui pendant des siècles s'étaient battus pour obtenir son indépendance. Pour les Farnois, l'existence même de ce petit état était une insulte permanente et ils avaient lancé à plusieurs reprises des attaques éclair, arrachant chaque fois une victoire précaire et un morceau du territoire de Tolsa. Mais, pour la première fois depuis longtemps, le sort des armes ne leur était plus aussi favorable. En survolant l'armée tolsienne, les citoyens de la fédération comprirent rapidement d'où ils tiraient leur avantage. L'armée tolsienne avait construit des voies ferrées qui convergeaient toutes vers la frontière de Farna. De lourdes locomotives à vapeur tractaient des wagons pleins de soldats qui pouvaient en quelques heures franchir les distances qui séparaient les forts. Grâce à un réseau très dense, ils avaient pu déplacer de grandes quantités d'hommes et de matériels pour chaque fois submerger les forts avant que les armées de réserve ne puissent intervenir. Pendant que le Farna épuisait ses troupes en de longues marches dans les forêts enneigées, les Tolsiens se déplaçaient sans fatigue et à toute vitesse emmenant avec eux les lourds canons qui écrasaient les défenses ennemies en quelques heures. L'armée tolsienne était suivie d'une multitude d'ouvriers qui se chargeaient d'allonger nuit et jour les voies. L'armée farnoise explosée en une multitude de bataillons, avait peu de chance de jamais établir une jonction pour opposer un front unique. Il était clair pour tous que ces bataillons Farnois, épuisés et mal équipés, allaient se faire massacrer par les Tolsiens. Ce que Kanti ne comprenait pas, c'est comment les autorités de Farna avaient pu laisser un tel réseau se mettre en place sans en comprendre la portée. Lorsqu'il posa la question à Kerteron, celui-ci sourit. Il avait fréquenté dans sa jeunesse la cour de Farna et il connaissait le mépris dans lequel les Tolsiens étaient tenus par les hauts dignitaires pour qui le sort de Tolsa était réglé depuis toujours, c'était une simple question de temps. La construction des voies ferrées était connue depuis longtemps, quelques généraux avaient perçu la menace, mais nul ne les avait écoutés. Aujourd'hui, ils payaient chèrement leur aveuglement.

Peu à peu, tandis qu'ils survolaient le Tolsa, l'extraordinaire organisation de cet état leur apparut dans toute sa complexité. Le pays était littéralement strié de milliers de lignes de chemin de fer que parcouraient de longs convois tractés par de massives locomotives à vapeur. Chaque

village était relié à ce réseau et pouvait en quelques heures être ravitaillé de n'importe quel point du pays. De grosses usines crachaient leur fumée noire et leurs entrailles déversaient sur les rails les canons et les armes qui étaient rapidement dirigés en un flux constant vers la frontière. À plusieurs reprises, ils croisèrent des dirigeables de la fédération accrochés à de massifs piliers de béton, à l'entrée de ces usines. Kerteron lui expliqua qu'il s'agissait des conseillers techniques qui avaient permis à Tolsa de couvrir en en quelques dizaines d'années son territoire d'usines et de rails. La conquête de Marsi avait porté un rude coup à l'équilibre politique de la région et la fédération avait décidé d'introduire un contre-pouvoir sous la forme d'une aide massive à Tolsa. Ils avaient formé les ingénieurs et les ouvriers, construit les premières usines. Et en moins de vingt ans, il avait transformé une république agraire en un petit pays industriel. Aux yeux de Kanti dont le territoire d'origine était vierge de toute usine, le résultat était immonde, un véritable gâchis face à la beauté qu'il avait vue pendant ces derniers jours. Mais, il pouvait comprendre les raisons qui avaient poussé les Tolsiens à transformer leur pays. Leur taille et leur fragilité ne leur laissaient aucune autre possibilité. Cependant, une telle transformation allait en faire une terrible puissance s'il leur venait le goût de la conquête. Les autres nations de la région n'opposeraient qu'une pauvre résistance face à une telle armée, et elles seraient tôt ou tard condamnées à suivre l'exemple de Tolsa, si elles voulaient survivre, à moins qu'elles ne soient toutes conquises avant.

« Et s'ils devenaient trop puissants ? » demanda Kanti à Kerteron pendant une réunion dans la salle des palabres.

- « C'est une bonne question que nous avons longtemps débattue au Parlement. La technologie que nous leur avons donnée est trop primitive. Nous ne leur avons pas fourni par exemple les plans des moteurs à fusion ni même les plans des dirigeables. Mais, c'est vrai, il y a un risque que nous perdions le contrôle. »

Mirte intervint.

- « Il faut avouer que nous avons été très surpris par la vitesse avec laquelle les Tolsiens ont absorbé les technologies qu'on leur a fournies. Si un jour, ils menacent leurs voisins, nous pourrions toujours armer les autres. Mais, ça risque de déboucher sur des guerres terriblement meurtrières qui ne sont pas dans notre intérêt. Je continue de penser que ça a été une erreur de les former et de leur donner accès au monde moderne. »

Nihiliana poussa un petit sifflement.

- « Au nom de quoi, avons-nous pu décider de projeter brutalement des peuples aussi arriérés dans le monde moderne. Nous avons mis des siècles pour développer notre mode de vie. Nos usines sont construites de façon à ne polluer ni les sols ni nos villes. Et là... Vous avez tous vu le désastre sous nos pieds. Ces usines installées dans les villages. Ces fumées noires et ces eaux rouges qui se déversent dans les rivières. Pouvez-vous imaginer ce qui va se passer dans trente ou quarante ans si tous les autres pays suivent le même chemin. Ces terres vont devenir inhabitables. Ça va être l'enfer. Est-ce que quelqu'un a expliqué aux Tolsiens le prix à payer ?
- Tu as raison, Nihiliana. Personne n'avait prévu qu'ils se développeraient aussi vite. Ils se sont développés dans l'anarchie la plus complète. Nous pouvons peut-être nous réjouir du succès de ce programme. Après tout, le résultat positif, c'est qu'ils sont en train de déboulonner les nations de la région qui commençaient à devenir trop envahissante.»

Andrel qui avait enfin quitté sa cabine semblait bouleversé. La vision de ce monde de cauchemar de ce qui autrefois était une des plus belles régions du Nord lui restait sur l'estomac. Il ne savait pas s'il devait se réjouir de la puissance nouvelle de Tolsa qui ridiculisait son vieil ennemi, ou au contraire la craindre. Il prit la parole d'une voix faible.

- « Nous réjouir. Je ne sais pas. Tout ce que j'espère c'est que cette peste ne se répandra pas plus loin. »

Mirte ricana.

- « Peste ? Pourtant, je me souviens combien tu as soutenu ce développement. La sagesse naturelle de ton peuple devait les protéger des excès... Si je me souviens de tes mots. »

Kerteron le coupa.

- « Ça suffit. Nous ne sommes pas là pour régler des comptes. J'avoue que je suis plutôt choqué de la façon dont les choses ont évolué ici. Je suis surtout choqué de découvrir que les rapports de l'amiral Chtash sont loin d'avoir été aussi précis qu'on aurait pu s'y attendre. Maintenant, il ne faut pas oublier qu'ils sont en guerre. Il n'est pas évident que lorsqu'ils auront vaincu, ils continueront dans ce sens. »

Nihiliana haussa les épaules et lâcha d'une voix glaciale.

- « Comme si les hommes à qui on donne un pouvoir immense n'en abusaient jamais. Je m'étonne Kerteron qu'un homme comme toi puisse dire ce genre de chose. »

Kerteron soupira.

- « Parfois, il vaut mieux espérer que désespérer trop tôt. »

Andrel se leva et seul Kanti entendit ce qu'il murmura entre ses dents.
« Le retour de la machine. Mon dieu qu'ai-je fait ? »

Kerteron se leva à son tour et d'un geste de la main indiqua que la réunion était terminée. Kanti retourna sur le pont, le dirigeable avait quitté le territoire tolsien, il flottait doucement, lentement porté par un vent doux, au-dessus d'une immense plaine enneigée au centre de laquelle, un fleuve figé dans ses glaces bleutées, scintillait doucement dans la lumière rasante du soleil qui se couchait. Les fumées des usines semblaient loin désormais et les échos de la guerre s'effaçaient dans le souffle régulier des pâles de l'hélice qui les propulsait. Kanti était troublé, depuis quelque temps, il sentait que l'atmosphère s'était détérioré à bord. Les gens semblaient le fuir, lui et ses questions. Sa vision naïve d'un Nord simple, aux habitants primitifs avait volé en éclats. A la place, il découvrait des nations en guerre comme au temps du Fondateur, des sociétés suffisamment évoluées pour qu'en vingt ans une culture agraire devienne un centre industriel. Rien ne collait, chaque réponse entraînait dix nouvelles questions. Son esprit était en perpétuel chambardement, et il comprenait que son désarroi soit un poids pour les autres. Nihiliana était la seule qui lui soit resté fidèle. Cette femme était une énigme pour lui. Elle parlait très peu et donnait si rarement son avis que lorsqu'elle parlait les gens l'écoutaient. Il lui arrivait de lui raconter pendant des heures les pensées qui le taraudaient sans que jamais elle ne s'exaspère ni ne s'énerve. Lorsqu'elle n'était pas de garde, elle passait son temps sur la passerelle à observer le paysage. Elle semblait fascinée par ces espaces immenses qui s'étendaient au-delà de la courbure de la terre. Puis lorsque le froid était trop mordant, elle rentrait dans la cabine et souvent elle se pelotonnait contre lui et parfois ils faisaient l'amour. Son silence aurait pu passer pour de l'indifférence, si son regard n'avait été aussi intense. Sans sa présence, il aurait depuis longtemps craqué.

Un soir où ils étaient tous les deux dans leur cabine. Kanti murmura.

- « Je ne comprends plus le sens de ce voyage.
- J'avoue que moi non plus. »

Elle tendit la main et lui caressa doucement la joue. Il lui saisit la main et pressa gentiment ses doigts contre ses lèvres.

- « J'ai demandé à Mirte qui avait inventé les nans ce matin. Il avait l'air un peu surpris par ma question. Il a été incapable de me donner une réponse claire. C'est curieux, les nans font partie de notre vie depuis toujours et personne ne sait d'où ils viennent. A part Andrel. Bien sûr. »

Elle retira sa main. Kanti cria.

- « Bon dieu. Je n'ai pas fait tout ça uniquement pour faire partie d'une mission commerciale, quand même.
- Chut. Viens contre moi. »

Le lendemain matin lorsqu'ils se réveillèrent, le dirigeable flottait au-dessus de la ville de Lya, son nez attaché à un immense pilier de béton.

Lya n'était pas à proprement parler une ville, c'est plutôt une agrégation de villages autour de grandes tours bâties sans mortier dont chacune portait haut les couleurs de sa nation ou de sa tribu. Celle de la fédération était de loin la plus complexe et la plus belle, elle dominait largement la ville et son sommet se terminait par un mât d'appontage pour les dirigeables. Dessous les maisons aux murs en torchis, les toits couverts de paille, construites n'importe où et n'importe comment, formaient d'étranges ruelles enclavées. La chaleur inhabituelle de cette fin d'hiver avait fait fondre la neige et l'eau en rigolant des toits et des murs avait mélangé la terre et les excréments animaux et humains en une boue nauséabonde et goulue. Dans le district de la fédération, les soldats avaient jeté des planches sur le sol qui permettaient de se déplacer sans trop de mal, mais dans le reste de la ville c'était une véritable horreur. A la puanteur du sol, se mêlait l'odeur des corps encrapaçonés dans leur crasse, des aliments immondes que l'on cuisait sur des braseros alimentés avec de la bouse de vache séchée et surtout l'odeur âcre de la peur. Car Lya était une ville dangereuse où malgré l'interdiction quasi tabou de se battre, les règlements de compte étaient la norme. On s'assassinait pour un rien, un regard de travers, une bousculade, une insulte. Seuls les membres de la fédération étaient à l'abri, car il leur était formellement interdit de se déplacer seul. Si par malheur, un groupe se faisait attaquer, les gens savaient que le clan responsable verrait sa tour anéantie. C'était arrivé trois fois, et cela avait suffi pour que plus personne n'ose les inquiéter.

L'amiral Chtash les avait accueillis à leur arrivée. C'était un homme assez petit, large comme une armoire, à la voix étrangement fluette, dont la main énorme avalait dix fois celles de ses interlocuteurs. Il avait longuement admiré le dirigeable avant de les rejoindre dans la grande salle de palabre au dernier étage de la tour, loin du bruit et de la puanteur de la ville. Enfin presque, de grandes bassines brûlaient un encens épais pour noyer les remugles qu'un vent capricieux apportait régulièrement, un encens si fort qu'au bout de dix minutes, la fumée épaisse faisait presque regretter de ne pas plutôt franchement sentir la puanteur. On leur servit une légère collation, des tranches fines de viande séchée que l'on trempait dans une sauce vinaigrée où flottait un ensemble hétéroclite d'épices et de légumes desséchés, accompagnés de bière d'épice de Masille. Kanti mangea rapidement deux ou trois tranches avant de se sentir mal, le goût n'était pas mauvais, mais la sauce était si forte qu'il avait le sentiment qu'elle avait commencé à digérer son propre estomac.

Heureusement, des serviteurs amenèrent aussi quelques tranches de pain qui atténuèrent ses brûlures. Kerteron et l'amiral se connaissaient depuis l'époque du Champ où ils s'étaient affrontés deux fois, l'amiral en gardait une cicatrice sur le cou à l'endroit où la pointe de la lance de Kerteron avait glissé contre son col.

- Oui. Je sais. Mes rapports datent un peu. Tout a basculé, il y a trois semaines. Les forces de Farna sont parties à l'attaque en voulant prendre le Tolsa en tenaille sur trois points différents. Mais ça a été organisé n'importe comment. Au lieu de partir en même temps, les trois armées sont parties à deux semaines d'intervalle. En plus les officiers se sont fait la course entre eux pour avoir la plus grosse part de pillage. L'armée s'est rapidement disloquée en une cinquantaine de groupe d'un millier d'hommes pour les plus gros. Ils sont en train de se faire massacrer les uns derrière les autres. Au lieu de prendre le pays en tenaille, c'est l'inverse qui se passe. Les Tolsiens les rencontrent à chaque fois avec dix fois plus d'hommes. Avec le manque de communication entre les groupes de l'armée Farnoïse, il n'y a aucun moyen de limiter les dégâts. Quant aux Tolsiens, ils ont mis en place un réseau très dense de voies ferrées. Mais ça on le savait. En revanche, ce que je ne savais pas jusqu'à ce matin, c'est le moyen qu'ils ont trouvé pour coordonner leurs armées. Ils utilisent les rails pour transmettre des impulsions sonores. C'est une machine qui envoie des infrasons qui se baladent sur des dizaines de km le long des voies et qui sont captés par une autre machine. Si je comprends bien, ils peuvent facilement faire la différence entre un convoi et ces sons. Je ne connais pas le principe, mais ça a l'air très efficace.
- C'est comme ça qu'ils ont réussi à toujours prévenir à temps les mouvements farnoïse.
- Vraisemblablement.
- Ça se tient. Quand nous avons volé au-dessus de leurs lignes, on sentait qu'il y avait une vraie coordination. Ce qui m'inquiète, c'est qu'ils aient pu développer une technologie comme celle-là dans notre dos.
- Nous avons passé vingt ans à former ces gens-là et à repérer leurs gars les plus brillants. Je peux vous affirmer qu'il y a des gens qui valent bien nos propres scientifiques.

- Je sais... J'en ai souvent parlé en conseil. Après avoir traversé le Tolsa, je pense qu'on a mis en branle quelque chose qui va nous échapper.

Le visage de l'amiral se fendit d'un large sourire :

- Sinon. Comment se comporte ce nouveau dirigeable. C'est un classe 9, c'est ça...
- Non. C'est un classe 10...
- Un classe 10... Je ne savais pas qu'on avait fait des progrès pareils. Sa vitesse maximale est de combien ?
- Près de 100 km/h. Il peut monter à cinq mille mètres.
- Ouf ! J'ai hâte de monter à bord.

Kerteron sourit à son tour.

- C'est un véritable salon flottant. Un confort de vaisseau de croisière de luxe...
- Je le visiterai tout à l'heure. Pour l'instant, reposez-vous tous. Kerteron, demain matin à la première heure, nous ferons le point sur votre... mission.
- Yagli est là ?
- Oui, il est en ville. Il nous rejoindra demain.
- Je vous remercie de votre accueil amiral.
- Je vous en prie.

L'amiral fit demi-tour et sortit rapidement. En passant devant Andrel, il lui fit un petit signe de la tête auquel Andrel répondit par un geste de la main. Andrel avait l'air plus détendu après ces trois jours de réclusion qu'il s'était imposé. Kanti s'approcha de lui.

- Tu acceptes de me parler aujourd'hui.
- Oui. Je suis désolé. Je crois que nous sommes tous un peu dur avec toi en ce moment. Je crois que tout le monde ici oublie un peu trop vite que tu ne connais pas grand chose du monde.
- Je vois. Ça me rassure de voir que tout le monde pense que je suis un pauvre naïf qui ne comprend rien à rien.
- Il y a un peu de ça. Mais au moins, je sais que tu es suffisamment intelligent pour évoluer.

Il lui posa la main sur l'épaule et lui lâcha un grand sourire.

- Ne t'inquiète pas. La situation est assez tendue et je crois que tout le monde est dépassé par les événements. Les gens de l'expédition ont tous l'impression que tu es à côté de la plaque, alors que c'est

seulement que tu es totalement ignorant. Et l'ignorance n'est pas un péché, sauf quand elle est volontairement entretenue.

- Alors enseigne-moi... Je ne comprends pas le but de cette expédition. Je croyais au début qu'on allait augmenter la taille de notre empire et je découvre qu'on ne domine rien. Je pensais qu'on allait mettre la main sur des richesses extraordinaires et en fait la fédération joue simplement les peuples les uns contre les autres pour éviter de perdre pied. Qu'est-ce qui se passe ici ? C'est quoi le but ?

Andrel le regarda droit dans les yeux pendant quelques secondes, puis il haussa les épaules.

- Parfois, la connaissance est la plus grande des richesses. C'est ça le but de cette expédition. La connaissance.
- La connaissance de quoi ?

Entre-temps, Nihiliana s'était approchée. Andrel se racla la gorge.

- Combien y a-t-il de souches de nans dans la fédération ?
- Je ne sais pas. Peut-être...

Kanti réfléchit un instant et au moment de répondre il fut coupé par Nihiliana.

- Il y a exactement 128 souches.

Andrel jeta un coup d'œil surpris sur la jeune femme.

- C'est exact. Comment sais-tu cela ?
- Mon père à une ferme de nans.
- Oh ! Je ne savais pas. Comment est-ce que personne ne m'a averti de ça... Bon très bien. Il y a deux ans, j'ai mis la main sur un traité de nans qui provient des archives de la fédération. Un traité qui date de 1233, c'est à dire vieux de presque cinq cents ans. Il était écrit en vieux Sge'okn. Or, dans ce traité on parle non pas de 128 souches, mais de 325 souches. Ça veut donc dire que 197 souches ont disparu en cinq cents ans !
- Oui. C'est exact mon père m'en a souvent parlé. Des familles se sont éteintes avec leur secret et leurs souches de nans ont disparu avec elle. Parfois, c'est aussi l'incompétence d'un héritier qui a détruit ces souches. Régulièrement, il y a aussi des maladies qui détruisent certaines souches.
- Tu en sais beaucoup dis donc. Le problème c'est qu'on ne sait pas d'où viennent les souches. Pire, d'après les archives, les souches ont été fabriquées il y a des siècles de ça. Elles ont peut-être deux ou trois mille ans, personne ne le sait. Mais une chose

est sûre, elles ont été manufacturées. Et personne ne sait comment. Nous savons cultiver des souches existantes, mais nous ne savons pas comment les créer.

- Et les travaux de Kanenante ?
- Tu vas me dire que c'est ton frère peut-être ? répondit Andrel, un sourire sur les lèvres.
- Non, mon oncle.
- Eh ! Bien ! j'en ai plus appris sur toi en dix minutes qu'en six mois. Tu es la nièce de Kanenante !!!
- En effet.

Kanti commençait à trouver leur petit jeu de la vérité un peu lassant. Il intervint :

- Bon. C'est quoi la découverte de Kanenante ?
- Il a découvert que les nans d'affichage ont quasiment le même patrimoine génétique que les sèches, répondit Nihiliana.
- Exactement. Quelqu'un ou plutôt un groupe de scientifiques a modifié le patrimoine génétique des sèches pour en faire des écrans. En fait, nous pensons maintenant que tous les nans sont des modifications génétiques d'animaux divers et variés. Les nans de connexion auraient par exemple été dérivés à partir des nerfs de certains poissons, de même que les mémoires de stockage qui auraient fabriqué à partir de neurones d'escargots de mer. Et ainsi de suite... Sauf que personne ne sait plus aujourd'hui comment modifier le patrimoine génétique d'un animal pour en faire un nan.
- Et le secret serait dans le Nord ?
- C'est plus compliqué que ça...
- Attends, il y a quelque chose que je ne comprends pas. Comment fait-on pour comparer le patrimoine génétique d'animaux avec les nans ?
- Les nans sont des êtres vivants, mais pour être utilisés il faut qu'ils répondent à des critères très précis. On utilise d'autres souches de nans pour tester ce que l'on appelle la carte génétique. Pour qu'une souche soit pure, on vérifie que sa carte correspond exactement à sa carte de référence. Ce que mon oncle a fait, c'est d'utiliser les nans pour construire les cartes d'autres espèces. Et il s'est rendu compte de similitudes extraordinaires. Enfin, surtout il est le premier à avoir compris ce que ces cartes représentaient. Parce que tout le monde les utilisait sans savoir à quoi elles correspondaient.

Andrel poussa un profond soupir.

- Je vois. Tu n'as pas été juste choisie pour tes compétences de médecins. Encore la paranoïa de nos chers membres du conseil. Je n'ai même pas été averti de tes compétences.
- Ce n'est pas de la paranoïa. Il y a beaucoup trop de fuites en ce moment. Pendant que Kanti se faisait étripper dans l'arène, nous avons découvert qu'un esclave qui travaillait avec mon oncle depuis dix ans en était un et les renseignait depuis tout ce temps sur nos travaux.

Andrel ricana.

- Ça fait longtemps que je vous préviens que vos esclaves vous perdront.

Kanti, abasourdi, les interrompit :

- De quoi parlez-vous ? C'est quoi ce discours délirant. C'est quoi ces histoires d'esclaves qui vous espionnent.

Nihiliana haussa les épaules :

- L'Eglise du Grand Serpent.
- C'est ça qui vous fait peur. Ces clowns...

Andrel poussa un nouveau soupir.

- Encore une fois, tu parles sans savoir. L'Eglise est la seule force organisée dans le Nord. C'est elle qui est derrière Farna dans cette guerre contre Tolsa. C'est encore elle qui a précipité le sort de mon propre pays quand nous avons court-circuité l'Eglise pour traiter directement avec la fédération.
- Parce que avant le commerce se faisait avec eux ?
- Evidemment. C'était la source principale de leur richesse et de leur puissance. Le jour où le roi en a eu assez de payer dix fois plus cher les services de la fédération en passant par l'Eglise, ce jour-là il a signé l'arrêt de mort de son royaume.

Kanti poussa un petit cri rauque, quelque peu ridicule même à ses propres oreilles.

- C'est de ça dont tu parlais. Ils ont aussi des membres parmi les esclaves chez nous.

Nihiliana sourit.

- Evidemment. Tu as des milliers d'esclaves qui sont en fait des agents dormants de l'Eglise. Pour chaque dirigeable qui apporte un lot d'esclaves, tu peux être sûr qu'il y a au moins un prêtre

déguisé. Nous avons réussi l'exploit d'infiltrer nous-même nos propres maisons.

Andrel lui prit la main et la regarda dans les yeux.

- Vous avez été recruté par Kerteron sans qu'il ne me dise rien ?
- Oui. Je suis désolé, Andrel. Mais il fallait qu'il y ait un spécialiste des nans dans l'équipe.
- Au moins, vous êtes au courant de tout. Ça me rassure.
- Ah bon. Et tes sentiments pour moi, c'est quoi alors. Une couverture ?
- Mais non, ne soit pas idiot. Il n'a jamais été question que je couche avec toi.

Andrel les interrompit :

- Bon, vous êtes très mignons tous les deux. Mais là, vous poussez un peu. J'en ai marre. Je vais aller me balader. Vous voulez venir ?

Il se retourna et fit un grand geste de la main à Kertan qui discutait au fond de la salle avec un jeune officier qui avait l'air absolument fasciné par elle. Elle aperçut Andrel et se pencha vers l'officier pour lui dire un mot. Ce dernier sourit largement et les deux se dirigèrent vers leur petit groupe. Kanti jeta un coup d'œil sur le visage d'Andrel qui ne semblait guère apprécier la présence du jeune homme.

- Je vous présente Khashka. Il est capitaine chez les éclaireurs. Si j'ai bien compris, il fera parti de notre groupe dans notre petite excursion dans le Nord.

L'homme s'inclina légèrement.

- En effet.
- Et bien, nous voulions aller boire un coup, voulez-vous nous accompagner en ville Maître officier ?
- Je suis navré, mais je suis de garde cet après-midi. En revanche, je ne sais pas si vous connaissez le règlement, mais il faut que vous demandiez une escorte pour vous rendre en ville.
- Je n'ai pas besoin d'escorte, Moi, répondit Andrel sur un ton agacé.
- C'est la règle. Aucun membre de la fédération ne peut se déplacer seul à Lya sans une escorte de trois hommes.
- Et si vous nous serviez d'escorte intervint Kertan. Ne pourriez-vous échanger votre garde contre une mission officielle, pour nous protéger contre la vermine de Lya ?

Khashka sourit largement.

- Je vais voir. Ce serait évidemment un honneur pour moi de vous accompagner noble dame.

Il s'éloigna rapidement. Andrel, furieux, jeta à Kertan :

- Où as-tu dégotté cet abruti ?
- Il est mignon, non, murmura-t-elle en s'adressant à Nihiliana qui lui répondit par un petit sourire narquois.
- Je me vois mal partir en mission avec un type qui colle son comportement sur chaque ligne du règlement.
- Ah ! Désormais tu acceptes de nous parler et c'est pour nous faire une crise de jalousie.

Décontenancé, Andrel ne dit rien pendant quelques secondes, puis il sourit et murmura :

- D'accord. Je m'excuse. Je m'avalerais bien un bon ragoût de renne aux myrtilles. Le pemmican à la sauce des loups m'a déchiré les intestins, j'ai besoin d'un truc revigorant.
- C'est vrai que c'était plutôt fort ce truc aux loups comme tu dis, intervint Kanti, le visage barré d'une grimace.

Khashka revint à ce moment-là, le visage dévasté par un immense sourire qu'Andrel interpréta comme un acte de guerre.

- L'amiral m'a autorisé à vous accompagner. J'ai choisi deux hommes sûrs pour venir avec nous. Ils nous attendent en bas dans la salle d'arme.
- Merveilleux, grogna Andrel. On va être d'une discrétion absolue.

La salle d'arme était située dans la cave de la tour, les deux hommes, deux énormes brutes aux visages couturés par d'innombrables cicatrices, les y attendaient avec des vêtements plus adaptés à la traversée de ce cloaque qu'était devenu Lya en cette fin d'hiver. En fait, il s'agissait de longues combinaisons de peaux que l'on revêtait sur ses propres habits, le tout complété de hautes bottes qui montaient au-delà du genou et dont on accrochait les extrémités à des sortes de bretelles accrochées à la ceinture. Kanti comprit rapidement l'utilité de cet accoutrement après trois pas dans la boue gluante qui formait l'essentiel des rues. La boue avalait les chausses et ne les restituait qu'avec difficulté dans un bruit de succion assez désagréable, on s'enfonçait par endroits jusqu'au genou. Heureusement le trajet n'était pas toujours aussi difficile, dans le quartier du marché, les marchands avaient pris le soin de jeter de larges planches de bois qui flottaient au-dessus de la boue et permettaient de se déplacer sans trop de mal. Andrel croyait connaître un peu la ville, mais ce dédale de maisons brinquebalantes avait sa vie propre et il lui fallut très peu de

temps pour s'avouer vaincu. L'auberge, où il se rappelait avoir dégusté son ragoût, semblait s'être volatilisée. A son grand dam, c'est Khashka qui la retrouva. Cette humiliation supplémentaire le troubla un instant, puis il éclata de rire et ils pénétrèrent tous ensemble à l'exception des deux gardes dans l'un des rares bâtiments qui avaient été construits en pierre. En fait, elle était extraordinairement ancienne, les murs en pierre brute avaient dû être peints dans une couleur éclatante dans un passé fort lointain, car par endroit des traces de vermillon subsistaient au milieu d'innombrables griffures, d'anciennes inscriptions que le temps avait patinée. Dans un coin, Kanti aperçut même une silhouette à peine esquissée d'un animal, mais l'image fut si fugitive qu'il douta avoir vu quoique ce soit lorsque, après quelques pas, il tenta de l'examiner à nouveau. La pièce principale était très haute, on apercevait vaguement la charpente dans la lumière diffuse que laissaient passer les quelques fenêtres qui trouaient le bâtiment à près de quatre mètres de haut. Au-dessus de leur tête, une balconade courait tout autour de la pièce, un simple jeu branlant de planches jetées sur les larges poutres qui perçaient la salle de part en part, que quelques brutes, armées jusqu'aux dents, arpentaient lentement, prêts à se jeter au sol à la moindre bagarre. Une fumée épaisse envahissait le moindre recoin de la pièce et noyait dans ses ondes bleutées les clients attablés devant des écuelles énormes. Ils choisirent une table dans un coin tranquille, loin du tumulte du bar au centre. Andrel fit un signe de la main à un esclave qui passait de table en table les bras chargés d'assiettes en bois. Peu après, on déposa devant eux ce ragoût de renne qu'Andrel semblait si pressé de goûter. A la première bouchée, Kanti crut qu'il allait mourir étouffé tant la viande était épicée. Il avala précipitamment une gorgée de bière et acheva de s'asphyxier complètement. Quant à Andrel, il mangeait lentement, mâchant soigneusement chaque morceau qu'il faisait suivre d'une gorgée de bière ou d'un bout de pain. Si l'image de Kanti en larme, en train de cracher ses poumons, l'amusa, il n'en laissa rien paraître. En revanche, Nihiliana se précipita sur lui pour lui taper dans le dos, tandis que derrière elle trois clients riaient grassement, lâchant dans leur patois des remarques peu amènes sur la virilité des gens de la fédération. Kanti se calma, il avala un morceau de pain et but une gorgée de bière. Puis il se retourna et dit dans la même langue :

- Ouf! C'est vrai que votre nourriture demande un sacré entraînement.

Les trois hommes s'arrêtèrent brutalement de rire. Leurs visages se décomposèrent, ils ne s'attendaient pas être compris, et la dernière chose

qu'ils recherchaient était des ennuis avec un citoyen de la fédération. Devant l'attitude de Kanti qui ne semblait pas vexé, ils se relâchèrent et se plongèrent dans leurs propres écuelles. Andrel posa sa cuillère à côté de son assiette, il dit dans la même langue :

- Très bon accent Kanti. Je vois que désormais tu maîtrises bien la langue des bouffeurs de bouse de rennes.

Les trois hommes s'arrêtèrent de manger, ils se regardèrent, jetèrent un coup d'œil au-dessus de leur tête pour apercevoir la silhouette menaçante d'un des gardes qui les fixait d'un œil mauvais. D'un commun accord, ils se levèrent et jetèrent quelques pièces sur la table, puis ils sortirent rapidement.

- Pourquoi les as-tu provoqué, demanda Kanti.
- Je n'aime pas le peuple du Tigre. Ce sont des brutes et je préfère les savoir dehors qu'ici.

Songeur, Kanti hocha la tête :

- C'est eux qui fabriquent ces armes que tu m'avais montrées au pays ?
- Oui. Mais surtout, ce sont des fanatiques. Le bras armé de l'Eglise. La plupart comprennent très bien le Of'okn. Je n'aime pas les savoir à côté de nous. Je ne tiens pas à ce le moindre de nos mots soit ramené à l'oreille d'un prêtre.

Khashka n'avait pas émis un mot pendant la courte scène et il regardait, éberlué, Kanti.

- Vous parlez la langue de Tigres ? Qui vous l'a apprise aussi bien ?
- Moi... Ça me semblait assez nécessaire pour là où nous allons, vous ne croyez pas ?
- Et bien. Oui bien sûr. C'est évident... C'est seulement que d'habitude les citoyens ne savent pas un traître mot des langues d'ici.
- Et vous vous parlez les langues d'ici, demanda Kertan.
- Un peu. Quelques mots. Mais d'habitude je pars en mission avec un interprète.
- Et comment savez-vous si l'interprète ne vous ment pas, demanda Andrel.

Khashka grimaça.

- Je me pose sans arrêt la question. C'est d'ailleurs pour ça que j'ai essayé d'apprendre quelques mots pour vérifier. Mais, c'est vrai que c'est rarement suffisant. Le problème, c'est que tout le

monde parle un peu de O'Pokn ici, alors au début on fait des efforts et puis après avec le travail, on a moins le temps.

Andrel ne répondit pas. Il se replongea dans son assiette et recommença à avaler son ragoût cuillère après cuillère. Kanti étudia son ragoût comme s'il s'agissait d'un adversaire dangereux, puis il reprit courageusement sa propre cuillère et la plongea dans l'écuelle, il ramena une petite bouchée qu'il avala avec précaution. Peu à peu, il s'habitua aux épices et découvrit que c'était plutôt bon en définitive.

Lorsqu'ils ressortirent, le temps s'était nettement refroidi, il tombait une petite neige fine qui avait commencé à recouvrir les toits des maisons. Le temps qu'ils parviennent à la tour de la fédération, la neige fine s'était transformée en une véritable tempête et déjà près de dix centimètres recouvraient le sol boueux. Au moment de se quitter, Khashka leur dit :

- Cette tempête est une vraie aubaine. On pourra facilement quitter la ville.

Le lendemain matin, l'amiral Chtash les réunit dans la salle de palabre du dirigeable, le seul endroit où d'après lui nul ne pourrait les espionner. Ce fut Kerteron qui ouvrit la réunion.

- Messieurs, je crois qu'il est temps d'exposer les motifs de cette mission. Amiral Chtash, je vous remercie tout d'abord de votre accueil ici à Lya. Je vous remercie aussi de l'aide logistique que vous avez accepté de nous donner. Ce qui va être dit dans cette pièce doit rester confidentiel. Je tiens à la préciser. La situation est grave, très grave. Les souches de nans qui servent de support aux archives de la fédération sont en train de s'épuiser. Leur taux n'est plus que de cinq pourcents. Je vous rappelle qu'il était de quinze pourcents, il y a encore trente ans.

Kanti se pencha vers Nihiliana :

- C'est quoi ce taux ?

Elle murmura :

- La qualité de reproduction. Cinq pourcents, ça veut dire que seuls cinq pourcents des nans sont viables.

Kerteron s'interrompt et jeta un coup d'œil amusé à Nihiliana.

- En effet. Le pourcentage de rejet atteint aujourd'hui les 95%. A ce rythme, cette souche sera complètement inutilisable dans cinq ans. Nous avons commencé le transfert vers des souches plus communes pour garder les enregistrements intacts, mais le travail est très long et les souches de mémoire standard ne sont pas aussi

résistantes que les anciennes. Cela signifie qu'il nous faudra peut-être re-sauvegarder tous les 10 ans, au lieu de 50 ans avec les souches traditionnelles. Andrel a mis la main sur des dossiers très anciens et nous avons peut-être une solution pour éviter cette catastrophe.

Andrel se leva à son tour.

- Tout d'abord, je remercie la fédération d'avoir placé sa confiance en moi. C'est pour moi un grand honneur que d'avoir été accepté pour cette mission. Pour commencer, je rappellerais quelques faits. Les archives de la fédération sont très anciennes, elles remontent bien avant les temps du Fondateur. D'après mes travaux, nous pensons que les plus anciennes archives remontent à près de deux mille cinq ans.

La salle fut secouée d'exclamation et de jurons pendant quelques instants. Andrel continua.

- Les archives les plus anciennes ne sont même pas écrites dans une langue de la fédération. Elles sont rédigées dans une langue très ancienne qui provient certainement d'ici.

Une voix s'éleva, celle d'un vieil officier qui avait passé près de vingt ans dans le Nord.

- Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ! Pourquoi nos ancêtres auraient-ils rédigées dans une autre langue que la leur ?
- C'est aussi un mystère pour moi. Mais, je peux vous certifier que ce que je vous dis est exact. Car voyez-vous, je peux lire sans problème certains de ces textes. Ils sont rédigés dans la langue sacrée de mon propre peuple.
- Encore plus absurde. Qu'est-ce que vous voulez dire par là. Que les nans ont été inventés par des bouffeurs de bouse de renne ?
- Ce n'est pas ce que j'ai dit. Je n'ai pas retrouvé la trace de ceux qui ont inventé les nans. Mais, une chose est sûre en revanche. C'est que les archives sont un fragment d'un centre d'archive beaucoup plus vaste qui lui était dans le Nord.

Andrel fit glisser ses doigts sur la surface de la table et un texte rédigé dans une langue inconnue s'afficha sur l'écran géant de la salle. Si les caractères étaient reconnaissables, la langue en revanche était incompréhensible.

- Ce document est un accord commercial qui autorise les autorités locales à utiliser pour leur propre besoin ce que le texte appelle un bourgeon de la base centrale. Comme vous pouvez le voir, il est

rédigé dans une langue que certains d'entre vous ont déjà rencontré, n'est-ce pas.

Khashka intervint.

- Je le confirme. J'ai souvent trouvé de vieilles inscriptions dont les mots ressemblent à ceux de ton contrat.
- Tout à fait. Les plus anciennes archives de mon propre peuple sont écrites dans cette langue. Cette langue est toujours enseignée aux apprentis scribes pour qu'ils puissent lire ces archives.

Il fit apparaître une carte sur le mur.

- Nous pensons que ce centre d'archives devait être ici.

Un point rouge apparut sur la carte qui se mit à clignoter. Le vieil officier gueula :

- Mais c'est en plein territoire des Tigres. Vous êtes fous. Comment voulez-vous vous rendre là sans vous faire tuer ?
- Ça c'est notre affaire.
- Et puis d'abord. Qu'est-ce qui vous dit que ce centre existe toujours. Ça m'étonnerait qu'au bout de deux mille cinq ans, il y ait quoique ce soit dans ce coin désolé.
- Ceci.

Un rapport remplaça la carte. Il était rédigé en Ofokn, un paragraphe en particulier avait été souligné en rouge et clignotait doucement à l'écran. Les membres de l'assistance se plongèrent dans la lecture des quelques phrases. Le vieil officier siffla entre ses dents :

- J'ai très bien connu Ajktan. C'était un fieffé imbécile qui n'avait pas la moindre imagination. Il a disparu, il y a quinze ans de ça. Où avez-vous trouvé ce rapport ?

Kerteron se leva.

- C'est une patrouille qui a découvert son corps congelé, il y a deux ans. Il avait rédigé ce rapport que vous voyez ici avant de mourir.
- Ça n'a pas de sens. Vous voulez dire que vous croyez ce que dit ce rapport ?
- Je pense que non seulement je crois en ce rapport, mais en plus ça explique beaucoup de choses.

Khashka dit :

- Les prêtres du Grand Serpent auraient accès à une archive plus importante que celle de la fédération ?
- Tout à fait, répondit Andrel.
- Je croyais que c'était des huluberlus sans la moindre importance ?

- Ça c'est que nous croyions jusque-là. Mais, en réalité, nous avons découvert que non seulement, ils avaient un pouvoir très important, mais qu'en plus ça fait des années qu'ils nous espionnent.
- Qu'ils nous espionnent ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?
- Nous avons découvert récemment, que parmi les esclaves que nous achetons, il y a régulièrement des prêtres parmi eux. Déguisés évidemment.
- Mais comment font-ils pour communiquer avec ceux restés ici ?
- Ça c'est une excellente question. Nous n'avons pas encore trouvé comment. Mais depuis quelque temps, c'est devenu une certitude.

L'amiral se racla la gorge.

- Ce que vous dites est extrêmement grave. Nous allons prendre des mesures immédiates ici. Maintenant quel est le but de votre mission ? Vous devez ramener des souches de nans ?
- Pas seulement. Nous pensons que les prêtres savent aussi comment fabriquer de nouvelles souches. Nous devons découvrir, non seulement où se trouve la grande archive mère, mais nous devons aussi nous emparer de leurs secrets de fabrication.
- Et vous ne pensez pas qu'un bon dirigeable serait plus efficace pour rechercher cette archive que d'y aller à pied.
- Amiral. Combien de dirigeables ont réussi à traverser la neuvième ligne depuis trois cents ans ?

Chtash se gratta le menton pensivement.

- Aucun. Ils ont tous disparu corps et biens.

Kerteron soupira.

- Nous pensons qu'en fait, les prêtres disposent d'armes capables de détruire un dirigeable.

L'amiral cracha:

- Vous n'êtes pas sérieux.
- Vous voyez une autre explication à nos désastres récurrents dans cette partie du monde ?
- Et bien. La région est dangereuse. Inconnue. Il peut y avoir tant de raisons pour provoquer la disparition d'un navire de combat.
- Vous avez raison. Mais, est-ce que vous vous souvenez de l'histoire du Lion Hurlant.

- Oui, vaguement. Je me souviens que le capitaine l'avait ramené dans un état quasi désespéré. Il y avait une longue balafre sur le côté gauche, je me souviens. Je l'avais vu, je devais avoir vingt ans. Je venais d'arriver dans la région. Mais, je croyais qu'il s'agissait d'un éclair qui avait causé ça.
- C'était la version officielle. En fait, personne n'a jamais compris comment un éclair avait pu brûler la coque extérieure sur cinquante mètres. Le capitaine du Lion Hurlant lui-même n'a jamais su. Ça s'était passé de nuit. Il a juste aperçu un long trait de feu.
- Et d'après vous, ce serait une arme des prêtres qui auraient fait ça ?
- Oui.
- Et vous pensez avoir une meilleure chance à pied ?
- Oui. Andrel connaît les langues et les coutumes de ces régions. Un petit groupe a peut-être une chance de passer, là où un dirigeable se ferait immédiatement remarquer.
- Une chance sur 100, d'après moi. Mais si vraiment, ce que vous dites sur les prêtres est vrai. Je suppose qu'on n'a pas le choix.
- Nous n'avons pas le choix.

XII

Sous près d'un mètre de neige, la ville présentait un bien meilleur visage, la puanteur avait quasi disparu et l'on pouvait rapidement se déplacer en traîneau tiré par des rennes ou des chiens. Malgré ses préjugés, Andrel admit rapidement que le capitaine Khashka était une recrue de choix. Sa valeur en particulier fut particulièrement évidente lorsqu'ils achetèrent des chameaux pour leur expédition. C'était des bêtes laides au-delà de tout, leur deux bosses couronnées d'une touffe de poil gras ballottaient constamment d'un côté et de l'autre, refusant de se dresser droites comme se l'imaginait un peu naïf Kanti. A cela s'ajoutait l'odeur musquée quasi suffocante qu'il fallait endurer lorsqu'on était assis sur leur dos, dans un balancement incessant qui donnait rapidement le mal de mer. Mais, il fallait leur reconnaître des qualités remarquables d'endurance et de sûreté de patte. Khashka savait immédiatement repérer les bonnes bêtes et connaissait leur prix à un sou près. En fait, on le connaissait assez bien sur le marché aux bestiaux et les commerçants grognaient souvent de déplaisir lorsqu'ils le voyaient approcher de leurs enclos, ce qui pour Andrel était un signe très positif. De plus, Khashka parlait bien mieux les langues locales qu'il ne l'avait laissé entendre. Plus exactement, il s'était fait une spécialité de parler O'okn tout en suivant attentivement les commentaires que les commerçants s'adressaient entre eux dans leurs dialectes. Mais, avec le temps, ces derniers avaient fini par comprendre qu'il valait mieux surveiller ses paroles, dans toutes les langues. Grâce à cela, Khashka avait beaucoup appris sur les us des marchands locaux et il savait les prendre à leur propre jeu avec une aisance qui ravissait Kertan et emplissait Andrel d'une sombre jalousie. Il leur fallut huit jours pour acheter tout le nécessaire de voyage. Le plus difficile fut de trouver des tentes en bon état. C'était un article rare car chaque peuple avait sa propre conception du confort et les tentes les plus agréables étaient celles fabriquées par le peuple des chanteurs de vent. Or ceux-ci venaient rarement à Lya, c'était des gens plutôt paisibles qui n'aimaient guère la promiscuité des autres peuples beaucoup plus sauvages. En revanche, lorsqu'ils venaient en ville, peu de gens osaient se frotter à eux. Ils avaient l'habitude de mâcher toute la journée des boules de végétaux qu'ils crachaient aux visages de leurs agresseurs. Si pour eux ces boules ne présentaient aucun danger, ils passaient leur enfance à se mithridatiser contre leurs effets, en revanche elles provoquaient une paralysie quasi immédiate chez leurs victimes qui pouvait même conduire à la mort dans certain cas. Il valait mieux, d'ailleurs, leur parler à une certaine distance, car ils parlaient tout en mâchonnant leurs boules et avaient une tendance

certaine à postillonner des gouttes de salive empoisonnée. Khashka avait lu le rapport d'une patrouille qui affirmait qu'un groupe se dirigeait vers la ville. Ils arrivèrent cinq jours après et s'installèrent sous la protection de leur tour, la plus petite et la plus exigu de toutes celles de Lya. Andrel s'y rendit avec Khashka pour négocier quelques tentes auprès d'eux. Le peuple des chanteurs de vents n'avait pas non plus la réputation d'être très généreux dans le prix de ses marchandises et la négociation dura une bonne partie de l'après-midi. Leurs tentes n'étaient pas à proprement parler des tentes mais plutôt des maisons portables dont les parois extérieures étaient faites d'un feutre épais très résistant. Elles étaient composées d'une armature qui ressemblait fort à celle d'un parapluie, que l'on pouvait plier et déplier à volonté et sur laquelle on glissait un manteau de feutre. Avec un peu d'expérience, il suffisait de moins d'un quart d'heure pour les monter et les démonter. De plus, elles avaient l'avantage d'être assez hautes et de disposer d'une ouverture au centre pour laisser passer la fumée d'un foyer. Sur le sol, il suffisait d'étendre quelques tapis de laine pour être protégés du froid. Elles avaient en revanche, l'inconvénient d'être plus volumineuses que les tentes traditionnelles, mais le confort qu'elles procuraient valaient bien ce surplus de poids. A la grande surprise d'Andrel, non seulement il découvrit que Khashka connaissait le chef du clan, mais qu'en plus il était capable de mâcher leurs boules empoisonnées.

- Bah ! Au début, on est malade pendant huit jours. Mais au bout d'un mois, on est capable de mâcher les plus gorgées de sève. C'est assez relaxant d'ailleurs.

Andrel n'en doutait pas, mais il ne tenta pas l'expérience. Ils repartirent avec deux tentes pouvant accueillir chacune trois personnes, et une troisième de secours pour deux personnes.

- Ça fait longtemps que vous êtes en service ici ?
- Je suis né ici. Ma nourrice était une femme de ce peuple.
- Je commence à mieux comprendre. Décidément, vous autres gens de la fédération arrivez toujours à me surprendre.
- Je suppose que je dois prendre ça comme un compliment.
- Peut-être...

La veille du départ, il retomba encore un mètre de neige et le jour même il faisait moins dix, des conditions que Khashka considéra comme idéal, ce qui à l'exception de Andrel, n'était l'avis de personne. Le dernier jour, Kerteron leur présenta Yagli qui allait leur servir de guide. C'était un homme de taille moyenne, sec comme un coup de trique, le visage décoré de scarifications traditionnelles et bizarrerie le nez couvert d'un cache en

bois qu'il attachait avec un lacet derrière la tête. Il s'exprimait dans un Ofokn approximatif quasi incompréhensible, qu'il abandonna rapidement au bout d'une journée quand il découvrit que quasiment tout le monde à l'exception de Nihiliana pouvait le comprendre. Comme les femmes ne l'intéressaient pas outre mesure, il n'attacha aucune importance au fait qu'elle ne pouvait pas suivre un traître mot dans sa langue. Au début Nihiliana demandait à Kanti de lui traduire ce qu'il disait, puis elle finit par apprendre des suffisamment de rudiments pour suivre des explications simples, tout en étant à jamais incapable de construire la moindre phrase compréhensible. Enfin, ça ressemblait plus à un exercice de divination qu'à une véritable compréhension, mais elle s'en contenta. Il faut dire que Yagli était loin d'être bavard et qu'il pouvait passer une journée complète sans dire un mot. Le soir, il montait sa propre tente dans son coin et dormait seul près du feu. Kanti découvrit rapidement une chose curieuse, la nuit dans les territoires du Nord était presque sans danger, à l'exception des animaux sauvages. Les hommes ne se déplaçaient jamais de nuit, lorsque les températures pouvaient descendre en dessous de cinquante degrés et attaquaient encore moins les campements isolés. Le danger en revanche pouvait survenir le soir au couchant, lorsque la lumière est trop faible pour voir arriver l'ennemi. Passé la deuxième heure, on pouvait se relâcher, cuisiner, manger et aller se coucher sans trop de souci.

Le dirigeable les posa à près de deux cents km de Lya, comme il avait été prévu. Ils se retrouvèrent dans une immense clairière, au milieu d'une forêt clairsemée de sapins rachitiques. Ils marchaient lentement, dans une journée ils franchissaient rarement plus de vingt kms. Le sol couvert de neige était dangereux et traître, il cachait des trous peu profonds ou même des crevasses, et Kanti, comme les autres, apprit rapidement à reconnaître les différentes sortes de neige. Leur premier bivouac se révéla plus difficile à installer que Kanti ne l'avait prévu. Après une journée à marcher dans le froid sur des raquettes, monter les tentes fut une véritable torture. Il leur fallut retirer les gants pour manipuler les toiles de feutre et rapidement le froid glacial transforma leurs doigts en bâtons gourds, terriblement maladroits. Le moindre coup déclenchait des vagues de douleur qui électrisaient tout le corps. Au bout de quelques jours de pratique, le montage prit moins de temps et l'exposition au froid fut limitée, mais cela restait chaque fois une expérience éprouvante. En revanche, ces tentes se révélèrent très confortables, le vent n'y pénétrait pas et les tapis protégeaient efficacement contre la froidure du sol enneigé. Khashka avait aussi amené avec lui l'arme suprême contre le

froid, des réchauds à fusion qui diffusaient dans les tentes une douce chaleur. Le couvercle supérieur pouvait être retiré pour révéler une plaque de cuisson suffisamment puissante pour faire bouillir de la neige en deux ou trois minutes. Chacun pesait environ 10 kilos, et Khashka en avait prévu quatre. Dans ces contrées où le combustible manquait souvent, c'était un trésor inestimable. Le soir, Kerteron et Kertan préparaient une sorte de soupe épaisse dans laquelle ils jetaient des morceaux de viande avec quelques légumes desséchés et une profusion d'une poudre jaunâtre qui déguisait le goût immonde du pemmican. Parfois, le repas du soir s'agrémentait d'un peu de chair fraîche lorsque par chance la mission avait pu rencontrer un chevreuil ou un lapin. C'était suffisamment courant pour que l'ordinaire ne soit pas trop lassant. Au début, Kanti avait pensé qu'ils seraient confortablement transportés sur le dos des chameaux, mais Kerteron refusa de les utiliser comme monture dans la forêt, et il s'habitua à marcher à leur pas indolent, le visage noyé dans leurs effluves musqués. Le soir, il suffisait de leur entraver les pattes avec une simple corde pour qu'ils ne bougent plus de la nuit. Leur résistance et leur frugalité étaient une merveille aux yeux de Kanti et il comprenait mieux la minutie dont Khashka avait fait preuve en les choisissant. L'autre rituel auquel Kanti s'abandonna au bout de quelques jours fut le nettoyage des armes. Chacun portait sur son dos une arme à feu, le modèle régulier du corps des éclaireurs, et chaque soir il fallait démonter l'arme et la graisser. Au début, Kanti avait un peu bougonné, puis, un soir, carrément refusé de nettoyer son arme. Personne n'avait rien dit, mais Yagli l'avait regardé avec un tel air de mépris que Kanti s'était senti vexé. Mais il tint bon et lorsque le lendemain, il récupéra son arme et fit jouer le mécanisme, il s'aperçut que la tige principale ne glissait plus dans son logement, la graisse avait figé et changé de teinte. Il perdit une demi-heure à nettoyer son arme au lieu des 20 minutes habituelles. De plus, il n'eut le temps d'avaler qu'un maigre petit-déjeuner qui lui servit de seul repas pour toute la journée. Le soir même, crevant de faim, il nettoya soigneusement son fusil avant d'aller manger sous le regard narquois de Yagli qui lui lâcha :

- Tu es bête, mais tu apprends vite...

Andrel qui passait par là ajouta en ricanant:

- Tu vois, tout le monde te dit la même chose.

Kanti ne répondit pas. Mais il se promit que ce serait la dernière fois qu'il se ferait remarquer par ce genre de comportement. Les deux premières semaines furent exténuantes et Yagli qui avait d'abord méprisé le jeune homme avait fini par lui faire confiance, il admirait la puissance et la

résistance dont il faisait preuve. Tous ressentait les effets de la fatigue, à l'exception de Kanti qui marchait d'un même pas vif et soutenu. Souvent, il était obligé de ralentir pour les attendre. Au début Yagli avait pensé que Kanti agissait ainsi par bravade et il attendait le moment où le jeune homme s'effondrerait, mais ce jour n'était pas arrivé et plus le temps passait, plus il semblait en forme. De plus, Kanti se révéla un fin chasseur et sa position en éclaireur devant eux lui offrait souvent l'occasion de tirer une pièce de gibier qui le soir apportait quelques soulagements au bout de journées interminables. De plus en plus souvent, Yagli marchait à côté de lui et lui expliquait les secrets de la forêt. Il lui expliquait comment décrypter les traces sur la neige, à évaluer la teinte de la neige, à deviner le temps que le lendemain allait apporter. Kanti ne parlait pas, il écoutait attentivement et enregistrerait tout ce que lui disait le chasseur. Ils finirent par se comprendre à demi-mot et peu à peu Kanti passa du poste de jeune étourdi à celui d'éclaireur en second.

Au bout de trois semaines de voyage dans la forêt, ils rencontrèrent les premiers indigènes. Ils appartenaient à un clan cousin de celui de Yagli et ils les reçurent dans leur village de tente pour un grand festin. C'était un peuple de chasseurs qui vouaient à tous ceux qui vivaient de l'élevage le plus grand des mépris. Le chef dont le nom se traduisait par Bois de Cerf connaissait Yagli depuis longtemps, ils avaient souvent chassé le loup ensemble. Il connaissait aussi Kerteron avec lequel il échangea force embrassades et coups de poing amicaux. Yagli présenta lui-même Kanti au chef.

- Cet homme est un vrai chasseur. Il a le sens de la piste et l'instinct du loup.
- Vraiment. Sois le bienvenu. Il faut que sa force passe dans mon camp si tu dis qu'il est aussi bon que ça.
- Je le crois aussi.

Kanti, un peu décontenancé, prit les deux bras du chef et les serra.

- Ce sera un honneur de donner ma force à votre camp.

Les mots étaient sortis mécaniquement de sa bouche. Andrel qui passait derrière lui lança une grande claque dans le dos.

- Tu vas passer une sacrée nuit, mon gars.

Kanti se retourna.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Ah ça ! C'est la surprise du chef. J'ai hâte de voir ça.

Il lâcha un grand éclat de rire qui acheva d'inquiéter Kanti.

- Ça veut dire quoi ?
- Tu verras ce soir. Bon. Pour l'instant, on se rend dans la hutte de purification. Tu veux venir ?
- C'est quoi ?
- Tu me fatigues. Viens et tu verras.

La hutte en question était une structure en bois tressé couverte d'un mélange de boue et d'herbe. Il fallait se mettre nu avant d'entrer et c'est transi que Kanti pénétra dans l'atmosphère bouillante de la hutte. Au centre, un feu brûlait sous de larges briques que des hommes en rond aspergeaient régulièrement d'eau. La chaleur était suffocante, les gens n'y restaient pas longtemps, et au bout d'un quart d'heure, la plupart ressortaient. En nage, à moitié asphyxié, Kanti tenta de rester aussi longtemps que Andrel, lequel semblait à peine incommodé par la chaleur. Pendant un temps interminable, Kanti resta là sans bouger à suer comme un bouc, le corps dégoulinant de ruisseaux de sueur qui s'accumulait sous lui en une large flaque. Finalement, Andrel lui sourit, lui tapota l'épaule et ils finirent par sortir. Mais le calvaire de Kanti ne s'arrêta pas là quand il vit Andrel se lancer dans la neige et faire une bonne roulade. Sans réfléchir, il se roula à son tour sur le sol. Si les premières secondes la neige sembla le soulager, cela devint ensuite une véritable torture. Frissonnant, glacé jusqu'aux os, il se précipita sur ses vêtements et se rhabilla à toute vitesse. Il fit quelques pas pour se réchauffer et vint s'asseoir à côté du feu sur lequel cuisait un gros sanglier. Une jeune femme découpa un morceau de viande et le lui donna en souriant. Il la remercia d'un mouvement de la tête et avala le morceau en quelques bouchées. C'était absolument délicieux. Il se sentait bien mieux désormais, il se sentait même merveilleusement bien, comme si son corps avait été lavé de sa fatigue. Ce bain de vapeur avait du bon en définitive. Kertan s'assit à côté de lui. Elle aussi semblait reposée.

- Ces bains de vapeur sont une merveille n'est-ce pas ?
- Oui. Je me sens bien.
- Tu as accepté un morceau de viande d'elle ?
- Oui. Pourquoi ?
- Pour rien. J'espère qu'elle est à ton goût.
- A mon goût ? La viande ?
- Andrel m'a dit que tu avais accepté de donner ta force à leur camp.
- Oui, et après...

- Tu viens d'accepter un morceau de viande d'elle. Donc, il va falloir que tu passes la nuit avec elle. Avec un peu de chance, elle aura même un enfant de toi...
- De quoi tu parles ?
- De leur coutume. Les étrangers sont rares, alors pour que le sang ne s'amointrisse pas, ils donnent leurs femmes à des inconnus qui leur semblent costauds. Comme ça la force rentre dans leur camp.
- Je comprends maintenant pourquoi Andrel se marrait comme un fou.
- Tu ne le connais pas encore, après tout ce temps.
- Si. J'aurais dû m'en douter.
- Bah. Ça pourrait être pire. Elle est assez jolie.

Kanti jeta un coup d'œil sur la jeune fille. Elle devait avoir seize ou dix-sept ans. Avec les blancs, deviner l'âge était toujours difficile. Mais, il est vrai qu'elle n'était pas trop laide, les fesses un peu trop plates comme toutes les femmes de sa race, peut-être. Il haussa les épaules et fit signe à la jeune fille pour avoir un nouveau morceau de viande. Celle-ci s'exécuta rapidement et lui tendit une autre tranche coupée dans la partie la plus charnue de la bête. Elle souriait largement.

- Demain, je porterai un gros enfant fort comme ce sanglier, lui dit-elle.

Kertan se leva et lui tapota l'épaule amicalement.

- D'après Andrel, elles sont insatiables. Bonne nuit.

Lorsque la nuit tomba, tout le monde se réunit autour du feu et des autres d'hydromel commencèrent à circuler. Chacun venait découper sur le sanglier des morceaux de viande que l'on mangeait avec les doigts. Chaque tranche était avalée avec une large gorgée d'alcool. Au bout d'une demi-heure, un peu sonné, Kanti se leva et fit quelques pas à l'orée du camp. La jeune fille vint le rejoindre, elle lui prit la main d'autorité et le tirant à moitié, elle l'emmena dans sa tente. Elle se déshabilla rapidement et lui retira, lui arracha presque ses vêtements. Au début, il fut vaillant et répondit à ses ardeurs sans faiblir, mais à partir de la troisième fois, il sentit ses forces le trahir. A la cinquième fois, il crut qu'il allait s'évanouir d'épuisement. Il ne comprit jamais où il avait pu trouver l'énergie d'une sixième fois et lorsque le lendemain, il se leva brisé, il était presque midi. La jeune femme s'était levée bien avant lui et avait raconté ses exploits à tous. Le chef lui-même vint à sa rencontre et lui posa la main sur l'épaule avec dans le regard une admiration sans borne. Andrel s'inclina sans y mettre trop d'insistance comique comme à son habitude. Quant à Yagli, il

transpirait la fierté comme s'il avait lui-même honoré six fois cette jeune femme dans la nuit. Kerteron vint le voir peu après.

- Repose-toi. Nous ne repartirons que demain. Je suis heureux de voir que tu commences à avoir du plomb dans la tête. Tu nous as bien rendu service.

Nihiliana en revanche fut loin d'être aussi admirative. Elle bouda Kanti toute la journée et lorsqu'elle lui adressa la parole, ce fut pour lui reprocher de n'avoir jamais été aussi attentionné avec elle, ce qui fit passer dans le dos de Kanti un frisson glacé. Il ne se voyait pas recommencer une telle expérience de sitôt.

Le soir, le repas fut beaucoup plus tranquille. Les outres d'hydromel ne circulèrent pas et le repas consista en une soupe épaisse de viandes grasses dans laquelle flottait des morceaux d'écorce. Kerteron et Andrel interrogèrent le chef sur les mouvements des Tigres que la plupart des peuples du Nord détestaient particulièrement. On avait aperçu une escouade d'une vingtaine d'hommes dans la région des trois lacs, à dix jours de marche de là. D'après le chef, il semblait repartir vers leur camp dans le Nord-ouest. Ils étaient dirigés par un shaman doré. Andrel demanda au chef.

- Un shaman doré ? Qu'est-ce que ça signifie ?
- Et bien tout le monde sait que le peuple du Tigre est un peuple magique. Ils sont dirigés par des shamans. Ils ont trois sortes de chefs. Les cuivres, les argents et les ors. Les plus prestigieux sont les dorés. Ils portent une grande croix sur le dos en or. C'est comme ça qu'on les reconnaît.

Le chef traça sur la neige, deux droites qui se coupaient à angle droit, la ligne horizontale beaucoup plus courte que la verticale.

- Il faut se méfier d'eux. Ils ont une grande magie. Il vaut mieux les éviter.

Andrel se gratta la tête.

- Jamais entendu de parler de ça. Quel est le rapport avec l'Eglise ?
Kerteron secoua la tête.

- C'est peut-être les fameux prêtres dont on nous parle sans arrêt.
- Oui peut-être. Mais chez moi, leur symbole, c'est une sorte de spirale, pas une croix.
- Tu crois que c'est important ?
- Je ne sais pas.

- En tout cas. Maintenant, on sait où aller. Il faut aller dans le Nord-ouest.

Quand le chef comprit où il voulait aller, il se mit à gémir.

- N'allez pas chez eux. Ces gens sont fourbes. On dit qu'ils mangent de la chair humaine. Hélas, le fils de Lalia ne connaîtra jamais son père.

La voix de Yagli lui-même tremblait :

- Je ne sais pas si je peux vous suivre chez les mangeurs d'âme...
C'est tabou là-haut.

Andrel ricana.

- Des mangeurs de chair humaine doublés de mangeurs d'âme. On ne va pas s'ennuyer.

Kerteron secoua la tête.

- Il doit y avoir un sacré secret là-haut pour terroriser ces gens comme ça...
- C'est aussi mon opinion.

XIII

Kanti visa le petit chevreuil avec soin et sa balle frappa l'animal juste derrière la nuque. Celui-ci s'effondra net sur lui-même. Il rejoignit la carcasse en quelques bonds et au moment où il se penchait pour la récupérer, il sentit la main de Yagli se poser sur son épaule.

- Nous entrons dans le domaine des loups. Il faut que tu te protèges contre leur magie.
- Leur magie ?
- Oui. Les loups sont les plus grands chasseurs de la forêt. Il faut montrer aux génies de la forêt que nous sommes aussi fort que les loups. Comme ça, les loups nous respecteront.

Kanti se perdait un peu dans le raisonnement du chasseur. Un peu gêné, il ne savait pas ce qu'il devait faire. Il résista à l'envie de dire une blague stupide et demanda.

- Que faut-il faire ?
- Il faut faire comme le chef des loups. Attends.

Yagli sortit une petite écuelle de bois de son sac en peau et il se pencha sur le cadavre. D'un coup sec, il trancha le cou du chevreuil et il recueillit un peu de sang dans le récipient. Il en but une gorgée et tendit le reste Kanti. Ce dernier huma le sang fumant et sans réfléchir en avala une gorgée. C'était chaud et sucré, mais plutôt écoeurant. Puis, Yagli ouvrit le ventre du gibier et en arracha le foie et le coeur qu'il malaxa en une sorte de pâte répugnante. Il en arracha un bon morceau avec les dents et le mâcha longuement comme s'il s'agissait d'une friandise.

- C'est bon. C'est frais. Prends, fait comme le chef des loups.

Kanti était au bord de la nausée. Il prit dans sa main, la boule ruisselante de sang et du bout des dents en coupa un petit morceau qu'il goba sans le mâcher. Un grand spasme remonta de son estomac, mais il réussit à ne pas vomir. Yagli lui offrit un large sourire.

- Maintenant tu es un chef de loups. Tu ne craindras plus les meutes dans la nuit.

Yagli ramassa le petit cadavre et le jeta sur son cou.

- Rejoignons les autres. Les nuits vont être longues maintenant.

Khashka les accueillit à l'entrée du camp qu'ils avaient monté pour y passer la nuit. Cela faisait deux jours qu'ils avaient quitté les chasseurs et ils avaient retrouvé la routine des jours précédents. Devant le visage défait de Kanti, il lâcha un petit rire.

- Je vois. Tu es devenu un chef de loups. Tu as réussi à ne pas vomir ?
- Oui.
- Attends. Je reviens.

Khashka pénétra dans une des tentes et en ressortit avec un flacon d'alcool fort.

- Tiens bois ça. Ça te remettra.

Kanti avala une gorgée qui lui arracha la bouche, mais il sentit mieux, le goût infect avait disparu. Khashka jeta un coup d'œil sur la forêt tout proche.

- A partir de ce soir, il va falloir organiser des tours de gardes. Si les hommes dorment la nuit. Les loups chassent eux.

Entre-temps, Yagli s'était installé à côté du feu. Il tenait un bâton à la main avec lequel il traçait des formes bizarres sur le sol tout en chantonnant une mélodie qui répétait à l'envi les quatre ou cinq mêmes notes. Puis soudain, il jeta le bâton au feu et frappa violemment ses deux mains. Il se releva et fit un signe à Kanti de venir le rejoindre.

- Je dois te parler des loups.

Il sortit sa petite écuelle de son sac et la plaça entre ses dents. D'un geste lent, il fit glisser la pointe de son couteau sur son bras. Il récupéra alors la petite écuelle dans la main gauche et la remplit avec le sang qui commençait à couler. Puis il y trempa ses doigts et dessina sur le front et les tempes de Kanti trois croix. Il termina son œuvre par une longue ligne qui partait du front et descendait le long de l'arête du nez.

- Les loups sont nos semblables. Les grands chasseurs reviennent sur terre sous la forme d'un loup. Il faut les respecter. Maintenant n'oublie jamais. Les loups sont les maîtres des pièges. Si un loup te regarde, méfie-toi de celui qui se prépare à bondir derrière toi.

Khashka s'était avancé, il se tenait derrière Kanti.

- Il a raison. Les loups sont des animaux vicieux.

Kerteron avait lui aussi observé le manège. Il les rejoignit.

- Nous sommes dans le territoire des loups ?

Yagli hocha la tête doucement.

- Bien. Nous allons nous répartir les tours de garde. Pour l'instant, il faut qu'on mange et qu'on reprenne des forces. Kanti tu prendras la première garde.

Le repas fut très calme ce soir-là, parfois troublé par les bruits d'une forêt dont tous percevait désormais l'aspect menaçant. Les loups étaient là, on

entendait le frottement léger de leurs pattes sur la neige, leurs grognements et parfois leurs hurlements qui glissaient sur l'échine en une longue décharge glacée. Leurs yeux surtout étaient effrayants, ils semblaient avoir arracher au feu son éclat et semblaient flotter dans la noirceur de la nuit comme d'étranges fantômes incorporels.

Sa garde sembla durer des heures, le moindre bruit le faisait sursauter et il n'osait ni s'asseoir ni même s'adosser contre un arbre, tous les sens en éveil. Lorsque Khashka vint le remplacer et lui frappa sur l'épaule, il crut mourir de peur.

- Calme mon gars. Ce n'est que moi. Je me souviens aussi de la première fois. Ces imbéciles de chasseurs te foutent une trouille de tous les diables. C'est d'autant plus idiot, que ça fait des jours que les loups nous suivent. Mais c'est vrai qu'ici, la densité des bêtes est plutôt importante. Va te reposer, je m'occupe de tout.

Kanti hocha la tête sans répondre. Dans la tente, il s'effondra sur sa couche et s'endormit profondément, pour se réveiller brutalement au milieu de la nuit, tous les sens en éveil. La nuit était calme, trop calme. Les grattements et les grognements avaient fait place au silence, pesant, effrayant. Il s'habilla rapidement et sortit son tékyik à la main. Près du feu, Andrel s'était assoupi et derrière lui, les yeux de deux gros loups rougeoyaient doucement dans la lumière du feu mourant. Il fit sauter les deux goussets de bois de son arme. Les deux lames damasquinées arrachèrent aux flammes leur lumière et l'aigle et le guépard se mirent à danser tandis que l'arme se balançait doucement entre ses deux mains. Les animaux grognèrent et montrèrent les dents. Kanti s'approcha doucement, l'un des loups fit demi-tour et s'enfonça dans la forêt. L'autre recula le regard fixé sur Kanti, la bave coulait entre ses crocs et ses yeux s'étaient réduits à deux fentes incandescentes. Son grondement s'était fait plus grave, plus profond. Andrel sortit de sa torpeur et aperçut Kanti qui lui fit signe de ne pas bouger. Yagli s'était réveillé à son tour et suivait bouche bée Kanti qui s'approchait de la bête énorme. Le loup était maintenant dans la forêt, Kanti le suivit à son tour dans l'obscurité quasi-absolue qui régnait sous la frondaison des arbres. Il ne voyait plus l'animal, mais il pouvait sentir son odeur et ses grognements semblaient vibrer dans son plexus. Il fit un pas de plus et prit d'une impulsion subite se retourna brusquement au moment où l'autre loup lui bondissait dessus par derrière. La lame du tékyik zébra l'air avec une telle vitesse qu'il douta avoir bougé et trancha nette la gueule du loup qui s'effondra sur le sol en hurlant de douleur. Dans un même mouvement, il se retourna et cueillit la deuxième bête à la pointe de son arme où elle vint s'empaler. Epuisé, il

tomba à genoux. Derrière lui, les gens de l'expédition alarmés par les bruits du combat se réveillèrent brutalement et des cris fusèrent de part et d'autre. Yagli surgit derrière lui et acheva les deux bêtes en leur tranchant la gorge. Il se mit à hurler.

- Tu es un sanleu. Je le savais. Je l'avais dit à Kerteron. Tu es un sanleu.

Kanti ne répondit pas. L'intensité du combat l'avait anéanti. Il n'arrivait pas à comprendre comment il avait pu anticiper l'attaque des deux loups et les vaincre.

- Qu'est-ce qu'un sanleu ? demanda-t-il d'une voix faible.
- Celui qui pense comme les loups.

Péniblement, il se remit sur ses pieds et revint vers le camp. Andrel s'était relevé et son visage exprimait tout à la fois le soulagement de s'en être sorti et la honte de n'avoir rien prévu. Il s'approcha de Kanti.

- Merci. Sans toi, j'étais transformé en ragoût à loup.

Derrière Andrel, Kerteron, à moitié nu, lui jeta un regard, étonné presque respectueux.

- Ton père avait raison de me demander de te faire confiance. Bien, retournons nous coucher. Je prends la relève. Je ne crois pas qu'Andrel soit en état, ce soir.
- Je suis désolé. Je crois que je me suis assoupi.
- Bah. Nous sommes tous très fatigués. J'aurai dû te confier la première garde. Tu n'as jamais été un guerrier de toute façon.

Andrel ne répondit pas, mais son visage se durcit et c'est la tête enfoncée dans les épaules qu'il se dirigea vers sa tente. Kanti arrêta Khashka en lui prenant le bras.

- Tu pourrais me redonner une gorgée de ta liqueur ?
- Oui Attends. Je reviens.

Kashka retourna dans sa tente et en ressortit avec sa flasque qu'il jeta à Kanti. Kanti l'attrapa au vol et en avala une grande gorgée qui lui brûla la gorge jusqu'au fond de l'estomac. Il se sentit mieux ensuite, prêt à dormir.

Le lendemain matin, les deux cadavres avaient disparu. D'après Yagli, d'autres loups avaient dû venir et avaient emporté les carcasses pour les manger.

Yagli vouait désormais à Kanti un véritable culte et l'appelait sanleu à tout bout de champ. D'après Kerteron, c'était un grand honneur car rare était ceux dont l'animal totem était un loup.

- L'animal totem ?
- Les tribus de la forêt pensent que nous avons tous un ancêtre animal dont nous avons gardé la trace en nous. Les descendants du loup sont les plus rares, car les loups sont déjà des hommes dont les qualités de chasseurs leur ont permis de renaître en loup. Descendre d'un loup signifie que tu as un ancêtre très valeureux. Ceux qui ont cette chance sont appelés les sanleux et sont très respectés. J'avoue d'ailleurs que je ne comprends pas comment tu as pu vaincre deux bêtes pareilles dans l'obscurité.
- Je ne sais pas. Je crois que je les ai vraiment... comme sentis...

Kerteron plongea son regard dans le sien, puis il haussa les épaules et ralentit légèrement pour se mettre à la hauteur d'Andrel, sur le visage duquel on pouvait encore lire une colère rentrée.

- Ce que j'ai voulu dire hier soir, c'est que les guerriers sont entraînés à garder leurs sens en éveil. Ce n'est pas ton cas. Mais, je n'ai jamais voulu remettre ton courage en cause.
- Je sais. Mais hier soir, j'ai échoué et j'ai mis la vie de tout le monde en péril. C'est une faute grave. Je ne sais pas comment je vais me racheter.

Kerteron soupira.

- Je connais ton peuple et vos usages. Je ne veux pas que tu songes à te racheter, tu pourrais nous mettre encore plus en danger par un acte irréfléchi. Oublie ton erreur d'hier soir. Un moment d'inattention peut arriver à tout le monde.
- Je ne peux pas. Je ne veux pas qu'on me pardonne. Je dois une vie à Kanti. Je paierai ma dette.
- Parfois, je ne comprends pas ton attitude. Elle est si primitive. Une vie pour une vie. C'est absurde. Seule compte la victoire et Kanti nous l'a apportée. Elle rejaillit sur tous, qu'importe les erreurs.
- Cela ressemble à la philosophie des marais.
- Non. C'est la philosophie de la fédération. Les marais ne font qu'aller jusqu'au bout du raisonnement, jusqu'à l'absurde.

Andrel s'arrêta et posa sa main sur le bras de Kerteron.

- Peut-être que tu as raison. Mais les autres ont sûrement perdu confiance en moi.
- Oui. Désormais, ils sauront que tu ne sais pas rester éveillé la nuit et que tu es incapable de survivre à une nuit blanche.

Andrel grimaça un semblant de sourire.

- Je ne serais plus invité aux fêtes d'équinoxe ?
- Je n'en ai pas l'impression.

Kertan marchait juste derrière lui. Elle lui posa la main sur l'épaule.

- Ta richesse est ailleurs. Nous avons besoin de toi. Par forcément comme soldat. Mais au moins tes connaissances nous sont précieuses.

Andrel baissa les yeux.

- Franchement, je ne vois pas à quoi je vous sers en ce moment.
- Nous, nous le savons.

Il la regarda droit dans les yeux. Elle lui sourit, et il lui sourit en retour.

- Si c'est que tu penses.

Khashka s'était rapproché de Kanti et de Yagli. Yagli dit :

- Demain, le printemps sera là. Il faut que nous trouvions un lieu de campement pour passer les dix prochains jours.
- Le printemps ? Comment le sais-tu ?
- Ah ! Sanleu... Tu sais sentir les loups, mais tu ne sens pas le passage des saisons. Je sais que demain le printemps sera là.

Khashka haussa les épaules.

- Su tu le dis, c'est que ça c'est vrai. Je vais avertir Kerteron.

Il revint sur ses pas et parla avec Kerteron pendant quelques minutes. Quand il revint, il souriait légèrement.

- Kerteron est d'accord. Nous allons essayer de trouver un endroit pour passer les premiers jours du printemps. Ça nous permettra de nous reposer tous.
- Pourquoi doit-on s'arrêter aussi longtemps ?
- Il faut laisser le temps au soleil d'assécher les sentiers. Sinon, nous n'arriverons pas à nous déplacer. C'est aussi une bonne occasion de se reposer et de faire provision de nourriture.

Ils découvrirent une petite clairière vers le début de l'après-midi et ils installèrent rapidement leur campement. Yagli s'enfonça dans la forêt et revint en début de soirée avec deux petits chevreuils qu'ils dépecèrent. Ils mangèrent une partie du premier et mirent la viande du second à fumer sur une grande treille en bois que Yagli construisit en quelques minutes.

Le lendemain matin, la température dépassait les vingt degrés et partout la neige fondait en larges fondrières qui se transformaient souvent en petits ruisseaux. Au début, cette chaleur soudaine les mirent tous mal à l'aise. Leurs doigts semblaient avoir doublé de volume, ils n'arrivaient

plus à respirer cet air chaud et chargé de pollen et leurs jambes lourdes les traînaient à peine d'un coin à l'autre du camp. Le lendemain, ils commencèrent à apprécier le retour de la chaleur. Ils purent enfin se débarrasser des fourrures puantes qu'ils portaient depuis des jours et même se laver dans l'eau glacée d'un petit lac qui avait fait son apparition pendant la nuit. La vitesse du retour de la vie était stupéfiante, en quelques jours les buissons se couvrirent de fleurs et en moins d'une semaine, ces fleurs devinrent des baies. En revanche, la chaleur arriva avec ses essaims de moustiques et leurs frusques puantes firent place à des cataplasmes de boues et de feuilles dont il fallait couvrir chaque centimètre carré de peau. Pour une fois, Kanti ne protesta pas et il fut le premier à suivre l'exemple de Yagli dont la peau avait pris une teinte rouge brique. Mais cette couche de boue avait la désagréable habitude de sécher au soleil et il fallait régulièrement la remplacer, au risque d'être littéralement bouffé par les moustiques. Les moustiques n'étaient d'ailleurs pas les seuls à s'être réveillés, de petites mouches noires avaient aussi fait leur apparition et leur technique s'apparentait à une forme particulièrement vicieuse de torture. Leur taille minuscule leur permettait de se glisser dans les fines brèches du cataplasme pour s'emparer de minuscules bouts de chair. Fort heureusement, elles ne sévissaient qu'en fin de journée et il valait mieux avoir renouvelé son masque pour s'en protéger car leur morsure minuscule était aussi douloureuse qu'irritante.

Tous les jours, Kashka, Yagli et Kanti partaient dans la forêt pour aller chasser. Ils revenaient rarement bredouilles tant elle grouillait de vie assommée par le brusque retour de la chaleur. Parfois, Nihiliana, qui s'ennuyait au camp, les accompagnaient. Le neuvième jour, alors qu'ils marchaient dans une forêt où la neige résistait difficilement en petites plaques à l'ombre des plus grands arbres, sur des sentiers que la chaleur avait asséchés, ils entendirent des coups de feu qui provenaient du camp. Kanti se retourna brutalement et s'apprêtait à repartir à toute vitesse, quand Khashka l'arrêta en lui prenant le bras.

- Attends. Il ne faut pas se précipiter. Nous allons y retourner tous ensemble, mais il faut faire un minimum de bruit. Pas les fusils.

Il déposa son fusil sur le sol avec son sac et sortit son épée du fourreau. Kanti acquiesça, il fit de même et fit sauter les deux gousses de bois de son tékyik. Nihiliana sortit à son tour son épée tandis que Yagli extirpait de son sac un large coutelas au manche en ivoire. Ils partirent à un pas de course assez lent pour éviter d'arriver sur le lieu du combat trop essoufflé, mais suffisamment rapide pour arriver à temps. Ils découvrirent assez vite les traces des agresseurs qui s'étaient divisés

visiblement en deux groupes de dix hommes chacun environ. Ils se séparèrent, Yagli partit avec Khashka et Nihiliana resta avec Kanti. Ces deux derniers suivirent la piste des guerriers, et les découvrirent allongés sur le sol en train de tirer sur le camp au jugé. Sur le sol, à la sortie de la forêt, Nihiliana aperçut deux corps blancs allongés qui ne bougeaient plus. Elle les montra à Kanti qui acquiesça du bout du menton. Ils évaluèrent rapidement la situation, les hommes trop éparpillés ne se voyaient quasiment pas les uns des autres. Kanti se lança à toute vitesse vers l'homme le plus éloigné d'eux, tandis que Nihiliana se coulait dans l'ombre des grands arbres pour s'approcher de l'homme le plus proche. Elle surgit derrière lui sans bruit, de toute façon au milieu des fusils qui crachaient sans cesse, l'homme n'aurait pu l'entendre. D'un bond, elle fut sur lui et d'un geste vif sa lame trancha la nuque du guerrier qui mourut sans un cri. Elle s'allongea sur le sol, en se cachant derrière le cadavre, puis elle se glissa de nouveau dans l'ombre des arbres. L'autre attaquant, à une dizaine de mètres de là, n'avait rien vu, il continuait à arroser le camp avec son fusil. Il expira de la même façon, la tête à moitié tranchée, dans un soupir couvert par le fracas des armes. En revanche, son voisin remarqua qu'il avait cessé de tirer. Il se leva, et s'approcha du cadavre pour voir ce qu'il se passait. Quand, il découvrit le cadavre sur le sol, il saisit un cor qu'il portait au côté pour avertir ses compagnons. Il ne put jamais terminer son geste, et s'effondra sur le sol la gorge tranchée de par en par. De son côté, Kanti avait lui aussi éliminé deux hommes, il n'en restait plus que deux, du moins qu'ils avaient repéré. Ils avaient d'ailleurs cessé de tirer alerté par le silence de leurs compagnons. L'un d'eux se mit à gueuler leurs noms. Il se leva et se précipita vers l'endroit où les autres étaient censés être, pour tomber nez à nez avec Kanti. L'homme ne réfléchit pas et lâcha une rafale au jugé que Kanti évita en se lançant sur le côté. Le gars jura, puis il appuya de nouveau sur la gâchette et Kanti entendit nettement le bruit de l'arme qui tire à vide. Il se releva et s'approcha avec souplesse du guerrier qui jeta son arme au sol et tenta de dégainer un sabre court qu'il portait au dos, mais Kanti était déjà sur lui et la lame au guépard s'enfonça dans sa gorge le tuant net.

Entre-temps, Nihiliana avait retrouvé le dernier homme. Ce dernier avait dégainé son sabre et tous deux se retrouvèrent face à face, tournant lentement pour essayer de trouver la faille. Il fut le premier à lancer une attaque, une femme ne lui semblait pas un adversaire bien sérieux. Elle détourna l'attaque sans difficulté et sa lame se glissa sous le bras du guerrier pour venir rencontrer sa cuirasse de cuir qu'elle entama à peine. Elle se remit immédiatement en position, l'homme en revanche avait pâli.

Il recula d'un pas, en faisant de légers moulinets avec son sabre. Sur son visage, elle pouvait lire une certaine hésitation. Elle ne lui laissa pas le temps de réfléchir, en un bond, elle fut sur lui, elle frappa violemment son sabre pour briser sa garde, puis dans un même mouvement, elle le frappa à la gorge. L'homme avait fait l'erreur de se mettre en une garde trop basse. Il s'effondra sans un mot sur le sol. Autour d'eux, la fusillade avait cessé, le silence était total. La faune elle-même s'était tue. Kanti s'avança, et se plaça derrière un arbre, pour éviter de recevoir une balle perdue. Il gueula.

- Ici. Tout est calme.

Il entendit la voix de Khashka lui répondre de l'autre côté du camp.

- Ici. Tout est calme.
- Nous entrons. Ne tirez pas.

La voix de Kerteron leur répondit.

- Allez-y. Nous ne tirerons pas.

Kanti et Nihiliana s'aventurèrent en terrain découvert, en marchant lentement. Au loin, Yagli et Khashka en faisaient autant. L'officier marchait en traînant la jambe. Kertan se précipita vers lui. Une balle l'avait éraflé, sans pénétrer dans la chair. La blessure était bénigne mais douloureuse. Elle le désinfecta et lui mit elle-même un pansement autour de la jambe. En entrant dans le camp, Kanti découvrit qu'Andrel avait été plus sérieusement touché. Une balle lui avait traversé l'épaule. C'était lui qui avait aperçu les deux premiers guerriers dont les corps gisaient à l'entrée du camp. Il avait réussi à les tuer tous les deux, mais un coup de fusil parti de la forêt l'avait fauché alors qu'il courait se mettre à couvert. Ils s'en tiraient à bon compte. Leurs agresseurs avaient dû tomber par hasard sur le campement et les avaient attaqués sans préparation. Kerteron s'approcha des cadavres à l'orée de la forêt.

- Des hommes tigres, murmura-t-il. Il faut que nous récupérons leurs armes et leurs munitions, ça peut servir.

Ils récupérèrent une quinzaine de fusils et près de deux cents cartouches. Entre-temps, Nihiliana, Kertan et Yagli ramenèrent les sacs et les armes qu'ils avaient posés sur le sol avant de partir à l'attaque. Les corps furent transportés le plus loin possible du camp et furent laissés à pourrir, en tout dix-sept hommes.

Lorsque le soir tomba, tout le monde était épuisé, mais ils savaient tous qu'il leur faudrait repartir dès le lendemain. Ces hommes appartenaient sûrement à un clan et leur disparition allait être vite remarquée.

Kerteron s'approcha d'Andrel, que son bras en écharpe faisait terriblement souffrir.

- Je pense que ta dette est payée maintenant. Sans toi, nous serions tous morts.
- Ma dette est effacée.

Kerteron acquiesça d'un mouvement sec de la tête.

- Dormons maintenant. Nous repartirons demain matin.

Désormais, nul ne s'endormait plus pendant les gardes. Ils croisèrent plus d'une fois les traces du passage d'autres troupes, le plus souvent à pied, parfois, ils pouvaient distinguer nettement les marques laissées par des chevaux. Au bout de quinze jours d'un long et pénible voyage sur les entiers boueux au milieu de la forêt, ils débouchèrent dans la taïga, une plaine immense à perte de vue, couverte d'une végétation chiche, avec par-ci par là quelques arbres tordus par le vent qui tentaient péniblement d'arracher au soleil quelque énergie, que celui-ci se gardait bien de gaspiller sur cette terre misérable. Yagli les abandonna là. Sa mission s'arrêtait à la fin de la forêt. Il retira de son cou un collier de dents de loup qu'il remit cérémonieusement à Kanti. Puis sans dire un mot, il fit demi-tour et disparut dans la forêt. Les gens de la taïga n'aimaient pas les chasseurs. Lorsqu'ils réussissaient à s'emparer de l'un d'eux, ils organisaient une grande fête pendant laquelle ils le torturaient toute la nuit. Au matin, on abrégeait ses souffrances d'une lance plantée dans le cœur. Il faut aussi avouer qu'à l'inverse, il ne faisait pas bon pour un éleveur de rennes de tomber entre les mains d'une troupe de chasseurs, son sort n'était pas très agréable. La taïga était une terre dangereuse, on ne pouvait s'y cacher et la seule façon de survivre était de s'associer à un clan d'éleveurs de rennes. Généralement, on achetait le droit de se joindre à eux et ces nomades étaient aussi de sacrés commerçants, mais qui avaient la réputation de tenir parole, tant qu'aucune meilleure affaire ne leur ait été proposée. Ils rencontrèrent leur première troupe le soir même, au grand soulagement de Kerteron. Le chef de la troupe était un vieux borgne, qui baragouinait le O'Pokn de façon assez compréhensible. Son clan parlait un dialecte assez éloigné du Marsois et Andrel lui-même avait quelques difficultés à les comprendre. Mais, on aboutit rapidement à un prix que Kerteron jugea exorbitant d'un fusil pour chaque membre du groupe, plus cinq cartouches par fusil. Andrel murmura en Sge'okn:

- Finalement cette attaque des tigres a été une aubaine.

Les tigres n'étaient guère aimés dans cette partie du monde, et le vieux chef ne les interrogea pas sur la provenance des armes. Mais, il était clair qu'il avait reconnu l'origine des armes. Le lendemain matin, Kanti surprit deux membres du clan en train de marteler les crosses des armes pour en retirer des symboles distinctifs. Le fusil tigre était assez répandu dans la région, les nomades en étaient eux-mêmes équipés, en revanche, il valait mieux que la provenance des armes ne soient pas identifiables. La nourriture composé de viande fraîche, de soupe épaisse, de lait et de baie changea agréablement l'ordinaire. Les nomades fabriquaient aussi une

sorte d'alcool fort à base de lait fermenté, le ram, mais qui les rendit tous si malade, qu'ils limitèrent sa consommation au minimum exigé par la politesse. Lorsque l'une des femmes du groupe découvrit la blessure d'Andrel, elle s'imposa d'office comme soigneuse attirée et lui changea tous les jours son pansement avec un cataplasme qui puait comme mille diables, mais qui fut très efficace ; au bout d'une dizaine de jours, la plaie s'était refermée. Ce contact avec cette jeune femme permit à Andrel de progresser très vite dans la maîtrise de la langue des nomades.

- Comment fabriques-tu ce pansement ?
- Oh ! Très efficace. Le meilleur pansement de la terre. C'est de la bouse de renne mélangé avec de l'urine de renne. Ça nettoie bien la plaie. La plaie ne s'infecte pas comme ça.

Fort heureusement pour lui, il ne découvrit la provenance du cataplasme que lorsque la plaie eut été entièrement guérie.

La troupe se déplaçait très lentement, au rythme des troupeaux qui s'arrêtaient souvent dans la journée pour brouter du lichen alentour. Le soir, les nomades dormaient dans des huttes de feutre semblables à celles que Khashka avait achetées. Le repas avait lieu autour du grand feu central, où l'on faisait cuire la soupe épaisse dans de grands chaudrons et où le ram coulait à flot. On mangeait aussi des sortes de gâteaux aux baies que l'on faisait cuire à l'étouffé. A la fin de l'été, les nomades redescendaient dans le Sud et échangeaient la peau, la viande et le lait de leurs rennes contre de la farine de blé dont ils usaient avec parcimonie comme un grand trésor. Ils récoltaient aussi toutes sortes de racine dont ils se servaient pour pimenter la soupe. Ils adoraient aussi chasser le petit gibier, oiseaux ou lapins, pour agrémenter l'ordinaire. Dans l'ensemble c'était des gens plutôt joyeux que la présence de ces étrangers ne dérangaient guère dans leurs habitudes. Le chef, Akim, qui à la surprise de Kanti avait à peine quarante ans, était un petit homme jovial qui adorait parler. Il était édenté et portait dans un petit sac à sa hanche un dentier en bois garni de lame d'acier, qu'il mettait dans sa bouche avant de manger. Les gens du clan l'avaient surnommé « sourire de bois », ce dont il s'amusait chaque fois qu'il le plaçait dans sa bouche. Sa connaissance du Of'okn était remarquable, il n'avait pas parlé cette langue depuis longtemps, mais il en retrouva très vite la pratique et la maîtrise. Son clan avait été attaqué par des hommes Tigres quand il avait dix ans à peine et il avait été vendu à un capitaine qui avait fini par l'affranchir, après qu'il lui eut sauvé la vie en tuant l'ours qui l'attaquait. Il avait alors travaillé comme guide pour la fédération pendant presque dix ans. Il avait vingt-cinq ans quand il était revenu dans la région de son

enfance. Il avait trouvé un clan qui avait bien voulu l'accueillir et avait fini par épouser la fille du chef. A la mort de ce dernier, il avait pris le commandement. De son passage dans les forces de la fédération, il avait rapporté la notion d'organisation militaire, qu'il avait su imposer à son nouveau clan, ce qui les avait souvent sortis d'affaire lors d'attaques lancées par d'autres clans. Il avait une connaissance remarquable de la région et des autres peuples qui y vivaient. En particulier, Kerteron l'interrogeait souvent sur les Tigres pour lesquels il avait conçu une véritable obsession.

- Les Tigres ne sont pas comme nous. Ce ne sont pas des nomades. Ils nous achètent notre viande et notre lait, parce qu'ils n'élèvent pas leur propre troupeau. Ils sont commandés par des shamans. Ils vivent dans le Nord, dans la grande ville de Païa, où nul n'a le droit d'aller.
- Ils ont une ville ?
- Oui. Leurs femmes vivent dans des maisons en pierre, sur plusieurs étages comme à Masille. On dit qu'ils chauffent leur maison avec les ordures des Anciens.

Andrel, qui écoutait attentivement, l'interrompt.

- Tu connais Masille ?
- Oui. Mon maître a été longtemps stationné à Masille.

Kerteron reprit.

- Tu veux dire que les Tigres vivent comme les gens de Masille ?
- Oui. Ils ont un grand bâtiment où vivent les shamans. Ils gouvernent un grand territoire. Le territoire est divisé en départements, et chaque département est commandé par un grand shaman à la croix blanche. On dit que leurs enfants sont élevés pour être des soldats dès qu'ils ont cinq ans. Et que ceux qui sont trop faibles sont mis à mort et que leurs camarades doivent manger leurs corps. Mais, je crois que c'est une légende, pour expliquer pourquoi ils sont aussi féroces.

Le chef haussa les épaules.

- En fait, ce ne sont pas de grands soldats et ils attaquent toujours de la même façon. On peut facilement les vaincre quand on est organisé comme une cohorte de la fédération.

Andrel sourit.

- Je sais, on s'en est rendu compte, il n'y a pas longtemps.

Akim ricana.

- Je le sais aussi.

Kerteron réfléchit un instant, en se grattant le menton.

- Ces troupes sont toujours commandées par un shaman ?
- Oui, toujours.
- Avec une grande croix dans le dos ?
- Oui.

Andrel regarda Kerteron dans les yeux.

- Ça ne me rappelle rien.
- Il a dû s'enfuir sans qu'on le remarque.

Le chef se leva et s'étira longuement. Il lâcha un rôt sonore. Puis il dit d'une voix ferme, en plongeant son regard dans celui de Kerteron.

- Dans deux jours, nous arriverons dans la ville de Méza... Il vaudrait mieux que vous ayez quitté notre camp avant. Je ne veux pas avoir d'ennuis avec les Tigres si je peux l'éviter.
- Très bien. Nous partirons demain matin, à la première heure.
- Je vous remercie. Je ne veux pas vous chasser. Je n'aime pas les Tigres. Mais si vous en avez laissé un vivant derrière, vous allez avoir des problèmes. Bonsoir.

Kerteron et Andrel restèrent seuls à côté du feu qui se mourrait. Le silence de la taïga était impressionnant, à peine troublé par le cri d'un loup ou le piétinement d'un renne qui avait senti l'odeur d'un rôdeur.

- S'il y a un endroit où l'on peut avoir des informations sur les nans, c'est à Païa qu'on les trouveras, commença Kerteron.
- Qu'est-ce qui te fait dire ça ?
- Je ne sais pas une intuition. Tu t'es déjà posé la question de savoir comment les espions dans la fédération communiquent avec les prêtres de Masille et d'ailleurs ?
- J'avoue que je n'ai jamais trouvé de réponses à cette question.
- Moi non plus. Mais d'après certains scientifiques, il est possible que les prêtres disposent d'un moyen de communication qui franchit les distances.
- Sur des milliers de km. Je ne vois pas comment, ça pourrait être possible.
- Si avec des relais.
- Il faudrait qu'ils soient énormes. On les aurait vus... Ça me paraît un peu tiré par les cheveux.
- Personne ne sait. La seule explication, c'est que ce soit nous qui transportions l'information à notre insu, dans nos nans. Les

prêtres savent comment y cacher l'information d'une façon ou d'une autre et ils savent comment la récupérer. L'explication est là-haut, à Païa. J'en suis sûr. Et si ces prêtres savent comment utiliser les nans à notre insu, alors ils en savent peut-être beaucoup plus là-dessus que nous ne le soupçonnons.

- Attends. Tu penses que les nans sont capables de contenir de l'information sans qu'on s'en rende compte.
- C'est possible. Est-ce que tu connais l'ensemble des fichiers stockés sur ton ordinateur ?
- Plus ou moins. C'est vrai qu'il y a des sections que je ne comprends pas. Mais de là, à ce que quelqu'un y touche dans mon dos. Je vois mal comment.
- C'est pire. Il est possible qu'ils n'aient même pas besoin d'y toucher.
- C'est de la paranoïa pure et simple. Si c'était possible, ça fait des siècles qu'on le ferait.

Andrel siffla brusquement entre ses dents.

- Bon dieu. Je me rappelle. J'ai lu un article que je n'avais pas compris dans les archives. Les nans qui peuvent se joindre par-delà l'éther.

Kerteron poussa un soupir.

- Tu aurais dû nous en parler avant.
- Je n'avais pas compris ce que ça voulait dire. Mais de toute façon, c'est juste une interprétation. Ça ne veut pas dire que ça corresponde à ça. En plus, comment voulais-tu que je vous en parle. Je ne connaissais même pas cette histoire.
- Oui. Tu as raison. Mais, l'information est si parcellaire, que la moindre bribe peut multiplier par cent ce que l'on sait. En plus, ça fait très peu de temps que cette hypothèse a surgi. C'est Nihiliana qui a eu cette idée. Tu devrais lui parler de cet article. Peut-être qu'elle sera capable d'en faire quelque chose.
- Je lui en parlerai demain. Là, je suis crevé, je vais aller me coucher.
- Bonne nuit. J'irai me coucher plus tard. Je n'ai pas sommeil.

Le lendemain matin, le chef parut gêné de les voir faire leurs bagages. Il s'approcha de Kerteron et lui tendit la main que ce dernier saisit.

- Je suis désolé de vous voir partir, mais je dois protéger les miens.
- Tu savais d'où venaient les armes dès le premier jour pourtant.

Il haussa les épaules.

- Oui. Bien sûr. Des armes qui portent la marque des Tigres. J'ai compris tout de suite. Mais je pensais que vous les aviez tous eus. J'aurai dû demander. De toute façon, il aurait fallu que vous nous quittiez demain, à Méza. Alors, aujourd'hui ou demain.

Kanti s'approcha des deux hommes.

- C'est quoi Méza ?
- La ville des forgerons. C'est là qu'on fabrique les armes, répondit Akim. Méfiez-vous, cette ville est contrôlée par les Tigres. Les gens de la fédération n'y viennent jamais.
- Je connais Méza, j'y suis déjà allé, murmura Kerteron.

Akim lui jeta un coup d'œil étonné.

- Je connais qu'un seul officier de la fédération qui ait jamais mis les pieds à Méza. C'était il y a très longtemps. Mon maître me disait que c'était le plus grand soldat sous les ordres duquel il ait jamais servi. Je me souviens encore de son nom : Aacron.
- C'était mon père.
- Je comprends mieux maintenant. Je suis très fier de t'avoir rencontré.
- Seulement quand j'y suis allé, les Tigres ne contrôlaient pas la ville.
- C'est vrai. Ils l'ont conquise, il y a dix ans de cela.
- Je suppose que c'était pour contrôler la fabrication des armes.
- C'est évident. En plus, les prix ont monté. Il faut un renne aujourd'hui pour avoir deux cents cartouches et cinq rennes pour avoir un fusil. Mais nous n'avons pas le choix, sans arme dans la taïga, nous serions morts.
- Tu as fait une très bonne affaire avec nous...

Le chef baissa les yeux modestement.

- C'est vrai, une aubaine pareille ne se trouve pas tous les jours sous le sabot d'un chameau.

Il éclata de rire.

- Allez suivez-nous jusqu'à midi. Vous nous lâcherez à ce moment-là.
- Merci. Indiquez-nous simplement la direction. Nous pourrons aller beaucoup plus vite que vous...
- Très bien. A environ deux heures de route d'ici en allant plein Nord, vous tomberez sur la route de Méza. Vous n'aurez plus qu'à la suivre.

- Je vois. Bonne chance à ton clan, Akim. Que les esprits vous épargnent.
- Que les esprits vous protègent. Adieu Kerteron.

La chaleur était devenue suffocante, le sol desséché se désagrégeait sous l'effet du vent en une poussière tenace qui brûlait la gorge et s'infiltrait sous les vêtements. Les moustiques étaient devenus si nombreux, qu'il fallait garder sa bouche fermée pour éviter d'en avaler par essaim entier. Les nomades leur avaient montré comment fabriquer une sorte de crème à base de graisse animale et de certaines racines qui les protégeaient contre les attaques de la majorité des bestioles. C'était moins pénible à porter que la boue de la forêt et beaucoup plus efficace, mais l'odeur était épouvantable. En plus, la poussière en se mêlant à la pommade finissait par former un masque blanchâtre dur comme la pierre que l'on devait ôter tous les soirs à la pointe du couteau. Vivre dans cette région tenait du cauchemar. Autour d'eux, une brume de chaleur s'arrachait à la plaine brûlante et fusionnaient plantes et animaux en créatures chimériques. Lorsqu'à l'occasion, le regard saisissait une de ces chimères, c'était pour découvrir une créature démultipliée qui semblait glisser sur huit ou dix pattes. Ils voyageaient désormais sur le dos des chameaux qui avaient été débarrassés d'une bonne partie de leur chargement. En particulier, les armes avaient finalement toutes été données aux nomades, car leur poids et surtout les marques qu'elles portaient auraient pu les mettre en danger. Se déplacer à dos de chameaux était plus confortable que l'avait pensé Kanti la première fois. Le mouvement indolent des animaux, ce balancement continu le berçait et il lui arriva même de s'endormir à l'occasion. En revanche, pour Nihiliana, le voyage devint vite insupportable, ce balancement lui donnait le mal de mer et elle avait la nausée en permanence. Elle finit par descendre de sa monture et marcher à côté le plus souvent possible. Andrel la rejoignit.

- Hier soir, j'ai parlé avec Kerteron sur ta thèse sur la façon dont les prêtres communiqueraient en utilisant nos nans.
- Ah ! Et tu en penses quoi ?
- En lisant les archives, je suis tombé plusieurs fois sur l'expression *nans d'éther*.
- C'est une vieille légende dans les fermes de nans.
- Il s'agit de quoi ?
- Les nans mémoires pourraient être activés à distance par des nans d'éther. Mais, personne n'a jamais vu ces nans. C'est juste une légende.
- Seulement, tu penses que ce n'est peut-être pas une légende.

- C'est une hypothèse. Si c'est vrai. Alors ça veut dire que toutes nos données ont été espionnées depuis des siècles, sans qu'on s'en rende compte. Ça fait plutôt froid dans le dos, non ?
- Plutôt.

Il remonta le convoi à la hauteur de Kerteron.

- Qu'est-ce que nous allons faire à Méza ?
- Nous n'entrerons pas dans la ville.

Khashka s'approcha à son tour.

- Quel est le but alors.

Kerteron sourit.

- Il faut que nous emparions d'un shaman.
- Hein ! Mais c'est de la folie, gueula Andrel.
- Mais non. J'ai juste un plan audacieux. Je pense que les environs de la ville doivent être plein de prêtres. Ça ne doit pas manquer.

Khashka grimaça.

- Je ne pense pas qu'il nous suive, même si on lui demande gentiment.
- Bah ! Notre équipe comporte de grands guerriers. N'est-ce pas ?
- Cette nuit pas de feu. Nous ne mangerons qu'une soupe réchauffée sur les réchauds.
- Oui. Ce n'est pas la peine de se faire remarquer. Nous arriverons en vue de Méza, demain dans la matinée, si je ne me trompe pas.

Khashka sortit alors un turban en coton de son sac et le plaça soigneusement autour de son visage. Il glissa ensuite ses mains dans d'épais gants de peau. Kerteron le regarda faire et hocha la tête. Il fit la même chose. Andrel soupira.

- Bon, je suppose que moi je n'ai pas besoin de me déguiser en Hochau.
- Khashka demande aux autres d'en faire autant.

Lorsque le capitaine le lui demanda, Kanti s'exécuta sans protester.

- Nous sommes supposés être qui ?
- Des Hochaux. Ils se baladent avec un turban autour du visage. Ça nous protégera des regards indiscrets. J'ai aperçu la route tout à l'heure. Il vaut mieux qu'on ne nous remarque pas.

Kertan et Nihiliana s'étaient déjà couvert le visage et de loin elles ne ressemblaient plus trop à des citoyens de la fédération. Comme l'avait affirmé Khashka, ils découvrirent derrière une petite butte, une large route. En fait de route, il s'agissait plutôt d'un large sentier dont le centre

était gravé de profonds sillons laissés par les dizaines de voitures tirées par des chevaux ou de chameaux qui se pressaient sur la route. A intervalle régulier, des tours de bois occupés par quatre hommes surveillaient le lent déplacement humain et animal. Ils se glissèrent dans la cohue sans être inquiété. Le turban sur le visage les cachait efficacement contre la curiosité des marchands, d'abord parce qu'il recouvrait leurs traits, mais aussi parce que les Hochaux étaient un peuple brutal qui sautait sur la moindre occasion d'en découdre et qu'ils tenaient pour provocation ultime le fait d'être dévisagé. Pour Kerteron, Kertan et Khashka qui venaient de la corne des pâturages, le port du turban n'avait rien d'une corvée, bien au contraire. Dans leur pays, c'était une tradition et ils savaient le placer de telle façon qu'ils puissent respirer tout en se protégeant contre la morsure du soleil et la poussière que soulevaient les milliers de pieds qui foulait le sol de la route. En revanche, Kanti souffrait le martyr, il suait à grosses gouttes et n'arrivait pas à respirer. Il crut à plusieurs reprises qu'il allait étouffer. Il pressait régulièrement l'étoffe contre sa peau pour absorber le trop plein de sueur, mais cela ne suffisait pas et il sentait des torrents d'eau lui couler le long de l'échine.

Ils arrivèrent aux portes de la ville en début de soirée. Aucune caravane n'avait le droit de pénétrer dans la ville pendant la nuit et la plupart des gens avaient commencé à installer leur campement sur la plaine qui faisait face à la cité. Kerteron les amena en un point qu'il avait repéré avec son père de nombreuses années auparavant. Une sorte de petite éminence que l'on atteignait en franchissant un rideau de ronces, ce qui décourageait la plupart des nomades. Il leur fallut près d'une demi-heure pour se trancher un chemin dans l'épaisse frondaison et parvenir sur le sommet de la butte. La nuit tomba rapidement et ils se contentèrent de jeter quelques tapis sur le sol sans monter un vrai camp. La nuit était trop chaude pour songer à s'enfermer dans une hutte en feutre dont le tissu avait chauffé toute la journée au soleil. Kerteron leur montra un petit ruisseau qui donnait une eau fraîche et légère dont Kanti totalement déshydraté se gorga à s'en rendre malade. Ils préparèrent une soupe rapide dont ils firent passer le goût aigre avec les quelques mûres qui poussaient là. Au loin la ville semblait lutter contre la nuit qui s'abattait sur elle en crachant vers un ciel d'encre, les lueurs intenses de ses brasiers qui brûlaient en permanence dans ses hauts-fourneaux. Le vent qui tournoyait, comme perdu sur cette vaste plaine, leur apportait les odeurs épouvantables qu'il avait arrachées à la gueule des cheminées et déposait sur leurs vêtements et leurs peaux une suie grasse et répugnante. Le lendemain matin, Kanti comprit encore mieux le choix de cette

éminence. De là, on dominait les différentes entrées de la ville, par lesquelles des troupes de Tigres à cheval passaient régulièrement. Kerteron sortit une paire de jumelle et repéra rapidement les shamans à la large croix qu'ils portaient dans le dos. La majorité de ceux qu'il aperçut portait une croix de cuivre rouge. Quelques-uns portaient une croix argentée. Finalement, il découvrit un groupe d'une dizaine de guerriers commandés par une croix d'or. Si ce que « corne de cerf » leur avait dit était vrai. Ce shaman-là devait avoir un statut plus élevé que les autres. Le groupe était accompagné de trois chameaux, ce qui signifiait qu'ils partaient pour une expédition assez lointaine. Peut-être vers Païa, pensa Kerteron. Cela signifiait aussi qu'ils pourraient les suivre à distance sans trop de difficulté. Ils démontèrent leur camp aussi vite que possible et se mirent en route environ une heure après. Le but était de les suivre sans se faire repérer. Cela se révéla plutôt facile. Les chevaux et les chameaux laissaient derrière eux une piste qu'un enfant de deux ans aurait pu suivre. De plus, les Tigres voyageaient dans leurs propres terres et ils ne cherchaient guère à se cacher ou à se protéger contre une possible agression.

Kerteron attendit trois jours qu'ils soient dans un endroit bien isolé pour monter son attaque. Il fut convenu que les deux femmes garderaient les animaux pendant que les quatre hommes passeraient à l'attaque. Ils se munirent de leur fusil et de leurs armes blanches et se glissèrent à petit trot dans l'obscurité pour s'approcher du camp des Tigres. Il ne leur fallut qu'une petite heure pour découvrir leurs tentes. Trois hommes montaient la garde, tandis que le reste mangeait autour du feu au milieu du camp. Le plan était simple, il fallait d'abord disposer des sentinelles. Ensuite, il fallait rapidement se mettre en position, chacun devait abattre un homme avec son fusil. Par un coup de chance, le shaman se leva alors et se dirigea vers sa tente. Kanti rejoignit rapidement sa cible. Il attendit que l'homme lui tournât le dos pour lui sauter dessus et lui trancher la gorge avec son tékyik. Puis il s'allongea sur le sol et visa soigneusement un des cinq hommes qui lui avait été assigné. Kerteron fut le premier à ouvrir le feu, cela servit de signal et en un instant les cinq corps s'effondrèrent sur le sol avant même d'avoir compris ce qui leur arrivait. Le prêtre sortit en courant de sa tente une arme à la main et poussa un hurlement. Andrel lui fit sauter son arme des mains d'une seule balle. Le prêtre tomba à genoux. Les quatre hommes pénétrèrent alors dans le camp. Kerteron fit un signe vers les corps allongés dont certains bougeaient encore. Kanti hocha la tête et acheva d'un coup de tékyik ceux qui avaient survécu. Le shaman regardait horrifié la scène, les

membres paralysés par la peur. Il fut pris d'un spasme et se pencha en avant pour vomir.

- Bien sensible ce Tigre, murmura Andrel.

Kerteron s'approcha du shaman. Il lui dit en Of'okn.

- Je suppose que vous comprenez ma langue ?
- Qu'est-ce... Qu'est-ce que vous allez faire de moi ?
- Vous parlez même très bien. Nous avons des questions à vous poser.
- Et vous aviez besoin de tuer mon escorte pour ça ?

Kerteron haussa les épaules.

- Ce ne sont que quelques guerriers blancs. Peu m'importe.

Le prêtre grinça des dents.

- Pauvre barbare.

Kerteron ricana.

- Moi ! Venant de gens comme vous, j'avoue que je trouve ça plutôt drôle.

Il fit signe à Khashka.

- Donne lui un coup de ta liqueur. Ça lui redonnera des forces.

Khashka sortit sa fiole d'une de ses poches et la tendit au prêtre. Ce dernier s'en saisit les mains tremblantes et avala une gorgée. Khashka récupéra la fiole et la rangea dans sa poche.

- Bon. On brûle tout ça et on se tire fissa.

Kerteron saisit un brandon dans le feu et le jeta dans la première tente. Kanti et Khashka en firent de même. Ils épargnèrent la tente du prêtre qu'ils fouillèrent hâtivement. Ils ne trouvèrent qu'un coffre en bois qu'ils chargèrent sur un chameau. Puis, ils s'emparèrent des chevaux et revinrent vers le camp. Ils décidèrent de ne pas rester dans le coin et de partir immédiatement pour s'éloigner le plus possible du camp des Tigres. Nihiliana s'était d'autorité emparée d'un des chevaux et savourait enfin de pouvoir se déplacer sans avoir le mal de mer. Ils ne s'arrêtèrent que le lendemain à midi près d'un ruisseau où ils se désaltèrent et se lavèrent un peu. Ils mangèrent un peu de viande séchée qu'ils firent passer avec un peu de ram que leur avait donné Akim. Le prêtre accepta un morceau de viande, mais il n'eut pas la force de l'avalier.

- Qu'est-ce que vous voulez faire de moi ?
- Il parle drôlement bien Of'okn, l'interrompit Kertan.
- Je vous l'ai déjà dit. Nous voulons vous poser des questions.

- Et ensuite ?
- Je vous promets une mort douce.
- Je ne vois pas l'intérêt de répondre à vos questions alors.
- Nous pouvons aussi utiliser une méthode plus brutale. J'ai vécu chez les Hochaux, vous savez.

Kerteron se caressa la cicatrice qui lui traversait le menton.

- Ainsi, vous êtes Kerteron le fils de Aacron.

Les yeux de Kerteron se réduisirent à une fente. Ses mâchoires se resserrèrent.

- Voilà le genre de questions qui nous ennuient depuis quelque temps. Comment savez-vous tout ça ?

Le prêtre s'autorisa un petit sourire.

- Cela fait longtemps que nous suivons votre famille, Kerteron.
- Pas au point de savoir que nous allions attaquer votre camp hier soir.
- Non. C'est vrai. Ça deux mois que nous avons perdu votre trace. Depuis votre départ de Lya à bord d'un dirigeable.

Il se tourna vers Andrel.

- Et vous êtes Andrel. Le renégat.

Andrel devint rouge, ses lèvres se mirent à trembler.

- C'est la faute des prêtres si le Marsi est tombé.
- Non. C'est la faute de l'avidité de votre gouvernement. Comment accepter qu'un gouvernement s'enrichit en vendant les nôtres comme s'ils étaient du bétail.
- Nous ne vendons que les prisonniers.
- Non. Vous vendez vos frères.

Andrel s'approcha du prêtre et lui envoya un coup de poing dans le visage. Kerteron s'interposa.

- Attends. Tu règleras tes comptes plus tard.

Le prêtre se releva, la lèvre éclatée, les yeux pleins de larme. Il s'essuya du revers de la main la bouche et regarda effrayé sa main pleine de sang.

- Tuez-moi maintenant. Arrêtez ce jeu.
- Ce n'est pas un jeu. Tu nous donneras les renseignements que l'on te demandera. Ou, je te laisse avec Andrel.

Le prêtre se massa la mâchoire et ne répondit pas.

Kerteron se retourna et récupéra le coffre sur le dos du chameau qu'il avait pris au camp la veille. Il le posa sur le sol et fit sauter la serrure d'un

coup d'épée. Il l'ouvrit. Il retira d'abord quelques vêtements qu'il posa soigneusement sur le sol. Puis il découvrit une boîte en bois précieux qu'il sortit avec précaution. Il l'ouvrit et découvrit un écran à nans d'une remarquable finesse. Il le tendit à Nihiliana qui prit la boîte avec des mains tremblantes. Elle l'examina à son tour.

- Remarquable. Je n'ai jamais vu des nans d'affichage aussi fins et aussi beaux.

Elle promena ses doigts sur la section sensible et afficha des menus écrits dans un alphabet qu'elle déchiffrait difficilement. La machine répondait avec une vivacité stupéfiante à ses manipulations.

- C'est très largement supérieur à ce que nous avons dans la fédération. Je n'ai jamais rien vu de tel.

Andrel s'approcha et jeta un coup d'œil sur l'écran.

- Je reconnais cette langue. C'est celle des textes les plus anciens des archives. Tiens, ce mot-là ça signifie *expédition* et celui-là *noir*. En fait, ça parle de nous ce texte.

Puis brutalement l'écran s'éteignit et malgré toutes ses tentatives, Nihiliana ne réussit pas à le redémarrer.

- Merde.
- Qu'est-ce qui se passe ?
- Je ne sais pas. Il s'est éteint d'un coup. Je n'arrive plus à le redémarrer.
- Toi.

Kerteron s'adressa au prêtre.

- Comment fait-on pour le redémarrer.
- Je ne sais pas. Il ne marche plus très bien, depuis quelques jours.

Kerteron le regarda droit dans les yeux. Il était sûr que le prêtre mentait, mais il n'avait aucun moyen de le vérifier. Il rangea de nouveaux les affaires dans le coffre et le replaça sur le dos du chameau. Kanti qui avait assisté à toute la scène sans rien dire demanda.

- Qu'est-ce que l'on fait maintenant ? Je ne crois pas que l'on arrivera à rejoindre Païa. Ça me paraît plutôt dangereux. En plus, ce que l'on vient de récupérer ici est la preuve qu'on voulait non ? Il faut absolument que l'on en parle aux responsables de la fédération.

Kerteron caressa sa cicatrice.

- Je pense que tu as raison. Tu es devenu un vieil homme des marais maintenant. Sauf que j'aimerais bien savoir quelle est la

taille de cette ville. Je pense que le mieux serait d'envoyer une armada de dirigeable pour conquérir la ville en question. Mais, il y a l'histoire de cette arme qui peut détruire un dirigeable dans les airs.

Andrel se racla la gorge.

- Si les prêtres connaissent les nans aussi bien. La légende de leur arme n'en est peut-être pas une.
- C'est ce que je me dis. Il faut que l'on prenne un maximum de renseignement. Andrel, il faut que tu repartes à Lya avec Kertan et Nihiliana et ce coffre. Il faut que tu remettes tout ça à l'amiral Chtash. Nous, nous devons continuer. Il faut que l'on prenne un maximum de renseignements avant d'envoyer l'armée.
- Bien.
- Je pense que tu devrais retrouver Yagli au camp des trois sources. Tu te souviens où c'est ?
- Oui. Nous ne prendrons que le minimum pour ne pas nous ralentir. Je pense qu'à cheval et au milieu de l'été nous devrions pouvoir retourner à Lya en trois semaines.
- Je le crois aussi. Kertan et Nihiliana, je suis désolé mais la situation a radicalement changé.

Nihiliana l'interrompt.

- Ne t'inquiète pas, je comprends très bien. Je ne m'attendais pas à trouver des nans ici, non plus. Aussi vite en tout cas.

Assis dans son coin, le prêtre ne bougeait pas. Son visage s'était décomposé quand Kerteron avait parlé d'envoyer une armada de dirigeable sur Païa. Il connaissait la puissance de feu de la fédération et il voyait mal comment ils pourraient résister à une vingtaine de dirigeables à la fois. Sa seule chance était leur ignorance des capacités de réaction de la ville. Il lui fallait gagner du temps, survivre jusqu'au moment où il pourrait s'échapper. En plein territoire des Tigres, ce serait bien le diable s'il ne rencontrait pas une patrouille qui pourrait le libérer. Il avait encore une chance, infime, de pouvoir prévenir les autorités de Païa à temps.

Ce soir-là, le repas fut encore plus maussade que les jours précédents. Après avoir manger, Nihiliana se leva et prit Kanti par la main. Il lui sourit et récupéra au passage un tapis. Ils s'installèrent un peu à l'écart.

- Maintenant, prouve-moi que tu peux être aussi attentionné avec moi qu'avec ta sauvagerie.

Kanti ne répondit pas et l'embrassa doucement. Ils ne firent peut-être pas six fois l'amour cette nuit-là, mais au matin, Kanti était aussi épuisé que

dans le camp des chasseurs. Leur séparation leur fit mal et lorsque Andrel s'éloigna avec elle, Kanti sentit ses yeux se gonfler.

Il pleuvait depuis trois jours. Au début, Kanti, comme les autres, avait accueilli cette pluie comme une bénédiction, elle avait chassé les moustiques et rendu l'air plus respirable. Mais, l'eau avait fini par tout transpercer, il n'avait plus aucun vêtement sec. Le feutre de la tente avait bu des litres et des litres et ne les protégeait plus contre les intempéries. Toute la nuit, la toile avait goutté sur leur visage et les avait privés de précieuses heures de sommeil. Le sol sec et dur avait fait place à une marre de boue dans laquelle chaque pas tenait plus de la glissade que de la marche, ils avaient dû démonter et marcher à côté de leurs chevaux qui dérapaient sans cesse au risque de se briser une patte. Le soir, épuisé, ils découvrirent par hasard une vieille maison dont l'un des murs s'était abattu contre les autres, formant un toit branlant sous lequel ils purent se mettre à l'abri. Kanti récupéra de l'eau de pluie dans une anfractuosité et la fit chauffer dans une casserole dans laquelle il jeta un peu de viande séchée et quelques légumes parcheminés. Il jeta aussi une poignée de cette poudre jaune dont Kerteron semblait posséder des quantités illimitées. Le prêtre lui jeta un regard amusé.

- Je suppose que vous ne savez pas ce que contient cette poudre ?
- Kerteron dit que c'est pour donner un peu de goût à la tambouille.
- C'est surtout de la vitamine D.

Kanti interrogea Kerteron du regard. Ce dernier haussa les épaules et répondit.

- Notre peau est trop sombre pour ces territoires. Nous ne produisons pas assez de vitamine D. Cette poudre jaune est un complément alimentaire de base de l'armée pour éviter les risques de maladie.

Kanti ramassa un bâton et se mit à touiller la soupe qui commençait à bouillir.

- Si c'est bon pour la santé. Alors. Mais, toi comment tu sais ça ?

Le prêtre s'enroula dans sa couverture et soupira.

- Nous vous étudions depuis si longtemps.
- Vous nous étudiez... C'est la meilleure celle-là.
- Il faut toujours connaître son ennemi si on veut le vaincre.
- Vous êtes en guerre contre nous. Ça aussi c'est une nouvelle.

Le visage du prêtre se figea. Il cracha entre ses dents.

- Ne nous méprisez pas. Vous n'avez aucune idée à quelle point notre culture est ancienne.

Khashka se leva et s'étira. Il avait retiré ses vêtements à l'exception d'un pagne et les avait mis à sécher sur une croix de bois en face du feu. Son torse était couvert de scarification traditionnelle et son visage dans l'obscurité, parfois illuminé par l'explosion d'un bout de bois dans les flammes, avait pris un air dur et menaçant. Il plaça son épée dans le feu, il la sortit un instant pour l'examiner et la replongea dans les flammes. Le prêtre le regardait faire fasciné, conscient pourtant de ce que cela impliquait. Kerteron commença d'une voix douce.

- Je crois que nous allons pouvoir enfin pouvoir poser nos questions. Vous avez l'air d'un homme cultivé. D'abord quel est votre nom ?
- Je pense que je peux répondre à ça. Je suis le frère supérieur Xavier, membre de la Sainte Église de notre rédempteur.
- Quel est le rapport avec l'église du grand serpent ? demanda Kanti.
- L'église du grand serpent est un ordre majeur de notre église. Leurs prêtres servent le même Dieu et obéissent au Pape.
- Le quoi ?
- Le Pape. C'est le nom que nous donnons à notre chef. Notre église existe depuis plus de 5600 ans. Nous sommes aujourd'hui le 14 juin 5603.
- Tout cela est très intéressant, l'interrompit Kerteron. Mais j'ai une question beaucoup plus intéressante. Que savez-vous des esclaves infiltrés sur les terres de la fédération ?

Le visage du prêtre se décomposa.

- Je... Je ne suis pas sûr de comprendre votre question.
- Pensez-vous que le capitaine Khashka pourrait vous aider ?

L'officier ressortit son épée et lui fit décrire un grand cercle de feu à quelques centimètres du visage du shaman. Celui-ci sentit la chaleur infernale, qui se dégageait de la lame chauffée au rouge, lui roussirent les sourcils. Il se mordit les lèvres pour ne pas montrer sa terreur.

- Alors que savez-vous des esclaves infiltrés ?
- Pas grand chose. Je ne m'occupe pas des missions à l'étranger.
- Vraiment. Vous aviez l'air surpris pourtant.

Kerteron ricana.

- Je suppose que vous ne saviez pas qu'on s'en était rendu compte.

Le prêtre se recroquevilla.

- Vous savez depuis quand ?
- Environ deux ans. Il y en avait même un chez moi. Je l'ai moi-même abattu comme un chien, et j'ai vendu son fils à un voisin pour qu'il travaille dans une mine.
- C'est l'homme que vous poursuiviez quand je vous ai vu pour la première fois ? demanda Kanti.
- Oui. Gaspar. Avec mon père, nous avons laissé croire que le domaine avait des ennuis pour expliquer la vente du gamin et la mort du père.

Le prêtre ne répondit pas. Il se mit à psalmodier tout en se balançant d'avant en arrière. Kerteron fit un signe à Khashka qui lui envoya une grande claque dans le visage qui le fit rouler sur lui-même. Le prêtre se releva, le visage en sang.

- Asseyez-vous, lui ordonna Kerteron.

Le prêtre obéit.

- Si vous savez que certains des nôtres vivent chez vous. Quel besoin avez-vous à m'interroger sur ce sujet ?
- C'est très simple. Il y a là un grand mystère, vous ne trouvez pas.
- Je ne comprends ce que vous voulez.
- Comment communiquent-ils avec vous ?
- Je ne sais pas.

Le visage du prêtre reflétait désormais une profonde angoisse.

- Je pense que vous le savez et que vous allez tout nous dire.
- Je vous en prie. Je ne sais pas. Je ne peux pas vous répondre.
- Vous ne pouvez pas nous répondre ou vous ne savez pas. Il faudrait savoir.

Le prêtre leva les yeux au ciel et hurla une imprécation dans une langue que Kanti ne comprit pas. Kerteron fit un signe à Khashka qui se saisit de son épée dont la lame était devenue presque blanche.

- Kanti tiens le moi, murmura Khashka les dents serrées.

Kanti se leva et se saisit des poignets du prêtre par derrière. Ce dernier ne se rebella pas. Il regardait fasciné la lame rouge vif qui s'approchait doucement de lui.

- Retire-lui sa chemise.

Kanti arracha la chemise du prêtre qui se retrouva torse nu face à l'officier. Kerteron dit d'une voix douce.

- Je répète ma question. Comment communiquez-vous avec vos espions ?
- Je ne sais pas. Je vous en prie, je ne sais pas.

Kerteron fit un geste de la main. Khashka posa lentement la lame sur le torse du prêtre qui se mit à se débattre et à hurler comme un fou, sans réussir à échapper à la poigne de Kanti. Quand il retira son épée, la forme de lame s'était imprimée sur le corps du prêtre. L'odeur de chair brûlée était suffocante. Kanti crut qu'il allait avoir la nausée. Il avait d'abord pensé que Kerteron ne faisait que menacer le prêtre. Mais devant le corps torturé de cet homme, son esprit tournait dans le vide, affolé par la douleur du prisonnier. Le prêtre geignait doucement. Il répétait sans cesse les mêmes mots.

- Je vous en prie, je ne sais pas. Je vous le jure, je ne sais pas.

Kerteron soupira, et prit un air agacé.

- Franchement, j'espérai que vous seriez plus coopératif. Je vous répète donc ma question encore une fois. Comment communiquez-vous avec les espions dans la fédération ?
- Je ne sais pas. Je ne sais pas. Je ne sais pas.
- Officier. Veuillez recommencer.
- NON... JE VOUS EN PRIE.

Le prêtre se mit de nouveau à se débattre dans tous les sens et Kanti finit par le lâcher. Il tomba d'abord à genoux puis il se releva maladroitement et tenta de s'enfuir. Il n'avait pas fait trois pas, que Khashka d'un bond le rejoignait et le jetait au sol d'une bourrade dans le dos. Le corps secoué par des sanglots, le prêtre resta là sans bouger. Khashka l'attrapa par les cheveux et le força à se mettre à genoux. Puis, il lui réappliqua la lame brûlante sur l'épaule, le visage du shaman se déforma sous la douleur, ses yeux s'exorbitèrent et il sombra dans l'inconscience. Le visage de Kerteron n'exprimait rien. Il prit un seau qu'il remplit d'eau de pluie et la jeta négligemment sur le corps du prisonnier. Le prêtre se réveilla en toussant. Sa blessure sur le torse avait pris une vilaine couleur bleuâtre et des cloques s'étaient formées. Il s'assit en s'appuyant contre le mur de la maison, le souffle court. Son visage avait pris une teinte cadavérique. Kerteron lui fit couler de l'eau sur l'épaule et sur le torse pour atténuer le feu qui lui dévorait les chairs.

- Alors comment communiquez-vous ?

Le prêtre secoua la tête.

- Pitié. Je ne peux pas vous répondre. Je ne peux pas trahir mon ordre.

- Dois-je demander au capitaine de vous réinterroger ?
- Non... Je vous en prie.
- Alors.

Le prêtre se passa la main sur les lèvres. Kerteron lui tendit le seau et l'homme avala une grande gorgée.

- Grâce aux nans de transfert. C'est grâce aux nans de transfert.
- Qu'est-ce que c'est ? Je n'en ai jamais entendu parler.
- Ils sont là. Dans la tête.

Il se toucha la tête de la main. Kerteron siffla entre ses dents.

- Comment ? Sous quelle forme ?
- Quand on franchit le grade de frère doré. On vous les implante dans la tête. Ensuite, ils poussent tout seul et il se lie avec votre esprit. Ensuite, il suffit de penser et vous pouvez contrôler n'importe quel nan à distance. C'est votre cerveau qui fournit l'énergie.
- Ajktan avait donc raison.
- Les filaments dans le crâne ? demanda Khashka.
- Oui. Les filaments qu'il a trouvés dans le crâne.

Le prêtre ne répondit pas. Il était épuisé et il sentait qu'il sombrait de nouveau dans l'inconscience. Plus rien n'avait d'importance. Il était clair qu'il serait mort demain. Kerteron le secoua.

- A quelle distance pouvez-vous contrôler les nans ?
- Deux, trois mètres, guère plus.
- C'est vous qui avez éteint votre ordinateur quand je l'ai sorti ?
- Oui.
- Très bien. On va vous laisser récupérer. Kanti passe lui un onguent sur ses brûlures. Donne-lui un peu à manger s'il en a la force. N'oublie pas de l'attacher.

Entre-temps, Khashka s'était rhabillé. Il demanda.

- Alors. Ces renseignements valaient ça ?
- Oui. Ça confirme ce que le rapport de Ajktan disait. Ils disposent de nans qui peuvent s'interfacer avec l'esprit humain. C'est hallucinant. Ça fait peut-être des siècles que toutes nos archives et tous nos documents sont pillés par ces gens, sans qu'on s'en soit jamais rendu compte.
- C'est quoi ces conneries d'être en l'an 5603 ?
- Bah ! toutes les religions ont leur propre calendrier. Ça ne doit pas correspondre à grande chose. Laisse tomber. Kanti, tu

prendras la première garde. Tu prendras la suivante. Attaches-le soigneusement. Il doit être assez résistant ce gars-là.

Kanti obéit, le cœur au bord des lèvres. Lorsqu'il avait appliqué la pommade, il avait senti les chairs se désagréger sous ses doigts. Le prêtre, en état de choc, ne réagissait plus, perdu dans une bienheureuse inconscience.

Le lendemain matin, Kanti s'aperçut que le prêtre brûlait de fièvre, ses plaies s'étaient infectées. Ils tentèrent de lui faire avaler un produit pour lutter contre la fièvre, mais le prêtre était trop faible pour l'avaler. Dehors, la pluie tombait toujours aussi drue. Ils décidèrent d'attendre le lendemain pour repartir. Le prêtre mourut sans un bruit pendant la nuit. Kerteron creusa une vague tombe dans la boue qu'il fit recouvrir d'un large morceau de mur. S'il se sentait coupable de la mort du prêtre, il n'en laissa rien paraître.

XVI

L'amiral Chatsh grimaça un sourire.

- Il y aurait une ville vers cet endroit.

Il pointa une doigt vers la carte qui clignotait doucement sur son écran. Andrel et les deux femmes avaient mis moins de quinze jours pour revenir à Lya. Ils avaient eu la chance de tomber sur un dirigeable en mission dans le Nord, qui avait accepté de les ramener en ville.

- Oui. Lorsque nous avons quitté Méza et que nous avons intercepté les tigres, ils avaient des vivres pour environ quinze jours. Enfin, c'est un calcul approximatif. Mais, je pense qu'ils devaient repartir vers leur capitale.
- Vers Païa...
- Oui, répondit Kertan. J'en ai parlé avec mon père.
- Et vous avez ramenez ça.

Sur la table, trônait la boîte en bois précieux qu'ils avaient récupéré dans les bagages du prêtre. Il s'adressa à Nihiliana.

- Vous en pensez quoi ?
- Nous avons réussi à l'ouvrir pendant quelques instants. Puis, il s'est arrêté tout seul. D'après les quelques manipulations que j'ai faite, ce n'est pas de la technologie de la fédération.
- C'est extrêmement grave. Les prêtres disposent à la fois d'une capitale et de la technologie des nans. C'est complètement fou. Ça fait trois cents ans que nous avons des implantations ici et personne n'a jamais entendu parlé d'une ville si haut dans le Nord.
- Parce que tout le monde a toujours considéré que les villes ne pouvaient pas être viables si hauts, murmura Andrel.
- C'est vrai. En fait, j'avais lu des rapports sur des villes là-haut, mais je ne les aie jamais crus. Je pensais que la ville la plus septentrionale était Méza. C'était totalement crétin.

Kertan se racla la gorge. Elle secoua la tête.

- Vous avez tort de réagir comme ça. Je vous rappelle que tous les dirigeables qui ont été envoyés là-haut ont disparu corps et biens.
- Ça aurait dû nous mettre la puce à l'oreille. C'était si évident. Les légendes sur Païa existent depuis toujours. Mais voilà, nos chers alliés nous ont toujours persuadé que ce n'était que ça des légendes. Que suggérez-vous Kertan ?

- Je pense qu'il faut envoyer non pas un mais dix dirigeables pour vérifier l'existence de cette ville et la réduire en cendre, si elle existe.
- Dix dirigeables de combat. Il me faudra au moins deux mois pour les réunir. Mas je pense que vous avez raison. Vous avez eu une chance incroyable de pouvoir vous rendre aussi loin dans le Nord. Et surtout cette action invraisemblable d'attaquer un convoi, je reconnais bien là, la témérité de votre père. Rien ne l'arrête.
- Je suis très inquiète. Ils sont en plein territoire ennemi. Ils ne connaissent pas la région. Si nous n'intervenons pas vite. Je ne vois pas comment, ils vont résister longtemps.
- Bah. Le capitaine Khashka est le meilleur soldat de la région et plus d'après votre rapport, ce Kanti a tout d'un chasseur de première catégorie. A trois, je pense qu'ils doivent pouvoir se débrouiller. Ils devraient pouvoir passer inaperçus.

Il se tourna vers Andrel.

- A propos. Votre père est ici. Il est revenu en ville pour recruter de nouveaux soldats. Vous ne le savez sûrement pas, mais l'armée farnoise est complètement anéantie. Les Tolsiens les ont complètement massacrés. Sana a décidé d'envoyer ses propres troupes pour s'opposer à l'avance de Tolsa. L'armée Marsoise vient d'être en partie reconstituée et les Marsois ont accepté de transporter les troupes et de les équiper. Votre pays sera bientôt libre.

Andrel ne répondit pas, une grosse boule s'était formée dans sa gorge. Il ne savait s'il devait pleurer ou rire. Après quinze ans d'exil, il allait pouvoir rentrer dans son pays en citoyen libre. Il fixa Kertan qui détourna la tête. Il inclina le buste et sortit d'un pas mal assuré de la pièce. Au moment de franchir le seuil, il entendit la voix de l'amiral lui crier.

- Il est à l'auberge du loup blanc.

Il se retourna et se rendit compte qu'il avait failli sortir de la pièce sans savoir où son père se trouvait. Troublé, il jeta un bref sourire à l'amiral qui riait doucement.

- Il vous attend. Je l'ai fait prévenir de votre présence ici. Il est très impatient de vous revoir.
- Merci amiral.

Dehors, la chaleur après la fraîcheur du bureau de l'amiral lui apparut comme une forme d'agression insoutenable. En un instant, il fut en nage, les yeux brûlés par la sueur qui lui dégoulinait du front. Il avait beau s'essuyer, rien n'y faisait. La sueur continuait de lui attaquer les yeux. Il retira sa veste et se dirigea vers une auberge qui projetait sa devanture à un coin de rue de lui. L'été sec avait desséché la terre et chaque pas arrachait au sol des nuages de poussières qui couvrirent en un instant ses vêtements et se mêlèrent à sa sueur pour figer son front sous un masque rigide. Il entra dans la fraîcheur de la salle. Elle était presque vide, à l'exception d'un homme qui buvait une bière dans un coin. Un serveur se précipita sur lui et lui déposa une bière glacée sur la table. Il saisit la chope et trempa ses lèvres dans la mousse, il avala une longue première gorgée, puis il reposa le bock sur la table. Il s'essuya les lèvres. Cette lampée ne lui avait fait aucun bien, au contraire, sa tête maintenant lui tournait. Il n'arrivait pas organiser ses idées. Cela faisait quinze ans qu'il vivait comme un exilé, et cela faisait peut-être dix ans qu'il n'avait pas vu son père. Il reprit la chope et cette fois-ci, il en avala le contenu à long trait. Quand, il reposa la chope sur la table, elle était vide. Il jeta une pièce sur la table et fit un pas hésitant vers la sortie. Dehors, la chaleur était toujours aussi épouvantable. Il fit quelques pas et se sentit mal. Une longue nausée lui monta de l'estomac et remonta jusqu'à ses mâchoires au point de faire s'entrechoquer ses dents. A la deuxième nausée, il vomit longuement. Il s'assit contre le mur de l'auberge, cherchant une ombre réconfortante. Le garçon de l'auberge sortit à ce moment-là. Andrel lui jeta un coup d'œil épuisé. C'était un jeune homme d'une quinzaine d'année, de taille moyenne, les yeux très clairs, les cheveux blancs cendrés, les traits fins comme ceux d'une fille, la peau très blanche, le genre de garçon que les filles devaient adorer. Il tenait à la main un verre d'eau qu'il lui tendit. Andrel le prit et le but entièrement. L'eau fraîche lui fit du bien. Il tenta de relever, le garçon lui donna un coup de main et le ramena à l'auberge. Il l'installa à une table et lui ramena un pichet d'eau. Au troisième verre, Andrel se sentit beaucoup mieux.

- Vous avez dû avoir une insolation. Il fait très chaud cette année. La bière, c'est pas une bonne idée quand il fait chaud comme ça. Sa voix était dans cette phase curieuse, ou l'enfant laisse place à l'adulte et où les sons aigus viennent encore déchirer la trame déjà grave de l'homme futur.

- Je te remercie. Je pense que tu as raison. En fait, j'ai faim maintenant.
- Je vais vous amener un peu de pain et de fromage.

Le fromage et le pain n'étaient pas de première fraîcheur, mais ils lui firent du bien. Il reprit un verre d'eau et jeta sur la table une pièce de cent sous, quatre fois le prix du repas. Au moment de sortir, l'adolescent se précipita sur lui et lui donna un vieux chapeau de paille. Andrel hésita puis il le prit et le posa sur tête. Dehors, la chaleur lui sembla moins insupportable, le couvre-chef fabriquait une ombre légère qui atténuait la brutalité des rayons solaires. La sensation de bien-être qu'il ressentait désormais suscitait en lui une forme de joie, une forme d'optimisme presque disproportionné après son malaise. Il lui fallut une petite heure pour rejoindre l'auberge du loup blanc, à l'abri de la tour des chasseurs, l'une des constructions les plus dangereuses et les plus maladroite de toute la ville. Pierre, son père avait passé sa vie dans le Nord à récupérer toutes sortes d'épaves et de matériaux les plus bizarres qu'il revendait une fortune aux industries et parfois aux esthètes du Marsi. Il avait fait fortune mais au prix de longues absences, sans parler de sa main gauche qu'il avait lui-même tranchée après qu'un blaireau l'eut sauvagement mordu alors qu'il ramassait quelque chose à l'entrée d'un terrier. Une morsure qui s'était très vite infectée et tout aussi vite avait commencé à se gangrener. Un accident à ce point bête que son père y avait lu le signe qu'il était temps pour lui de se retirer et de laisser l'affaire à son fils qui le suivait depuis des années dans ses pérégrinations dans le Nord. C'était pendant ces voyages qu'Andrel avait appris les différentes langues du Nord, qu'il avait appris à vivre à la dure et à deviner rapidement les us et coutumes de peuples qui en un instant pouvaient vous envoyer de vie à trépas sur un mot mal prononcé où un geste bizarrement exécuté. Avec son père, ils avaient mis la main sur nombre d'objets étranges dont l'usage s'était perdu à travers les siècles. Ces objets le fascinaient, avec le temps, il avait su peu à peu déchiffrer les inscriptions que portaient nombre d'entre eux. Doté d'une intelligence vive, il avait compris aussi que toutes les langues de toutes ces tribus du Nord devaient dériver d'une même langue ancestrale dont ces objets qu'ils déterraient portaient la trace. Son père avait d'abord souri de la façon de son fils abordait les peuples et les langues nouvelles, mais avec le temps il avait appris à respecter son fils et même à admirer ses capacités, et il avait fini par se reposer entièrement sur lui chaque fois que leur route croisait quelques tribus inconnus dont la langue lui semblait incompréhensible à un premier abord. Seulement le jour où son père avait décidé de partir en retraite correspondait à l'invasion du Marsi par les troupes sanoises et farnoises. Lorsqu'ils revinrent en ville, le roi et sa cour avait fui depuis plusieurs semaines et leur grande maison était occupée par un officier farnoïs. Le farnoïs était un membre de cette aristocratie arrogante et

prétentieuse, qui en temps qu'officier supérieur avait obtenu l'autorisation de choisir lui-même sa demeure. Il avait jeté son dévolu sur leur maison. La mère d'Andrel et sa sœur refusèrent de le laisser entrer. La situation s'envenima rapidement, l'officier perdit rapidement son calme. Il commença par gifler la mère qui lui renvoya sa gifle. Il sortit son arme et l'abattit froidement, puis tout aussi froidement, il donna la jeune fille à ses soldats. Ils apprirent la nouvelle d'Anne, la patronne de la taverne du vieux trappeur. Elle leur conseilla de s'enfuir rapidement pour rejoindre l'armée qui s'était réfugiée à Lya. Andrel et son père dévastés par la nouvelle décidèrent de se venger. Ils montèrent un guet-apens et réussirent à assassiner l'officier farnois. Ils se rendirent ensuite à Lya en passant loin par le Nord pour éviter les troupes d'occupation qui avaient mis leur tête à prix. A Lya, son père le confia à Aakron. Ils se connaissaient depuis toujours, Pierre avait souvent servi de guide quand Aakron et Kerteron exploraient les territoires du Nord. Lorsqu'il lui expliqua la situation, Aakron accepta immédiatement de s'occuper d'Andrel. Au début, Andrel refusa de partir et de laisser son père seul.

- Comprends moi. Je préférerais que tu restes avec moi. Mais si nous voulons vaincre nos ennemis, il nous faut devenir plus fort. Auprès des gens de la fédération, tu apprendras beaucoup. Quand tu reviendras, tes connaissances nous rendrons plus fort. Il faut que tu partes.
- Mais, je ne peux pas te laisser ici seul.
- Allons donc. Je ne serais jamais seul. Je vais rejoindre ceux qui ont suivi le roi en exil. Je te préfère loin d'ici. Va. Apprends. Reviens-nous riche de la science de la fédération.

C'était il y a si longtemps. Il n'avait pas revu son père depuis cette époque. Il avait continué à communiquer avec lui grâce à la fédération. Quatre ou cinq lettres par an, guère plus.

Lorsqu'il entra dans l'auberge, il vit son père attablé devant une assiette de choucroute couverte de large saucisses. Son cœur se serra, son père avait beaucoup vieilli, ses rares cheveux étaient d'un blanc sale, il portait à la main gauche une main postiche dont une partie semblait avoir été tranché d'un coup de hache. Il était très maigre et il ne ressemblait plus à cet homme puissant, aux épaules larges qui pouvaient soulever un homme et l'envoyer à deux mètres. Sa bouche édentée s'escrimait en vain à mâcher un morceau de viande bouillie et un peu de bave lui coulait sur le menton. Lorsque son fils se plaça en face de lui, il cligna des yeux derrière d'épais verres de lunette.

- Monsieur ?
- C'est moi Andrel.
- Mon dieu.

Il se leva, pendant un instant ils se regardèrent puis son père lui posa la main sur l'épaule.

- Il y a si longtemps. Assieds-toi mon fils. Assieds-toi que je te regarde. Tu as l'air un peu pâle. Mais sinon, tu es magnifique. Tu es devenu un homme maintenant. Tu avais quoi, quand tu es parti ?
- Vingt ans.
- Tu en as trente-cinq alors. Mon dieu, comme le temps passe. Je suis un vieillard maintenant. J'ai perdu mes cheveux et mes dents.

Il se passa la main sur le crâne, mécaniquement.

- Tu veux manger quelque chose ? Boire quelque chose ?
- Non rien. Merci.
- Tu es au courant. L'armée est prête. Ça fait deux mois que je t'attends ici. Quand j'ai appris que tu étais à Lya, j'étais dans la capitale du Tolsa. Ce sont des gens magnifiques. Ils sont si puissants maintenant. Il faudrait que tu vois leurs trains. Ils peuvent transporter des troupes d'un bout à l'autre de leur pays en quelques heures. Les Farnois, ces porcs, n'ont pas fait un pli. Ils se sont fait écrasés comme des punaises. Les armées sanoises sont aux frontières. Elles attendent notre assaut. Nous allons les massacrer. Dans deux mois, nous serons dans notre maison. Dans notre maison... Mon dieu.

Il fut secoué d'un sanglot.

- Quinze ans. Mon dieu. Quinze ans qu'elles sont mortes.

Andrel sentit la boule revenir se bloquer dans sa gorge. Il ne savait que dire, il ne savait que faire. L'émotion qui le submergeait le prenait par surprise, voir son père évoquer la mémoire de sa femme et de sa fille déferla sur lui comme une vague monstrueuse. Après toutes ces années, la blessure était toujours là aussi saignante et douloureuse que le premier jour. Il sentit que ses yeux se remplissaient de larme, il essaya de lutter, mais en vain. Il éclata en sanglot.

- Oh ! Papa... Oui, nous allons retourner dans la maison.

Son père s'essuya les yeux avec sa serviette. Il respira profondément. Il plongea sa cuillère dans son assiette et ramena un morceau de gras avec quelques cheveux de choux qu'il avala sans réfléchir.

- Quand peux-tu partir ?

Andrel ne répondit pas, surpris d'entendre dans la bouche de son père les vieilles inflexions autoritaires de son enfance.

- Je peux partir dans trois jours, je pense. Je reviens d'une mission dans le Nord et nous avons un débriefing à faire dans les jours qui viennent.

Son père lui jeta un coup d'œil étonné.

- Tu travailles pour la fédération maintenant ?
- Oui. Je suis spécialiste des textes anciens.
- Quels textes anciens ?
- Ceux qui sont stockés dans leurs archives et qui sont écrits dans des langues que je suis seul à savoir lire.
- Il faudra que tu m'expliques tout ça. Très bien. Nous partirons dans trois jours alors.

Il se racla la gorge.

- Je suis heureux de te revoir Andrel.

Il posa sa cuillère et lui prit la main.

- Le Roi est impatient de te rencontrer et de t'entendre.

Les trois citoyens de la fédération regardaient l'homme sur son cheval en tremblant comme des feuilles, terrorisés. Xavier assis sur son cheval, le visage très pâle, les yeux profondément enfoncés dans leurs orbites, les regardaient un sourire fatigué sur les lèvres. Il fit un geste las de la main et les gardes s'emparèrent d'eux. Le visage de Kerteron qui respirait d'habitude le calme en toute circonstance avait pris une teinte grisâtre et l'on pouvait lire sur ses traits qu'il était très secoué. Le regard de Kanti avait pris une teinte vitreuse, et sa terreur était telle qu'il ne savait pas s'il n'allait pas tourner de l'œil. Toutes les légendes sur les revenants que son père lui racontait le soir lui remontait à la mémoire, ils avaient enterré cet homme, il l'avait vu mourir et il était là en face d'eux. Khashka jeta un coup d'œil à Kerteron et murmura en Sge'okn :

- Mon dieu. Ce sont des diables.

Xavier ne réagit pas, rares étaient les gens capables de parler et comprendre d'autres langues de la fédération. Kerteron secoua la tête. Il avait retrouvé une certaine contenance. Il répondit dans la même langue.

- Il a dû simuler sa mort.

La voix de Xavier était encore très faible.

- Silence. Si vous voulez parler, utilisez le O'okn.
- Qu'allez-vous faire de nous ? demanda Kerteron.

Le prêtre secoua la tête. Il passa sa main devant ses lèvres et toussa légèrement comme à regret.

- Je pense que moi aussi, je vais avoir des questions à vous poser. Ça fait dix jours que je vous cherche. J'avoue que je suis impressionné par le soin avec lequel vous avez réussi à vous fondre dans le paysage.
- Comment avez-vous survécu ?
- Nous savons nous mettre en catalepsie quand il le faut.

Il fit un geste avec la main, pour montrer les hommes autour de lui.

- Quand on s'est aperçu de ma disparition, ils ont envoyé une brigade à ma recherche.

Il dit quelque chose dans une langue proche du Marsois que Kanti ne comprit qu'à moitié. L'un des hommes mit son arme à l'épaule et tira une balle à bout portant sur Khashka qui s'effondra comme une masse, le tête éclatée. Cela fut décidé et exécuté si brutalement que ni Kanti ni Kerteron n'eurent le temps de faire un geste.

- Vous êtes des gens dangereux. Je préfère réduire votre groupe avant d'avoir des problèmes.

Il lâcha un petit rire sardonique.

- J'avoue que tuer cette ordure a été un grand réconfort.

Il donna de nouveau un ordre dans sa langue et deux hommes vinrent leur attacher les mains derrière le dos.

- S'emparer du grand Kerteron est une aubaine extraordinaire. Ça vaut bien d'avoir été torturé par vous.

On les aida à monter sur leurs chevaux et la troupe se dirigea vers le Nord laissant le cadavre de Khashka derrière eux. Kanti se retourna une dernière fois pour jeter un coup d'œil sur le corps que les tigres avaient laissé pourrir sur le sol derrière eux. Sa terreur avait laissé la place à une grande lassitude, il se laissait mollement porter par son cheval, dans un état de quasi-hébétude. Etrangement, il n'avait pas peur, tout lui semblait très lointain, comme si cela arrivait à un autre, à un étranger. Devant, sur son cheval, le prêtre souffrait le martyr. Ils finirent par s'arrêter. Le prêtre se laissa glisser de son cheval, aidé par l'un des guerriers et s'allongea sur le sol. Il ferma les yeux et son corps se raidit progressivement, pour devenir aussi immobile et aussi raide qu'un bâton. Pendant ce temps, les guerriers préparèrent un travois en croisant quelques longues branches. Ils installèrent le corps en le liant soigneusement aux branches puis ils attachèrent le tout au cheval. La troupe était composée d'une vingtaine de soldats dont aucun ne parlait le Ofokn. Il fallut trois jours à Kanti pour commencer à comprendre leur dialecte, les hommes se parlaient souvent entre eux, mais n'adressaient jamais la parole à leur captif. Le soir, ils montaient un camp rapide et faisaient réchauffer une soupe épaisse sur le feu. Ils leur déliaient les mains pour leur permettre de manger puis ils les attachaient à un arbre et mettaient un garde en faction pour les surveiller. Xavier ne sortit pas de sa léthargie, il reposait raide sur son entrelacs de branches, le visage aussi pâle qu'un mort. L'un des membres du groupe s'occupait de lui et lui changeait chaque soir ses pansements. Les plaies suppuraient et avaient pris un sale aspect et Kanti comprit que la catalepsie du prêtre devait d'une manière ou une autre ralentir la progression de l'infection et diminuer la douleur. Le troisième jour, le paysage changea radicalement, ils débarquèrent dans une région habitée. Le sol était couvert à perte de vue de petites maisons basses, dont le toit de chaume descendait jusqu'au sol. Les chemins à peine tracés furent remplacés par de larges routes pavées. Entre les maisons, tout un peuple s'activaient dans d'immenses champs couverts de blé. Ils croisèrent nombre de carrioles et de

charrettes lourdes de foin sur lesquels fainéantaient quelques enfants qui observaient avec des yeux étonnés les deux prisonniers à la peau noire ballottés par leurs chevaux. Ils leur criaient des insultes incompréhensibles qui faisaient sourire leurs gardiens. Le soir, ils s'installèrent dans une auberge et ils enchaînèrent les prisonniers dans une étable. On leur jeta un peu de paille sur le sol et on leur donna un ragoût immonde en guise de repas. Ils devaient rester plusieurs jours attachés à des chaînes de fer, au milieu des vaches et des chevaux. On leur changeait régulièrement la paille tous les soirs et on leur vidait le seau qu'on leur avait donné pour leur besoin. Invariablement, on leur servait ce ragoût trop salé qui leur donnait une soif de tous les diables. Au bout d'une dizaine de jours, Xavier vint leur rendre visite. Il avait terriblement maigri, mais son visage montrait qu'il allait mieux. Il était encore assez faible et s'aidait d'une canne pour marcher. Il s'installa sur une balle de paille qui traînait là et les regarda longuement sans parler.

- Mes supérieurs ont appris votre présence ici. Ils veulent que je vous ramène à Païa pour vous interroger.

Kerteron haussa les épaules.

- Je ne vois pas ce que je pourrais vous dire que vous ne sachiez déjà.
- J'ai très envie de vous montrer comment moi je peux aussi vous extorquer des informations.
- Je n'en doute pas. Je n'avais pas le choix et je regrette d'en être passé par là. Je l'ai fait sans plaisir.
- Je vous crois. Mais moi, je peux vous assurer que je me ferais un plaisir de vous interroger.
- Pourquoi avez-vous fait tuer Khashka ?
- Votre capitaine a pris trop de plaisir à me faire souffrir. J'avoue que sa mort m'a fait du bien.

Kanti interrompit cet échange et demanda :

- Comment avez-vous survécu ? Comment avez-vous fait pour simuler la mort ?
- C'est un secret de notre ordre. Je ne peux le dire à personne. Même à vous qui allez bientôt mourir.
- Vous... vous allez nous faire tuer ?

Xavier se releva péniblement en s'appuyant sur sa canne.

- Nous partons demain matin, nous serons à Païa demain soir. Reprenez donc des forces, vous en aurez besoin.

Après le départ du prêtre, Kerteron jeta un coup d'œil à ses chaînes et tenta de les arracher à la poutre dans laquelle ils étaient incrustés, mais elles résistèrent malgré tous ses efforts.

Le lendemain matin, on les força à se lever de très bonne heure. Le soleil venait à peine de se lever. Après plusieurs jours allongés sur le sol sans bouger, leurs muscles se révoltèrent contre les nouveaux mouvements qu'on leur imposait, et ils souffrirent de courbature une bonne partie de la journée. Le voyage se déroula sans encombre, ils traversaient des petits hameaux d'une dizaine de maisons le long d'une route en un état remarquable qui courrait au milieu de champs qui s'étendaient à perte de vue. La population était infiniment plus nombreuse que ce que tous les rapports avaient pu laisser entendre. Il devait y avoir des centaines de milliers d'habitants dans cette région. Régulièrement, il passait devant des blockhaus en béton dont le toit laissait dépasser d'étranges pointes de métal tendues vers le ciel. A une ou deux reprises, ils virent même ces pointes se déplacer en effectuant une rapide rotation. Discrètement, alors qu'ils passaient devant un de ces blockhaus, Kanti demanda en Sge'okn :

- C'est quoi d'après vous ?
- Je pense que c'est ça l'arme anti-dirigeable.
- Oh !

Kanti étudia attentivement les pointes qui hérissaient le toit du bâtiment, et se demanda comment celles-ci dont la taille ne devait pas dépasser deux mètres pouvaient détruire un dirigeable de l'armée aux multitudes couchées de protection.

Plus ils s'approchaient de Païa, plus la densité des maisons augmentait. En fin de journée, les champs avaient totalement été remplacés par de hautes maisons à trois ou quatre étages dont les rez-de-chaussée étaient souvent occupés par des échoppes ou des tavernes. Mais contrairement à ce qu'ils pensaient ils ne s'agissaient que des faubourgs de la ville. En fait, Païa était protégé par une muraille cyclopéenne d'une quinzaine de mètres de haut, dont ils franchirent la porte en début de soirée. Derrière le mur d'enceinte, ils découvrirent une ville étonnante. Les maisons avaient toute la même hauteur de cinq étages, les rues couvertes d'un revêtement de goudron étaient noires de monde, les gens passaient d'un magasin à un autre dont les enseignes souvent rédigées en lettres d'or brillaient de mille feu dans la lumière rasante du soleil couchant. La route était couverte de chevaux et de carrioles qui formaient une masse compacte qui avançait pourtant sans heurt, organisée par des soldats à tous les carrefours qui contrôlaient le déplacement de tous. Ils franchirent une deuxième enceinte aussi haute que la précédente et passèrent sur un pont de pierre

quasi désert. La ville sainte était située sur une île au milieu d'un fleuve étroit couvert de petites îles. En passant sous la muraille, Kerteron découvrit qu'un chemin de ronde suivant la muraille sur tout son long et qu'il était parcouru par de nombreux soldats qui leur jetèrent à peine un coup d'œil. Cette ville serait difficile à prendre pour le moins pensa-t-il. Xavier les avait ignoré toute la journée, il vint cependant vers eux après qu'ils eurent franchi le pont.

- Nous allons vous envoyer vers ce bâtiment là-bas. Demain nous commencerons les interrogations. Je vous souhaite une bonne nuit.

Un groupe d'hommes se détacha alors et vint les entourer. On les emmena vers le bâtiment en question qui se révéla être une prison des plus sordides. Ils se retrouvèrent peu après dans un cachot trop bas pour se tenir debout. Kerteron soupira.

- Je crois que l'hospitalité de ces gens va être d'assez mauvaise qualité.

Kanti ne répondit pas. Il se recroquevilla sur son coin de paille et s'endormit d'un sommeil sans rêve. On les réveilla tôt le lendemain et on les emmena dans une salle de pierre dont le plafond était soutenu par deux arcs de pierre brisés qui se rejoignaient à dix mètres de haut en une tête monstrueuse qui tirait une langue de pierre sur ceux qui s'activaient sous elle. La salle était remplie d'instruments plus barbares les uns que les autres dont la destination ne faisait aucun doute. Dans un coin, Xavier discutait avec une brute qui activait un énorme soufflet au-dessus d'un feu presque blanc, tant il était chaud. Des barres de métal de taille diverse trempaient dans ce brasier gigantesque. Xavier en glissa une hors de sa glissière de pierre et l'examina avec un regard gourmand. Il dit quelque chose à la brute qui éclata de rire. Deux soldats attachèrent les deux hommes à des trébuchets de bois qui tournaient sur un axe énorme. Xavier s'approcha des deux citoyens, il tenait une barre à l'extrémité scintillante à la main. Il se plaça sur le côté de Kerteron et d'un geste lent lui plaqua la pointe incandescente sur la poitrine. La chair se mit à grésiller, une horrible odeur de cochon brûlé monta dans la salle et prit Kanti à la gorge qui se mit à tousser. Kerteron ne poussa pas un cri. Déçu par sa réaction, Xavier haussa les épaules et confia la barre à l'un des soldats qui la ramena dans sa glissière de pierre.

- Vous êtes coriace, mon cher Kerteron. Je pense que nous allons nous amuser.

Kerteron tira sur ses chaînes et souleva la tête.

- C'est possible. Mais n'attendez pas que je roule sur le sol en hurlant comme une femme.

Xavier pâlit sous l'insulte. Il souleva sa canne et en frappa violemment le torse de Kerteron qui lâcha un léger gémissement.

- Vous voyez. Vous réagissez quand même. Très bien, je vais vous poser une première question. Comment avez-vous découvert que nous avions des espions chez vous ?
- Je n'ai pas l'intention de répondre à cette question.
- Je m'en doutais. En fait, vous voyez, je n'ai jamais eu l'intention de vous torturer vous. Mais en revanche lui devrait vous aider un peu.

Il fit un geste à un des soldats qui fit tourner une grande roue de bois. Sous lui, Kanti sentit les branches du trébuchet s'écarter doucement. Petit à petit, les barres sur lesquelles ses bras et ses jambes étaient attachés avec de lourdes chaînes commencèrent à l'écarteler. A chaque nouveau tour de roue, la douleur montait en intensité, elle devint rapidement intolérable. Au début, il tenta de résister et d'être aussi stoïque que Kerteron, mais il ne put combattre longtemps la souffrance et ses gémissements se transformèrent rapidement en hurlements.

- Alors, mon cher Kerteron, allez-vous répondre à ma question.

Kerteron lui jeta un regard plein de haine. Xavier fit un geste de la main et le soldat fit tourner la roue d'un tour supplémentaire. Kanti crut que ses articulations allaient exploser, il hurla comme un fou.

- Très bien, je vais répondre. Libérez-le.
- Je suis déçu, je m'attendais à plus de résistance de votre part. Mais, c'est vrai, je n'ai rien contre ce jeune homme.

Il ordonna quelque chose dans sa langue et l'un des hommes relâcha le frein qui bloquait la roue. Rapidement, les poutres revinrent à leur position initiale. La pression sur ses membres se relâcha, mais la souffrance dans ses articulations meurtries ne s'atténua pas. Il avait si mal qu'il doutait qu'il puisse jamais marcher ou utiliser ses bras à nouveau. Il se mit à gémir et à pleurer à petits sanglots.

- Détachez-moi et je répondrais à toutes vos questions.

Xavier rit.

- Vous plaisantez. Je trouve que votre position est beaucoup plus confortable pour tout nous raconter. Alors comment avez-vous découvert nos espions ?

- Il y a trois ans. En étudiant un ordinateur de bord dans un dirigeable, nous avons trouvé un fichier inconnu. Personne ne comprenait d'où il venait. Il était écrit dans une langue incompréhensible dans une police inconnue. Au début, nous avons cru qu'il s'agissait d'un fichier erroné.
- Un fichier erroné.
- Oui. Ça arrive des fichiers mal encryptés. Enfin, en tout cas l'affaire est remontée jusqu'au conseil. Et quelqu'un a décidé de l'examiner. Il y avait trop de régularité. Nous avons notre spécialiste des langues qui a jeté un coup d'œil.
- Andrel, n'est-ce pas. Le renégat.
- Oui. Andrel a vite compris que ce texte était rédigé dans une langue du Nord. Il a réussi à le comprendre. C'était un rapport destiné à vous. Le rapport donnait le nom de tous les bâtiments qui devaient rejoindre Lya dans les six prochains mois. Tout le monde a commencé à paniquer. On s'est mis à étudier tous les fichiers bizarres sur toutes les machines.
- Y compris la vôtre.
- Bien sûr. La mienne a fait partie des premières. J'ai découvert qu'il y avait des dizaines de fichiers cachés auxquels je n'avais jamais fait attention.

Xavier soupira.

- Souvent la meilleure façon de cacher quelque chose c'est de le mettre à la vue de tous.
- Oui. Il y a des répertoires dont personne ne comprend l'utilité mais si on les retire les ordinateurs ne marchent plus. Alors, personne ne regarde jamais là. Sur ma machine, il y avait un rapport très précis sur tout le fonctionnement de ma propriété. Ma fortune, le nombre d'esclaves, la production des années précédentes. Or, il n'y avait qu'un seul esclave qui pouvait avoir accès à toutes ses informations.
- C'était Marcel, un vieil ami à moi. Il vous surveillait depuis des années.
- Je ne le connaissais pas sous ce nom. J'en ai parlé au conseil qui a décidé de ne pas statuer immédiatement. Seulement Marcel a découvert que je savais. Il m'a entendu. Il s'est enfui, j'ai décidé de l'abattre. J'ai vendu son fils en faisant croire que nous avions des problèmes financiers pour cacher la vérité. Il pouvait y avoir des espions partout.
- C'était donc ça. Et ensuite ?

- Nous avons découvert les filaments dans sa tête.
- Vous savez donc ça aussi.
- Oui. Et puis les archives ont commencé à mourir et à ne plus se reproduire correctement.
- Nous n'y sommes pour rien.
- En tout cas. Les scientifiques ont rapidement découvert que ces filaments étaient des nans. Seulement, ils étaient trop abîmés pour être exploités. Nous nous sommes dit que des gens capables de fabriquer des nans comme ça pouvait aussi être capable de revitaliser nos souches d'archive.

Xavier ricana.

- Nous pourrions le faire sans problème.
- Est-ce vous qui avez inventé les nans ?
- Nos ancêtres, il y a plus de deux mille ans, au moment où le grand serpent s'enfonçait dans les eaux.

Xavier s'étira. Il fit un geste aux soldats et leur donna un ordre dans sa langue. Les soldats les libérèrent. Kanti essaya de remuer ses articulations endolories. La douleur s'était atténuée et il pouvait encore bouger bras et jambes, mais il était si faible qu'il fallut que deux soldats l'aident à marcher pour le ramener à leur cellule.

Allongé sur le sol froid de leur cachot, Kanti demanda à Kerteron.

- Pourquoi as-tu parlé ?
- Pourquoi aurais-tu souffert pour des informations comme celle-là ?

Kerteron lui posa la main sur le front.

- Endors-toi. Tu auras moins mal comme ça. Je suis désolé gamin de t'avoir entraîné dans cette galère. Vraiment désolé.

La porte de la cellule s'ouvrit et un homme en robe de bure élimée entra dans la pièce étroite. Il s'approcha de Kerteron et il appliqua un onguent sur sa brûlure qui le soulagea. Il appliqua aussi une pommade sur les articulations gonflées de Kanti. Puis sans avoir dit un mot, il sortit de leur cellule et la porte se referma sur eux.

XVIII

Kertan fit tourner brusquement son cheval et jeta un coup d'œil dans la combe où un millier d'hommes campaient dans le désordre le plus complet. C'était le troisième espion qu'elle repérait depuis le début de la matinée. Celui-ci avait eu un peu de courage que les précédents et il observait les troupes marsoises à moins de cinquante mètres. Embusqué sous les buissons, il comptait soigneusement les soldats qui s'interpellaient bruyamment. Mais les mouvements incessants des hommes qui passaient d'un feu à l'autre, les chevaux lâchés au milieu du campement, rendaient le décompte plutôt compliqué et elle le vit à deux reprises frapper du poing sur le sol. Finalement, il se leva et partit ventre à terre vers l'endroit où les troupes sanoises étaient stationnées. Son rapport allait être aussi compliqué que celui de ses prédécesseurs pensa avec amusement Kertan. Elle lança son cheval au galop et une demi-heure après, elle retrouva Andrel dans le camp marsois en train de boire une tasse de café, en grande discussion avec un ami d'enfance qu'il avait retrouvé par hasard parmi les soldats de l'armée de reconquête. Son marsois était devenu très hésitant avec le temps, et il s'emmêlait souvent dans les expressions, mais le bonheur de parler enfin sa langue tous les jours compensait largement ses balbutiements et ses lapsus. Lorsqu'il aperçut Kertan, il se leva d'un coup et vida sa tasse sur le sol. Il se précipita vers elle.

- Alors ?
- Le plan de Roman a l'air de se passer parfaitement. J'ai l'impression que les Sanois sont tombés dans le panneau, répondit-elle en marsois.
- Pourtant c'est un plan plutôt grossier.
- J'ai l'impression qu'ils ont du mal à y croire. J'ai vu au moins trois gars ce matin qui observaient les troupes.

Elle sauta de cheval et s'approcha du feu, où elle se servit une tasse de café. Elle avala une gorgée et la recracha sur le sol.

- Immonde. Il cuit depuis quand ?
- Je ne sais pas, ici ils font le café en permanence. Ils rajoutent de l'eau et du café sans arrêt.
- Rarement bu quelque chose d'aussi immonde. Bon, je vais aller voir Roman, je vais aller lui faire mon rapport.
- Le GENERAL Roman.
- Comme tu dis.

Elle sourit, ce titre de général accolé à un Blanc lui semblait assez farfelu. Mais, elle devait avouer qu'il avait su organiser les troupes de façon assez remarquable. Elle pénétra dans la tente et se servit une tasse de café personnel du général qui se refroidissait dans une superbe cafetière en émail. Celui-ci entra à son tour derrière elle.

- Vous venez me faire votre rapport ou me voler mon café.

Elle avala une gorgée et répondit le visage barré d'un grand sourire.

- Il faut avouer qu'il est bien meilleur que celui des troupes.
- Alors ?
- J'ai vu au moins trois espions qui tentaient de compter les troupes ce matin.
- Trois... Ça me paraît bon signe.
- Oui. Ça fait près de 10 en trois jours.
- Dans le coin, en revanche, nous en avons capturé deux qu'on a gardé sous la main. Ça veut dire que les seuls rapports qu'ils vont avoir, ce sera sur la combe des sauterelles.
- Les Sanois ne sont quand même pas aussi bêtes ?
- Ils sont désespérés. La défaite du Farna les a complètement pris par surprise.

Il s'approcha de sa table et se servit une tasse de café tiède. Il trempa ses lèvres et grimaça.

- J'ai une question pour vous. Pourquoi est-ce que vous êtes mis à notre service ?
- Disons que c'est par nostalgie pour le passé. J'ai toujours aimé vos gâteaux au lait.

Le général sourit à son tour.

- C'est le genre de motif contre lequel aucune armée ne peut lutter.
- En effet. Il faut aussi dire que mon gouvernement a toujours aimé travaillé avec les vôtres.

Un homme en uniforme d'éclaireur entra alors dans la tente en titubant. Blême, le visage défait, le bras en écharpe, son uniforme couvert de sang, il tenait à peine debout, mais il avait décidé de donner lui-même son rapport. Sa voix était restée forte malgré sa faiblesse évidente.

- Les troupes du Sana se sont mises en route. Elles se dirigent vers la combe. Je...

Il fit un pas vers une chaise et tomba à genou avant de la rejoindre. Le général se précipita vers lui et hurla un ordre. Deux hommes entrèrent dans la tente et se saisirent doucement de l'homme qu'ils aidèrent à

remettre debout. Peu après, il réunissait ses officiers supérieurs pour donner les derniers ordres avant la bataille.

Le général en chef des forces sanoise avait longtemps hésité. Il ne disposait pas d'une armée très nombreuse, tout au plus cinq mille hommes, il pouvait difficilement la scinder en trop de petits groupes. L'expérience Farmoise contre Tolsa lui restait en mémoire, il ne tenait pas à recommencer la même erreur. Pourtant, il n'avait pas le choix, les rapports qu'il avait reçus, confus et imprécis, semblaient confirmer la présence d'une troupe massive dans cette combe. Il prit quand même la décision de garder un tiers de ses troupes en réserve pendant que le reste partirait à l'attaque. L'armée d'attaque se divisa en trois branches, deux contournèrent la combe pour prendre les ennemis à revers, tandis que la dernière se plaçait à l'entrée de la combe pour en bloquer la sortie. Le commandant Jaiën, qui commandait les troupes marsoises dans la combe reçut presque immédiatement des rapports sur le déplacement des troupes et envoya rapidement un éclaireur pour prévenir le gros de l'armée de l'arrivée de l'ennemi. Il recevait toutes les demi-heures des rapports de ses éclaireurs placés tout autour de la combe et apprit très vite la présence d'un noyau dur en embuscade à la sortie. Il calcula le temps nécessaire pour que les autres troupes gravissent les collines avoisinantes et il décida de lancer sa cavalerie, l'ensemble de son corps d'armée à l'assaut. En instant, ses hommes qui s'étaient tenus en alerte pendant trois jours se mirent en selle et dévalèrent à toute vitesse vers la sortie de la combe. Les troupes sanoises venaient à peine de s'installer lorsqu'elles virent fondre sur elles la cavalerie ennemie lancée à toute vitesse. Le combat fut d'une extrême violence, les troupes qui étaient parties à la conquête des collines descendirent à leur tour dans la combe pour prendre en tenaille ces troupes qui s'étaient lancés à l'assaut des leurs propres frères. C'est alors que le gros de l'armée marsoise fit son apparition et dans un long mouvement encercla les troupes sanoises qui s'étaient aventurées dans le fond de la combe. Le commandant Jaiën avait entre-temps totalement enfoncé les troupes qui devaient l'empêcher de sortir, ses 1000 cavaliers submergèrent totalement les 1500 hommes mal retranchés qu'on lui avait opposés. Il fit alors demi-tour et relança ses cavaliers à l'attaque. Pris entre deux feux, les troupes sanoises se retranchèrent dans le fond de la combe, mais tirés comme des lapins du haut des collines, et enfoncé par la cavalerie de Jaiën, elles ne purent résister longtemps. Pris de panique, le général sanois décida de s'enfuir sous la protection du reste de ses troupes. A la fin de la journée, la quasi

totalité des 3500 soldats sanois étaient soit mort soit prisonnier. Le Marsa était enfin libre.

Le roi Joianis entama alors à la tête de ses troupes une rapide reconquête du pays, trois semaines plus tard il était de retour dans son palais. L'ensemble des farnois et sanois qui résidaient encore dans le pays abandonnèrent précipitamment les maisons qu'ils avaient occupé parfois depuis près de quinze ans. Certains par dépit, mirent le feu à des maisons centenaires et la plupart pillèrent ces vieilles demeures de leur contenu le plus précieux. Mais alourdis par le poids de leur butin, ils furent souvent rattrapés avant la frontière et beaucoup furent lynchés par la population. Andrel découvrit avec un certain soulagement que la maison de son père avait échappé à la destruction et au pillage. Il devait découvrir plus tard que le Seigneur Smisse avait personnellement mis son veto au pillage de leur manoir, et avait fait en sorte qu'il soit protégé contre les pillards en déroute. Le retour du roi se fit dans une atmosphère étrange, un mélange de fête extravagante et de violence barbare. Tous ceux qui avaient fait peu ou prou affaires avec les occupants furent massacrés sous l'œil indulgent de l'armée régulière qui assurait un minimum de police, tandis que la population dans les derniers feu de l'été perçaient barriques de vin sur barriques de vins et se gointraient de viandes rôties au milieu des places des villages et des villes. Puis, au bout d'une quinzaine de jours, les choses se calmèrent d'elles-mêmes. Le pays retrouva son calme habituel, cette torpeur qui surprenait tant les citoyens de la fédération lorsqu'ils venaient dans le Marsois. Cependant, quelque chose de profond avait changé. Le roi dans son exil avait compris la fragilité de son royaume et la puissance nouvelle du Tolsa l'avait fait réfléchir. Il fit venir Andrel dans son palais. Le roi était un petit homme frêle d'une soixantaine d'année, autrefois amateur de bonne chère et de femmes, le temps l'avait desséché et lui avait retiré son ancienne insouciance qui avait conduit son royaume au désastre. La pauvreté et l'ignorance de ses gens lui étaient maintenant insupportables. La vieille cour qui l'avait si efficacement protégée contre la réalité, s'était si lourdement commis avec l'occupant que la majorité était soit en fuite soit pendu à un mât par une population revancharde. Désormais, il voulait changer complètement sa façon de gouverner. Il avait déjà envoyé son neveu, son fils avait été tué lors de l'invasion, chez les tolsiens pour apprendre les techniques modernes et être prêt à donner au royaume une nouvelle impulsion. Il avait besoin de nouveaux collaborateurs, de gens qui connaissaient les réalités d'un monde en pleine mutation, Andrel faisait partie de ce sang nouveau avec lequel il voulait réformer son pouvoir. Lorsque Andrel entra dans le bureau royal,

il découvrit le roi en train de boire une tasse de café, les yeux perdus dans le vague. Andrel s'inclina légèrement. Le roi l'ignora pendant quelques minutes, laissant Andrel dans l'expectative. Il passait d'un pied sur l'autre, très gêné, incapable de comprendre ce que le roi voulait. Puis le roi s'extirpa de son fauteuil et fit quelques pas pour se placer devant l'une des fenêtres monumentales qui donnaient sur le parc. Sa voix fluette, presque inaudible surprit Andrel.

- Pourriez-vous m'expliquer ce que sont ces archives qui intéressent tant la fédération ?
- Votre majesté. C'est compliqué à expliquer. Disons que la fédération se sert de machines...

Il chercha un instant le mot le plus précis pour expliquer ce qu'étaient les nans.

- De machines vivantes.
- De machines vivantes ?
- Oui. De machines organiques qui peuvent conserver la trace de millions de texte pendant des siècles et qui peuvent vous permettre de les retrouver instantanément.
- Comme si vous aviez des milliers de bibliothécaires ?
- Oui exactement.
- Quel est l'intérêt de retrouver des textes instantanément ?
- Vous pouvez les croiser votre majesté.
- Les croiser ? Vous utilisez une terminologie étrange mon ami.

Andrel s'échauffa et dit.

- Par exemple, vous pouvez retrouver tous les rapports de police sur une personne donnée et voir s'il existe d'autres personnes qui sont allés dans les mêmes endroits ou qui ont rencontré les mêmes personnes.
- Je vois. Et quel est donc ce problème que la fédération rencontre en ce moment.
- Ces machines vivantes sont en train de dépérir. Toutes leurs archives depuis des siècles sont en train de disparaître. La mémoire de leur peuple.
- Pourquoi ça ?
- Les machines fonctionnent à l'aide de ce que la fédération appelle des nans. Ces nans sont des animaux qui se reproduisent entre eux. Mais depuis quelques dizaines d'années, la reproduction est de plus en plus mauvaise.
- Trop de consanguinité, je suppose.

Andrel s'arrêta de parler et resta bouche bée un instant, puis il se reprit.

- Tout à fait. À force d'utiliser les mêmes souches, ces animaux ont perdu de leur vigueur.
- Je vois. Pensez-vous qu'il nous faudrait de ces archives ici ?
- Oui. Bien sûr, ce serait un progrès extraordinaire.
- Mais si elles sont aussi fragiles ?
- Nous pensons que les prêtres connaissent cette technologie.
- Les prêtres ? Ainsi, voilà le lien avec la sainte Église.
- La sainte Église votre majesté ?
- Ils sont beaucoup plus puissants que vous ne le croyez. Nous ne devons pas nous les mettre à dos. En fait, nous avons besoin d'eux pour nous débarrasser de la menace que la fédération fait peser sur nous.
- Mais votre majesté, c'est l'église qui vous a fait perdre votre royaume.
- C'est exact. Je ne tiens pas à me les remettre à dos. Leur pouvoir est immense.
- Majesté, je ne comprends pas.
- Très bien. Je sais que vous avez des liens très étroits avec la fédération. Vous parlez leur langue et vous connaissez leur culture. Mais à qui va votre loyauté ?

Andrel retint son souffle pendant quelques secondes, ses idées tournaient à toute vitesse dans sa tête. Puis, il relâcha sa respiration et répondit d'une voix blanche.

- A vous, votre majesté. A vous bien sûr.
- Vraiment ? En êtes vous aussi sûr ?
- Oui...
- Fort bien. Vous pouvez entrer père révérend Armand.

Un homme très grand, vêtu d'une longue robe rouge, pénétra alors dans le bureau. Il portait autour du cou une croix magnifique en or incrustée de bijoux, que sa main ne cessait de caresser. Le visage austère était encadré d'une longue chevelure d'un noir de geais, le nez droit très fin se busquait à l'extrémité en une sorte de bec qui donnait à sa physionomie quelque chose d'inquiétant et de menaçant; une sensation que sa voix très douce renforçait.

- Je sens que vous n'aimez pas notre église. Nous sommes pourtant la seule force qui pourrait nous permettre de réunir enfin tous les royaumes et de retrouver l'unité perdu.
- L'unité perdu ? Qu'est-ce que c'est que cette lubie ?

Le révérend Armand se permit un léger sourire.

- Depuis longtemps, depuis que le serpent s'est enfoui dans les profondeurs de l'Océan, notre ordre cherche à reconstruire l'unité perdue de la grande Nation qui existait avant le temps des ténèbres. Cette nation dominait la Terre et dirigeait les destinées du monde. Depuis des siècles, nous cherchons à retrouver cette unité. Il nous faut un royaume puissant pour joindre toutes les autres nations sous son étendard et reconstruire l'unité du monde chrétien.

Andrel poussa un petit ricanement.

- Vous avez joué Farna et Sana contre nous et vous avez perdu. Maintenant vous misez tout sur nous.

Le révérend se passa les mains dans les cheveux pour remettre en place une mèche qui lui caressait les yeux. Son sourire s'était effacé, sa voix se fit plus grave.

- Votre analyse est malheureusement juste. Nous ne pouvions faire confiance à une nation qui collaborait si ouvertement avec la fédération. Aujourd'hui, sa majesté a compris la leçon. Nous aussi.

Il s'inclina légèrement. Le Roi hocha la tête.

- Il faut bien comprendre mon cher Andrel que sans le soutien de l'Église nous n'aurions jamais pu financer notre reconquête.

Armand reprit.

- Aujourd'hui ce qu'il nous manque, c'est la connaissance. Vous avez beaucoup appris là-bas. Vous pouvez nous être très utile ici. Nous avons besoin de votre connaissance des langues pour extraire la connaissance dans des archives si anciennes que plus personne ne sait les déchiffrer chez nous. Vous pouvez nous aider à former des hommes aguerris à la lecture et à l'analyse des archives qui sont stockées chez nous depuis des millénaires.
- Ainsi, vous avez perdu la maîtrise des archives.
- Pas tout à fait. Nous avons des dictionnaires et des grammaires pour apprendre toutes ces langues, mais nous n'avons personne pour savoir les utiliser.
- Et si je refuse.
- Vous seriez un traître à votre pays, répondit le roi.
- Pour nous, vous seriez un apostat.
- Ouf ! J'ai donc le choix devant moi de vous aider ou de m'enfuir.

- Nous ne vous laisserons pas repartir, intervint le roi.

Andrel commençait à se sentir mal, presque nauséux. La situation prenait un tour qu'il n'avait pas prévu. Il avait oublié à quel point sa nation d'origine, malgré l'attachement qu'il lui portait, était une terre d'arbitraire et de tyrannie. D'un autre côté, la fédération n'offrait guère aux hommes de sa race une place particulièrement sympathique. En fait, il se rendait compte qu'il n'avait jamais véritablement pensé à ce qu'il ferait en cas de libération de son pays. Pour le moment, la seule solution était d'accepter ce poste. Il s'inclina et marmonna une brève formule d'acquiescement. Une fois rentré chez lui, il se rendit dans le jardin que l'automne commençait à tâcher de rouge pour en parler avec Kertan. Celle-ci buvait une tasse de café qu'elle accompagnait de petites brioches dont elle distribuait les miettes à une cohorte d'oiseaux hystériques. Il s'assit en face d'elle et lui dit en Sge-okn.

- Ils me proposent de rester ici pour travailler à un système d'archive.
- Tiens donc. Ça n'a rien de surprenant. Pourquoi ces précautions ?
- L'église est au centre de la reconquête.
- Vraiment. Je ne suis pas surprise. Ce qui me paraît étonnant, c'est que toi tu le sois.
- Très bien. L'église a à sa disposition un système d'archive comme celui de la fédération. Dedans, ils ont des documents très anciens qu'ils n'arrivent plus à relire. Ils veulent que je les aide à former des gens pour étudier ces documents.
- Ça, on s'en doutait depuis longtemps.
- Bien sûr. Mais imagine que dans les archives, ils mettent la main sur une arme qui leur donnerait un énorme avantage. Imagine que demain la multitude de petits royaumes se retrouvent réunie par la force sous la direction du Marsi.

Elle poussa un soupir.

- C'est pour ça que tu dois accepter ce poste. Pour éviter que cela n'arrive.

Andrel ricana.

- Tu me demandes d'être un traître à mon propre pays ?

Kertan lui jeta un coup d'œil ennuyé.

- Il va falloir que tu décides à qui va ta loyauté.
- C'est la deuxième fois aujourd'hui qu'on me demande de répondre à cette question. Quelle loyauté je pourrais donner à une nation qui utilise les miens comme esclave.

Depuis qu'ils étaient enfermés dans leur cellule, la seule lumière qu'ils voyaient était un mince filet qui filtrait sous la porte. Leur vie était rythmée par les repas qui survenaient une ou deux fois par jour, impossible à dire tant cette lumière chiche, fragile, immuable les privait de tout repère temporel. Kerteron avait décidé de graver dans la pierre moussue de leur cellule des traits calés sur l'arrivée de la nourriture. D'une certaine manière, la quasi-obscurité dans laquelle ils vivaient avait cela de bon qu'ils n'avaient pas à s'interroger plus avant sur la soupe grasse et insipide qu'on leur servait. Ils l'avalèrent en quelques gorgées tout en grignotant du bout des dents le morceau de pain dur qu'un trempage allongé dans la soupe humidifiait en surface sans en assouplir le cœur de pierre. Entre le vingtième et la vingt-et-unième soupe, on vint enfin les chercher. Le passage de l'obscurité à la pleine lumière fut une expérience aussi douloureuse qu'humiliante. Aveuglés, ils ne pouvaient se déplacer sans l'aide de leur gardien. Il leur fallut presque une demi-heure pour enfin distinguer autre chose que des ombres lumineuses. On les emmena dans une grande salle occupée en son centre par une table immense autour de laquelle cinquante personnes auraient pu s'asseoir à l'aise. Un assortiment de charcuterie et quelques tranches épaisses de pain frais les attendait. Kanti affamé se jeta sur la nourriture et manqua de s'étouffer avec la mie épaisse du pain. Il avala une grande gorgée de bière aux épices qu'on avait pris soin de placer à côté des plats. Kerteron plus mesuré avala un peu de pain et de jambon et après avoir humé longuement la bière, but une courte lampée. Les gardes qui les avaient accompagnés s'étaient mis en faction aux différentes entrées de la pièce et ne leur accordaient aucun intérêt. Au bout d'un petit quart heure un homme accompagné de deux gardes massifs fit son entrée dans la grande salle. C'était un homme bedonnant qui devait avoir une soixantaine d'année, la chevelure encore abondante blanche comme la neige descendait en une longue cascade sur ses épaules étroites. Ses yeux bleus étaient sans cesse en mouvement, et semblaient plonger au plus profond de l'âme de ceux qu'il observait. Kerteron soutint son regard, puis dans un geste de défi s'assit et récupéra sur la table sa chope de bière pour boire une longue gorgée, comme si la présence de cet homme n'avait aucune importance. Kanti en revanche posa son sandwich sur la table et resta bouche bée devant le vieil homme. Ce dernier sourit légèrement devant l'attitude de Kerteron. D'une voix douce il s'adressa à eux en marsois.

- Comment allez-vous ? J'ai appris que le frère Xavier vous avait quelque peu maltraité ce dont je suis fort désolé. J'ai fait mettre le hola. Malheureusement, je crois qu'il vous en veut de l'avoir vous-même maltraité.

Kerteron sourit et répondit en Ofokn.

- Nous avons besoin de savoir certaines choses qu'il refusait de nous donner.

Le vieil homme reprit en marsois.

- Il a obéi aux consignes de son ordre. En revanche, sa fragilité nous a déçu. Il a répondu trop vite.
- Peut-être.

Kerteron jeta un coup d'œil autour de lui, puis il prit une tranche de pain sur laquelle il plaça un petit morceau de fromage. Il avala le tout et se mit à mâcher lentement. Il demanda.

- Que voulez-vous faire de nous ?
- Eh ! Bien. Vous voyez nous nous posons la même question. Après tout, je pense que l'on devrait vous condamner à mort pour avoir délibérément attaqué une brigade sur notre territoire et avoir torturé un membre de notre église. On ne peut guère parler de péché véniel dans ce cas présent. Vous comprendrez que nous pouvons difficilement tolérer que l'on vienne tuer indûment nos concitoyens sur notre propre sol et ignorer cela comme s'il s'agissait d'une broutille. Ces hommes que vous avez assassinés ont des familles qui demandent vengeance. Nous sommes très ennuyés. Surtout que nombre de nos guerriers travaillent dans vos champs comme esclave. Vous n'êtes guère populaire en ces contrées.
- Autrement dit, si je tente de partir, je risque de me faire lyncher par une foule en colère . C'est ça ?
- Disons que nous avons réussi à calmer la population grâce au cadavre du capitaine Khashka.
- Qui êtes-vous ?
- Je suis le cardinal Jean, représentant de Sa Sainteté le pape.
- C'est la deuxième fois que l'on me parle de ce pape. Qui est-ce ?
- Le chef de notre église.
- Et où peut-on le trouver ?
- Mais à Rome. Bien sûr.
- Je vois.

Le cardinal se saisit d'une chope de grès qui traînait sur la table. Il en avala une gorgée, puis il s'installa confortablement sur un siège en face de Kerteron.

- Qu'êtes-vous venu chercher ici vraiment ?
- La connaissance.

Le cardinal éclata de rire.

- La connaissance, la vérité. Vous êtes chez vous ici, c'est notre fond de commerce.

Kerteron prit sa propre chope sur la table et la vida d'un trait.

- Je ne suis pas surpris.
- Sérieusement. Qu'est-ce que vous voulez ?
- Le frère Xavier ne vous l'a pas dit ?

Le cardinal poussa un soupir et haussa les épaules.

- Bien sûr. De toute façon, cela fait trente ans que nous suivons la lente dégradation de vos archives. Ce n'est pas un phénomène irréversible, si cela peut vous rassurer. Il vous manque une certaine diversité génétique pour améliorer la santé de vos nans.
- C'est la conclusion à laquelle nous sommes arrivés.

Kerteron se leva et s'approcha d'une des grandes fenêtres qui surplombait la ville. Au loin, il aperçut un étrange pilier fait de poutres entrelacés qui montait à l'oblique vers le ciel nuageux. Sous lui, le trafic incessant des charrettes et des piétons lui rappelait Masille par son ordre et sa densité. Mêlés à la foule, les guerriers tigres surveillaient tout, contrôlaient tout, et les visages fermés de la population, leurs regards fixés sur le sol, indiquaient que cette présence massive n'étaient pas exactement du goût de tout le monde. La voix du cardinal se fit mielleuse.

- Nous pourrions vous aider. Mais pour cela nous avons besoin d'un accord avec votre gouvernement.
- Vraiment. Quel type d'accord ?

Kerteron fixa son regard dans celui du cardinal qui ne cilla pas. Le cardinal se leva et vint le rejoindre devant la fenêtre. Il ouvrit les larges panneaux et le bruit et les odeurs de la ville envahirent la pièce.

- Vous avez une idée de notre puissance. Païa est loin d'être la ville la plus puissante de notre ordre. Nous pouvons vous aider, mais pour cela il faut que vous cessiez d'intervenir dans nos affaires.
- Vos affaires ? Vous voulez dire dans la constitution de votre propre fédération. Sous votre direction, bien entendu.

- En effet. Nous voulons reconstruire l'ancien empire péanien.
- Je doute que mon gouvernement soit d'accord avec un tel projet.
- Si nous pouvons vous aider à sauver vos archives, il me semble que nous ne demandons pas beaucoup. En particulier, nous continuerons évidemment de commercer avec vous. En revanche, le trafic d'esclaves ne sera plus toléré.

À la grande surprise de Kanti, Kerteron si impassible en toute circonstance, semblait troublé par la proposition du cardinal, ses mains s'agitaient continuellement, se caressant dans un mouvement curieux, comme s'il essayait de faire partir son angoisse en se lavant les mains dans l'air. Jean continua.

- Il faut aussi que je vous apprenne une nouvelle qui vous fera certainement plaisir. Les forces marsoises ont vaincu l'armée sanoise.

Pour la première fois depuis leur arrivée dans la salle, Kanti prit la parole.

- Grâce à votre aide, je suppose.
- En effet, jeune homme. Nous pensons que le Marsi est l'état le plus prometteur pour jeter les débuts d'un grand empire. Le Farna et le Sana nous ont beaucoup déçu. Il leur manquait la volonté et la fougue nécessaire. Ce n'était que de vulgaires pillards sans vision. Ce n'est pas le cas du roi Joianis. Bien au contraire.

Kerteron revint vers la table et se servit une nouvelle chope de bière qu'il avala d'un seul trait. Puis il reprit un morceau de pain et de fromage et se mit à manger, le regard perdu dans le vide.

- Alors que pensez-vous de notre proposition ?
- Je ne peux pas répondre en mon nom, murmura Kerteron.
- Je m'en doute. Si vous voulez nous en parlerons demain. Je ne vous renvoie pas dans votre cellule. Vous êtes désormais nos invités.

La chambre dans laquelle on les conduisit était large et spacieuse. Les fenêtres dominaient, au quatrième étage, une cour où stationnaient en permanence une vingtaine d'hommes en arme. Elle était équipée de deux larges lits et d'une petite salle de bain. On leur servit une légère collation le soir. Le lendemain matin, ils furent réveillés à l'aube par une troupe d'une dizaine de guerriers. Ils retournèrent dans la même salle que la veille et furent reçus par un groupe d'une dizaine de prêtre assis à l'extrémité de la table. Le cardinal siégeait sur une haute chaire au bout de la table.

- Veuillez vous installer. Vous pouvez prendre une tasse de café, si vous voulez. Il vient de chez vous, si je ne m'abuse. Un produit précieux dont nous ne serions nous passer.

Un léger murmure amusé traversa l'assistance. Kerteron sourit à son tour. Il se servit une large tasse et avala une petite gorgée. Il répondit.

- Un très bon crû. Il vient d'ailleurs de mes terres, n'est-ce pas ?
- En effet. Vous avez un palais très fin.

Il se leva, et d'un geste lent, circulaire montra l'ensemble des prêtres assis autour de la table.

- Nous avons pris la décision suivante. Vous Kerteron pouvez retourner à Lya porter ce traité à votre gouvernement. Votre jeune ami, en revanche, restera parmi nous...

Il hésita un instant sur le mot et continua.

- Comme garant de votre bonne foi.

Kerteron ricana.

- Comme otage plutôt.
- Je n'aime guère ce mot. Comme otage, si vous préférez.
- Je suppose que je ne peux pas refuser.

Le regard du cardinal se fit dur.

- J'avoue que j'aurai du mal à comprendre comment vous pourriez refuser une offre aussi généreuse. Vous vous êtes rendu coupable de crime envers la nation des tigres. Ne l'oubliez pas.
- Quelle garantie ai-je que Kanti sera bien traité ?
- Vous avez notre parole.

Tous les prêtres se levèrent alors au même moment comme répondant à un signal perçu d'eux seuls. Le cardinal frappa dans ses mains et un corps de garde entra dans la salle. Sans un mot, ils sortirent tous de la salle. Kanti et Kerteron encadré par plusieurs gardes qui les regardaient avec un sourire au coin des lèvres suivirent le mouvement. Il régnait dans le groupe une certaine fébrilité, presque un entrain, comme s'ils allaient assister à un grand spectacle. Kerteron jeta un regard interrogateur à Kanti, l'attitude des gardes et des prêtres recelait une menace sous-jacente qu'il percevait, sans pouvoir l'identifier. Kanti ne se rendait compte de rien, l'idée de rester otage ici, l'obnubilait complètement. Demeurer parmi ces gens qui le haïssaient contre une promesse de respect d'un traité que personne dans la fédération ne pourrait accepter avait tout d'un piège sans issu. Désespéré, il monta dans l'une des carrioles qui les attendaient en bas dans une sorte de brume. C'est à peine s'il perçut la

traversée de la ville mené à un train d'enfer au milieu d'une population qui s'écartait aussi vite qu'elle pouvait devant le convoi, au milieu des cris et des injures de la garde à cheval qui repoussait de la pointe de la lance ceux qui ne bougeaient pas assez vite. En moins d'une heure, il se retrouvèrent au-delà des premiers faubourgs de la ville, en haut d'une colline aride qui dominait les champs couverts de blé. Tous sortirent alors des véhicules et les prêtres s'assirent sur des tabourets pliables que les gardes leur avaient obligeamment installés. Kanti fit quelques pas à l'extérieur, l'air était lourd d'un orage annoncé et les fragrances d'une terre en pleine floraison l'assaillirent comme autant de promesses de liberté. Tous regardaient dans la même direction. Kanti sentit son cœur manquer un battement. Au loin, une dizaine de dirigeables de la fédération flottaient majestueusement dans leur direction. L'amiral Chtash avait donc réuni suffisamment de troupes pour lancer une attaque contre ces imbéciles prétentieux. Devant une telle démonstration de force, l'Eglise allait devoir courber la tête. Demain, le marché aux esclaves de Lya déborderait de marchandise. Pourtant nul parmi les prêtres n'avaient l'air effrayé ni même tendu. Au contraire, ils ne cessaient de plaisanter tout en puisant à pleines mains dans des paniers remplis de gâteau qu'ils dégustaient en buvant une tasse de café. Kerteron sentait la panique le gagner. Ce calme, cette confiance en eux le laminait, le souvenir de tous ces dirigeables perdus corps et biens dans cette région lui revenait en mémoire. Contrairement à Kanti, il ne ressentait aucun soulagement à voir s'approcher l'une des plus grandes forces aériennes jamais réunie en une seule bataille. Les vents contraires ralentissaient la progression des vaisseaux de guerre, et il s'écoula près de deux heures avant que les dirigeables soient suffisamment prêts pour que l'on puisse apercevoir les nacelles qui pendaient sous leur masse imposante. Soudain, les prêtres cessèrent de babiller, l'un d'eux se retourna vers lui et lui tendit des jumelles tout en lui désignant un des bunkers de béton qu'ils avaient croisé en arrivant en ville. Kerteron se saisit des jumelles et examina attentivement les pointes d'acier qui menaçaient directement le dirigeable en tête. Il y eut un brusque nuage de fumée et une sorte de flèche longue en acier décolla à la vitesse de l'éclair. Il abaissa les jumelles, dans le ciel une mince ligne de fumée se dessinait à une vitesse surréaliste en direction du dirigeable qui semblait n'avoir rien vu. Lorsque le missile entra en contact avec l'enveloppe externe, il la traversa comme s'il s'agissait de gaze et explosa au beau milieu des sacs de sustentation. La coque s'embrasa en un instant et la masse énorme devenue une boule de feu s'abîma sur le sol comme un météore. Les autres dirigeables tentèrent alors de modifier leur trajectoire, mais si lentement que Kerteron sentit

son corps se tendre en une tentative dérisoire d'appliquer toute sa volonté pour les aider à tourner plus vite. Au sol, les missiles décollaient les uns derrière les autres sans aucun répit, comme si l'église en disposait d'une quantité illimitée. Devant Kanti et Kerteron décomposés, les dirigeables s'écrasaient les uns derrière les autres en une pluie de feu qui semblait ne jamais s'arrêter. Elle s'arrêta pourtant, lorsque le ciel eut été entièrement dégagé du moindre vaisseau de la fédération. Les prêtres se levèrent alors de leur siège et se mirent à applaudir à tout rompre. C'était la pire défaite que la fédération ait jamais connue et Kerteron se sentait responsable. Il avait pourtant fait parvenir un message à l'amiral pour lui demander de différer l'attaque. Mais personne n'avait pris son avis en compte. Qu'une tribu de sauvages ait les moyens de détruire une escadre de la fédération avait dû apparaître comme hautement fantaisiste à leurs yeux. Il ressentait une telle sensation d'échec, si profonde qu'il sentit des larmes monter aux yeux. Il ferma les poings et se força à respirer, à cacher son humiliation devant ces gens qu'il avait si longtemps dédaignés. Le cardinal se retourna et lui dit.

- Vous partirez demain avec le traité que nous voudrions signer avec vous.

Kerteron ne répondit pas. Sa gorge était si serrée qu'il pouvait à peine parler.

- Nous vous procurerons une escorte. Je crois que l'on vous attend là-bas.

Il éclata de rire.

- Vous allez avoir beaucoup de chose à leur raconter.

Le soir Kerteron et Kanti se retrouvèrent dans leur chambre face à un léger repas qu'on leur avait fait porté. Kerteron avait pris vingt ans en une journée, sa peau avait pris une teinte grisâtre, son corps semblait s'être voûté, son regard avait perdu son acuité d'autrefois, il fixait le vide au-delà de Kanti dans quelque gouffre insondable dont il ne pouvait mesurer la profondeur. Quant à Kanti, il était en état de choc, le peu de fierté qu'il avait pu garder au cours de ce voyage venait de se volatiliser. Ce qui lui arrivait semblait appartenir à un autre monde, à un autre temps. Parfois son esprit à la dérive arrivait à saisir pendant un instant la gravité de cette défaite, mais pour mieux la réfuter, comme s'il n'avait jamais été le témoin de cette bataille, mais simplement le spectateur d'un griot de génie qui aurait narré quelque guerre lointaine appartenant aux temps des légendes. Ils se couchèrent sans avoir pu se dire un mot. Kanti passa la nuit à voir et revoir les dirigeables se transformer en boule de feu et tomber sans discontinuer sur le sol. Au matin, il se leva exténué. Il

ouvrit la fenêtre pour respirer un peu. L'automne se profilait dans la rougeur qui gagnait les arbres, dans la fraîcheur du matin qui envahissait la pièce. La nuit lui avait redonné une partie de ses esprits. Kerteron s'extirpa lentement de son lit à son tour et s'assit sur le sol dans la pose de la palabre, les mains mollement abandonnées devant lui. Kanti s'assit en face de lui dans la même position. Kerteron commença en Sge-Okn.

- Cette défaite, nous aurions pu, nous aurions dû, l'éviter. Ces hommes disposent de moyens de détruire nos dirigeables. En revanche, contre une armée au sol, ils n'opposeront pas une force très grande. Ils le savent, je le sais. Je n'ai pas le choix, je dois te laisser ici. Je te jure que je reviendrai à la tête d'une armée pour t'arracher à leurs griffes.
- Je le sais. Je t'attendrais.
- Méfie-toi. Il va falloir que tu sois fort. Très fort. Tu comprends ?
- Je crois que je comprends.

Kerteron se leva et s'approcha de la table pour se verser une tasse de café. Il avala une gorgée.

- Ils savent très bien ce qui se passe chez nous. Nous avons trop longtemps sous-estimé la puissance de l'église. La guerre qui vient de commencer va être longue et meurtrière. Mais si nous la perdons, nous redeviendrons leurs esclaves.

Il frappa du poing sur la table, renversant la cafetière et les tasses qui vinrent s'écraser sur le sol.

- Ça, je ne peux pas le tolérer.

Le cardinal imposa à Kerteron une escorte qui devait soi-disant le protéger jusqu'à son retour parmi les siens. Ils prirent la route principale qui menait jusqu'à Lya. Ce n'était pas vraiment une route, plutôt un chemin que les caravanes incessantes maintenaient dans un état carrossable. Les nuits étaient redevenues froides et le feu que les guerriers tigres entretenaient toute la nuit ne réchauffait guère qu'une maigre soupe sans goût. Le frère Xavier avait été choisi pour le ramener dans la ville frontière et il avait vite fait comprendre à Kerteron qu'au moindre signe de trahison, il n'avait guère pris soin de définir précisément ce qu'il entendait par là, il se ferait un plaisir de lui mettre une balle dans la peau. Au début Kerteron n'avait rien dit, puis il s'était rendu compte de l'imbécillité de la position de Xavier. Après tout, ce dernier était censé le ramener vivant à Lya, non pas en tant que prisonnier ou otage, mais en tant qu'homme libre. De toute façon, avec Kanti entre leurs mains, il ne voyait guère l'intérêt à faire échouer cette mission. Leur relation fut évidemment exécration, du moins au début, car le voyage sur cette bande de terre désolée était terriblement ennuyeux et les gardes tigres n'étaient ni des plus loquaces ni des plus passionnants. Peu à peu, le frère se relâcha et plaça son cheval de plus en plus souvent à la hauteur de celui de Kerteron. Dans les premiers temps, il se contentait de lui rappeler l'humiliante défaite de la flotte de la fédération, puis il abandonna son ton sarcastique et finit par poser des questions sur le fonctionnement de la fédération. En particulier, Kerteron découvrit avec surprise que l'Arène exerçait une véritable fascination chez les peuples du Nord. C'était quelque chose de très nouveau, autrefois lorsque enfant, il recevait des nouvelles des affrontements dans le Champ, les serviteurs qui s'occupaient de lui n'y accordaient aucun intérêt. Mais depuis quelques années, l'Arène était devenu le sujet de conversation favori de nombre de peuples du Nord. On y supputait les chances de telle ou telle nation, on connaissait les noms des principaux champions. Quand Xavier apprit que le Kanti qui était retenu en otage était celui qui avait organisé et mené l'attaque contre les Alpagnes, il pâlit comme s'il venait d'apprendre que son Dieu était descendu sur Terre pour lui parler personnellement. Très excité, il raconta à tous les guerriers de l'escorte qu'il avait rencontré le vainqueur des Marais en personne et s'attira de la part de ses hommes un immense respect. Cet intérêt pour l'Arène laissait Kerteron perplexe. Comment des gens dont le but était de les évincer de la région accordait une telle importance à une épreuve dont la fédération elle-même

commençait à se lasser, si ce n'est à s'en méfier. Il finit par poser la question franchement à Xavier. Sa réponse le laissa plutôt songeur. D'après Xavier, le problème de l'église était de trouver un mode de gouvernement qui permettrait de fédérer des peuples dont le seul point commun avait été un désir forcené de s'annihiler réciproquement, ce qui, Kerteron en convenait facilement, était la situation de sa propre fédération avant que le Fondateur n'y imprime sa marque. L'église songeait par conséquent à organiser sa propre version du Champ pour canaliser les énergies guerrières des multiples nations nordiques. Elle avait donc lancé quelque vingt ans auparavant une étude approfondie du fonctionnement des institutions fédérales pour essayer d'en comprendre les principes directeurs et surtout pour tenter d'en extraire un mode de gouvernement généralisable à la situation locale. Cette étude avait suscité un tel enthousiasme qu'elle avait débouchée sur la création de véritables aficionados qui suivaient au rythme lent des nouvelles le déroulement des batailles et recueillaient comme un devoir quasi sacré le nom des protagonistes. Xavier avait commencé sa carrière dans l'étude de l'Arène et il n'avait cessé de se tenir au courant des moindres faits et gestes que ses collègues toujours sur la brèche continuaient de répertorier. L'exploit de Kanti était parvenu jusqu'à lui et comme ce nom était plutôt courant, il n'avait pas fait le rapprochement. Xavier connaissait en revanche les exploits de Kerteron dans le Champ, au point d'ailleurs de citer les noms de ceux que Kerteron avait combattus ou fréquentés, des noms que Kerteron avait oubliés et que le babal continuuel du prêtre ramenait curieusement à sa mémoire, en ce lieu si désolé, cette lande presque déserte que l'automne un instant flamboyant abandonnait peu à peu face à l'hiver impérieux. Lorsqu'ils parvinrent à Lya, les premières neiges étaient déjà tombées.

Xavier et son escorte ne pénétrèrent pas en ville, ils firent demi-tour avant les premiers faubourgs, ils n'avaient aucune confiance en Kerteron et ils préféraient mettre une certaine distance entre eux et la ville pour éviter de tomber entre les mains de la fédération. Ils se doutaient que leur victoire insolente ne serait guère du goût des troupes fédérales. Elles avaient la réputation de ne pas cracher sur l'occasion de s'entraîner sur des cibles vivantes quand ils en avaient l'occasion et aucun des hommes tigres ne se sentait l'âme d'un pigeon d'argile. Kerteron se retrouva donc à pied à plus d'une journée de marche de la ville, ce qui laissait le temps aux cavaliers de s'éloigner suffisamment. Il entra dans la ville au milieu de l'après-midi, et se dirigea rapidement vers la tour fédérale qui dominait la ville. Il se fit rapidement reconnaître des gardes qui patrouillaient devant

L'entrée de leur quartier réservé. C'est là qu'il apprit la nouvelle. L'amiral Chtash n'avait pas supporté la défaite de son armée et il s'était donné la mort deux jours auparavant. Le commandant Amad le remplaçait. Kerteron ne l'avait rencontré qu'une fois et il se souvenait d'un homme à la peau très claire, typique des habitants du Nord de la fédération. Le nez fortement busqué, la chevelure bouclée en cascade sur des épaules larges, il avait la réputation d'aimer les femmes et le vin, ce qui expliquait que malgré son intelligence et ses qualités de meneurs d'hommes, il n'avait jamais avancé aussi loin que ses talents lui auraient permis dans la hiérarchie militaire. Il reçut Kerteron dans le bureau de l'amiral. L'homme était épuisé, son visage naturellement émacié, s'était encore creusé, ses cheveux si noirs jusque-là s'étaient garnis de gris, parfois ses mains étaient prises de tremblement qu'il tentait d'interrompre en les serrant l'une contre l'autre jusqu'à blanchir ses articulations. Lorsque Kerteron pénétra dans le bureau, il se leva et vint l'accueillir par une embrassade, un rituel propre à son peuple que Kerteron trouvait toujours un peu gênant. Amad retourna s'asseoir sur son siège à palabre et se servit maladroitement une tasse de thé fort à la menthe. Il en proposa une tasse à Kerteron qui l'accepta avec joie. Amad soupira et dit.

- Vous êtes au courant de la catastrophe ?
- Oui. J'y ai assisté.
- Vous y avez assisté ?
- Je viens de vous le dire.
- Moi aussi. Je faisais partie d'un groupe de cavaliers qui devait suivre l'attaque des dirigeables. On nous avait déposé avec mes hommes quelques minutes avant l'attaque. Ces... missiles ont tout détruit jusqu'aux derniers vaisseaux. Nous étions un millier, totalement inutile de nous sacrifier pour rien.

Kerteron se passa la main sur sa cicatrice. Il comprenait désormais pourquoi Amad avait l'air aussi abattu, il avait aussi été témoin de la défaite.

- J'ai envoyé un rapport au conseil. J'ai reçu la réponse ce matin. Il tendit son ordinateur à Kerteron qui lut rapidement le message. L'ordre était simple et clair, il fallait rapatrier toutes les troupes à Masille aussi vite que possible. Lorsque la population apprendrait cette défaite, les rues de Lya allaient cesser de respecter les soldats de la fédération comme autrefois. Les risques d'une insurrection n'étaient pas à négliger. Les citoyens n'étaient guère aimés dans le coin. Amad continua.

- Quel est votre avis ?

- Je viens avec une offre de négociation de la part de Païa.
- C'est quoi Païa ?
- La capitale des tigres.
- Païa, c'est donc la ville qu'on apercevait au loin ?
- Oui.
- Quelle négociation proposent-ils ?
- Le départ de toutes nos troupes des territoires du Nord. La fin du trafic d'esclaves.

Amad ricana.

- C'est tout. Et en échange ?
- Ils nous donneront des souches pour redonner vie à nos archives.
- Vous en pensez quoi ?
- Dans un premier temps, nous ne pouvons pas refuser. Mais après, il faudra attaquer avec des forces au sol. Les dirigeables sont trop vulnérables.
- Je sais. J'en ai vécu l'expérience.

Il jeta un coup d'œil derrière Kerteron.

- Où sont le capitaine Khashka et Kanti ?
- Le capitaine Khashka a été tué par les tigres. Quant à Kanti, il est retenu en otage à Païa.
- Fantastique. Voilà une mission remarquablement exécutée, conseiller Kerteron.

Kerteron siffla, le visage mauvais.

- Vous savez que vous ne devez pas me donner ce titre ici.
- Allons donc. C'est un secret de vieille femme. Tout le monde sait qui vous êtes. Grâce à vous, mes meilleurs camarades sont morts brûlés vifs, comment dois-je vous montrer mon respect ?

Kerteron baissa les yeux. Les intérêts de la fédération étaient menacés au plus haut point, et il ne faisait aucun doute que sa responsabilité était lourdement engagée. Pourtant, il n'éprouvait pas de réelle culpabilité, plutôt une colère sourde contre l'imprécision des rapports sur les prêtres qu'il lisait depuis dix ans. C'était l'arrogance et l'ignorance de la fédération qui étaient responsables de ce désastre. L'arrogance due à leur supériorité technologique et à leur domination sans partage sur ces territoires depuis trois cents ans les avait conduits à ignorer la transformation de ces nations de barbares en une fédération balbutiante. Ils recevaient des rapports sur Païa depuis fort longtemps, mais tous n'avaient voulu y voir qu'un mythe. Ils en payaient lourdement le prix aujourd'hui.

- Vous avez raison, commandant Amad. J'ai commis, nous avons tous commis une lourde erreur. Mais nous n'avons plus le choix. La guerre qui vient de se déclarer aujourd'hui n'est pas une escarmouche sur les lointaines frontières de notre fédération. Leurs soldats sont aussi sur notre sol. Connaissez-vous la fable de l'aigle et du crocodile ?
- Une légende des marais ? Vaguement...
- L'église est comme le crocodile. C'est une force souterraine qui agit dans notre dos. Mais le crocodile a une faiblesse, à force de trop de pragmatisme, il reste le nez collé à la boue du monde. Il faut que nous prenions de la hauteur comme l'aigle et foncer sur lui quand il s'y attend le moins.

Amad ricana et haussa les épaules.

- Vous pourrez toujours raconter cette histoire aux membres du conseil. En attendant, conseiller, j'aimerais que vous me laissiez, j'ai beaucoup de travail devant moi pour déménager les quelques troupes qui restent encore ici.

Kerteron ne répondit pas et il sortit rapidement de la pièce. Nihiliana l'attendait dans l'antichambre, son visage d'habitude si calme était dévastée par l'inquiétude. Kerteron lui posa la main sur l'épaule et l'attira à lui.

- Kanti est vivant, lui murmura-t-il.

Elle éclata en sanglots.

- Comment va-t-il ?
- Il va bien.

Il hésita un instant.

- Il est bien traité.

Nihiliana s'essuya les yeux du bout de son écharpe. Elle plongea son regard dans celui de Kerteron qui détourna les yeux. Si elle avait senti son hésitation, elle n'en laissa rien paraître.

- Où est ma fille ?
- Elle est avec Andrel à Masille.
- Elle a participé à la bataille contre les troupes du Sana ?
- Oui. Elle était éclaireur, je crois.
- Quelle folie... Pourquoi a-t-elle fait ça ?

Elle renifla.

- Pour Andrel, évidemment.

Kerteron fit un grand geste de la main, comme s'il coupait un ennemi invisible à la pointe de son épée.

- Laissons cette histoire de côté. Ma fille est un être têtu qui en a toujours fait à sa tête. Il faut que nous parlions plutôt des nans. Est-ce que tu as déjà entendu de parler des nans de transfert.

Nihiliana resta muette un instant, troublée.

- Oui. Mais d'après les spécialistes, il s'agissait d'une légende.
- Le prêtre qu'on a capturé nous a parlé de nans de transfert qui seraient introduits dans le cerveau et qui permettraient de contrôler nos machines à distance. Est-ce que c'est possible ?
- On n'en trouve mention que dans les textes les plus anciens. Ces nans se grefferaient sur les nerfs optiques et sur certaines parties du cerveau. Ils permettraient d'établir une liaison directe avec une autre machine, mais d'après ce qu'on a pu en comprendre, c'est efficace dans un rayon de dix mètres.
- Je pense que ce n'est pas une légende. Les prêtres qui sont chez nous en sont équipés. C'est comme ça qu'ils réussissent à envoyer des rapports jusqu'ici. C'est nous-même qui organisons le transfert pour eux. Comment peut-on se prémunir contre ce type de manipulation ?
- Si je me souviens bien, il s'agit d'une liaison radio à onde courte. Ces nans sont capables de produire une onde radio qui transmet les informations. On doit pouvoir les brouiller assez facilement. La puissance de ces nans n'est pas très grande.
- Je vois. Il faudra donc équiper nos machines en conséquence... En attendant, aucun esclave ne devra se retrouver dans un rayon de dix mètres là où il y a une machine.
- Ça me paraît difficilement réalisable.
- On verra. Je pars cet après-midi pour Masille. Je dois faire mon rapport auprès du conseil, le plus vite possible. La situation est devenue catastrophique ici. J'en profiterai pour mettre la main sur ma fille et la ramener dans la fédération par la force s'il le faut.

Il restait un dirigeable disponible pour revenir à Masille, celui que Kerteron avait utilisé pour venir jusqu'ici. L'amiral Chtash avait décidé de le garder en ville, il espérait l'utiliser pour se rendre sur le champ de bataille après la victoire, estimant qu'une machine pareille convenait parfaitement à un survol martial au-dessus des ennemis vaincus. L'équipage à bord accueillit Kerteron dans une atmosphère d'hostilité ouverte qu'il préféra éviter en se réfugiant dans sa cabine. Le commandant Amad était loin d'être le seul à placer le blâme sur les

épaules de Kerteron. Deux hommes avaient dû se faire porter pâle la veille du départ après s'être fait agressés par une dizaine d'hommes dans les rues de Lya, chose qui n'était pas arrivée depuis près d'un siècle. Ils n'avaient pu échapper à la mort que grâce à l'intervention d'une patrouille qui avait tirée dans la foule, tuant une dizaine de personnes, dont certaines n'étaient que des passants innocents. La nouvelle de la défaite était finalement parvenu aux oreilles des habitants de la ville. D'après certains rapports, les prêtres recrutaient maintenant ouvertement des partisans pour leur guerre de libération et déjà deux églises étaient sorties de la clandestinité en affichant sur leur porte d'entrée une croix massive, symbole de leur mouvement.

Le voyage jusqu'à Masille dura moins d'une journée, les vents avaient été favorables. A son arrivée, une escouade de soldats de la garde royale du Marsi, reconstituée depuis peu, l'attendait. Devant la demande de Kerteron de se rendre chez Andrel, le capitaine, un homme de taille moyenne, plutôt sec, le crâne presque entièrement rasée, lui répondit de façon grossière qu'il lui fallait faire une demande officielle auprès des autorités marsoises pour obtenir l'autorisation de pénétrer en ville. Kerteron en vint presque à regretter la politesse du représentant sanois. Les choses changeaient encore plus vite qu'il ne l'avait craint. Il rédigea donc en marsois une demande de séjour temporaire et l'autorisation de rencontrer le Sieur Andrel sujet du Roi du Marsi. Il n'eut guère à attendre et une heure après, Andrel et Kertan venaient le chercher à bord d'une calèche. A son grand étonnement, cette démonstration d'imbécillité de la part de ce capitaine qui lui aurait baisé les pieds dix ans auparavant, ne déclencha aucune colère en lui, il se sentait simplement épuisé, défait, désorienté, presque désespéré. Cette attitude prouvait aussi sans le moindre doute que la défaite de leur flotte était aussi déjà connue ici. Andrel semblait lui aussi exténué, son visage très pâle était creusé de cernes profonds que seul un manque de sommeil pouvait expliquer. Kertan avait aussi maigri, et comme Andrel souffrait d'un manque évident de repos. Leur angoisse était presque palpable, et pendant le trajet qui les ramenait au manoir d'Andrel, personne ne parla. Lorsqu'ils entrèrent dans la vaste demeure, une légère neige avait commencé à tomber et un des serviteurs leur annonça qu'on attendait une violente tempête pour le soir même. L'hiver venait d'arriver à Masille. Ils prirent un rapide repas et s'enfermèrent ensuite dans le salon dont les murs de pierre étaient tapissés de grandes tentures originaires de la fédération. Kerteron reconnut avec une pointe de nostalgie des paysages des grandes plaines qui ressemblaient à ceux de son domaine. La chaleur de la fédération lui manquait. Il jeta un coup d'œil rapide sur sa fille et il crut lire dans ses yeux, le même mal du pays. Il lui avait fallu presque quarante-cinq ans pour comprendre où étaient ses racines. Il s'installa dans l'un de ces larges fauteuils que les gens appréciaient tant ici et qui lui démolissait le dos. Andrel lui servit un alcool fort dans un verre à la base très large que Kerteron fit doucement réchauffer entre ses doigts. Dans un coin de la pièce, un réchaud à fusion froide, tentait de lutter contre les pierres voraces des murs qui semblaient vouloir absorber jusqu'au dernier soupçon de chaleur. Andrel fut le premier à rompre le silence.

- Je suis face à un dilemme. Le roi m'a offert un poste en or, mais cela signifie que je devrais me battre contre vous. Ou alors, je décide de fuir et je dois retourner chez vous. Mais ça signifie que je devrais me battre contre les miens. Dans tous les cas de figure, il est clair que je ne pourrais pas rester neutre.
- Tu as fait quel choix ?
- Je n'ai pas encore choisi. Je ne sais pas choisir. Mon choix le plus évident serait de travailler pour mon Roi.
- Alors qu'est-ce qui t'en empêche ?

Andrel vida son verre en une gorgée et fit claquer sa langue contre son palais.

- Le Roi a réussi à récupérer son royaume grâce aux bons soins de l'église.
- Je vois. Travailler pour ton Roi, c'est aussi travailler pour eux. Alors ton choix devrait être clair.
- Bien sûr. Travailler pour vous. Alors que tant des miens sont vos esclaves. Je serais quoi moi chez vous, un affranchi de plus. Méprisé par votre peuple, incapable de vivre au grand jour. J'ai vécu quinze ans comme ça... Je ne tiens pas à recommencer. Travailler pour vous c'est aussi travailler contre les miens. Et puis, si je n'aime pas l'église, leur projet ne me dérange pas.
- La construction d'une fédération septentrionale ?
- Oh ! Tu es au courant... Ce serait pour moi un rêve. Tous nos peuples réunis sous une même bannière comme vous.
- Oui, mais cette bannière sera celle de l'église.
- Et après qu'importe. Nous serions enfin fort.

Kerteron ne répondit pas. Kertan dans son coin observait leur discussion, l'œil morne, le visage fermé. Elle trempa ses lèvres dans son verre et avala une courte gorgée. Elle finit par dire.

- Alors nous ne pouvons rien pour toi, Andrel. L'hiver arrive bientôt, je ne tiens pas à rester ici. Le vôtres ont deux victoires à célébrer. Je ne tiens pas à assister à ces fêtes. Je ne crois pas qu'on nous y épargnerait moi et les miens. Vous avez cessé d'avoir peur de nous. C'est une erreur. Nous avons aussi commis une erreur, nous n'en commettrons pas deux. A notre retour, nous écraserons l'église et son armée. Si tu restes avec eux, tu seras dans le camp des vaincus.
- Peut-être mais ce seront les miens.

Kerteron étonné regarda sa fille. Son discours l'avait curieusement rasséréiné, il se sentait mieux, presque optimiste. Il se leva et s'approcha d'Andrel. Il lui mit les deux mains sur les épaules.

- Je comprends et je respecte ta décision. Peux-tu nous héberger cette nuit ? Nous partirons pour la fédération demain matin.
- Ma maison est votre maison. Vous y serez toujours les bienvenus, amis ou ennemis.
- Merci.

Andrel était couché depuis presque une heure, incapable de s'endormir comme toutes les nuits depuis son entrevue avec le roi quand il entendit des pieds nus caresser le sol suivi de quelques coups discrets sur sa porte. Il se leva et ouvrit. Kertan se tenait devant lui, couverte d'une épaisse robe de nuit en laine dont on ne voyait dépasser que le bout des doigts. Il la laissa entrer et au moment où il voulut lui demander ce qu'elle faisait là, elle pressa sa main contre ses lèvres puis elle l'embrassa doucement. Elle retira ensuite sa robe de chambre et se glissa nue sous les draps. Sans un mot, Andrel se déshabilla à son tour et la rejoignit sous la chaleur des couvertures. Ils firent l'amour plusieurs fois pendant la nuit, la première fois avec fougue, presque brutalement tant le désir de l'autre les avait chacun hantés, puis ils se calmèrent et s'aimèrent avec plus de douceur, plus d'amour aussi. Au matin, Kertan se leva, reprit sa robe en frissonnant et retourna dans sa chambre.

Pendant la nuit, la neige était tombée dru et au matin, près d'un mètre recouvrait les chemins et les rues. Andrel fit préparer un traîneau et après un court repas, ils rejoignirent le dirigeable, tirés par un lourd cheval de labour. La garde royale avait installé un périmètre de sécurité autour du vaisseau, mais on les laissa passer sans problème. Le dirigeable quitta son appontage quelques heures après. Andrel retourna dans son manoir désert et s'enferma dans sa chambre. Il pleura trois jours de suite, sans laisser personne entrer.

Kanti soupira et se leva de mauvaise grâce. Il devait être quatre heures et comme chaque matin la grosse cloche sonnait le réveil. Il revêtit la robe de bure que portaient les autres novices et suivit la masse compacte de corps mal lavé et mal réveillé qui se dirigeait d'un pas mou vers la salle de prière. La prière, un mélange de chants et de genuflexions diverses, durait une éternité dans cette salle glaciale que l'hiver bien installé sur ses terres nordiques travaillait au corps. Après une dizaine de répons et de récitation divers et incompréhensible, la masse toujours aussi silencieuse mais mieux réveillée se rendit dans le réfectoire, une salle basse éclairée par des torches de pin qui diffusaient une maigre lumière tout en étouffant les novices dans leur fumée âcre et dense. Il avala son gruau d'avoine qui cette fois-ci avait été préparé avec un lait rance en quelques cuillères rapides, sans en laisser une trace, c'était leur seul repas jusqu'au soir. Il avait du mal à croire qu'on puisse se porter volontaire pour souffrir autant, or c'était pourtant le cas de la majorité des jeunes gens qui l'entouraient. Ils mettaient une telle ardeur à leur travail que Kanti finissait par s'acharner à la tâche autant qu'eux. Le maigre déjeuner du matin était suivi de cours jusqu'à onze heures. Un mélange hétéroclite qui comprenait des éléments rudimentaires de sciences, des cours de Ofokn, seule classe où il dominait aisément son sujet, des cours d'histoire et surtout et par dessus tout des cours de théologie, que Kanti redoutait comme la démangeaison du dos. La majorité des cours était donnée dans un dialecte assez éloigné du marsois, et il lui avait fallu pas loin de trois mois pour le maîtriser correctement. Seul l'intéressait vraiment le cours d'histoire, lequel était en revanche la bête noire des autres étudiants qui accordaient une beaucoup plus grande importance à la théologie et à l'étude du Ofokn. A leur décharge, la maîtrise du dogme de l'église et de langue de la fédération étaient les matières les plus fondamentales pour leur carrière future au sein de l'église. On l'avait intégré de force parmi les novices, ce qui présentait l'intérêt de lui imposer quelque deux cents gardes permanents et de l'amener peu à peu à suivre les enseignements de l'église. Matraqué par des cours interminables, par la faim permanente qu'aucun repas ne pouvait jamais satisfaire, par la fatigue de nuits de quatre ou cinq heures, Kanti finissait par perdre tout esprit critique et se surprenait à marmonner des prières ou des incantations magiques dans cette langue sacrée que personne ne semblait d'ailleurs comprendre parmi ses condisciples gardiens. Après les cours, on les envoyait travailler dans le reste de la ville. Pendant l'été, le

travail s'effectuait essentiellement dans les champs, un travail harassant qui brisait les reins. Pendant, l'hiver, le travail consistait à réparer les toits des maisons, à couper du bois ou à déneiger les grandes avenues centrales de la ville que l'armée des tigres traversait régulièrement pour des missions en territoire ennemi. L'ouvrage se terminait généralement à la tombée de la nuit. Les étudiants rentraient alors au monastère et mangeaient rapidement une soupe épaisse dans laquelle surnageait parfois, un délice pour des ventres affamés, un morceau de gras de porc. Les cours reprenaient alors jusqu'à dix heures du soir, puis finalement en toute fin de journée, ils se réunissaient à nouveau dans la salle de prière pour les vêpres. Un prêtre plus âgé passait dans les rangs avec un martinet pour frapper ceux qui avaient l'audace de s'endormir. Enfin, on les ramenait aux dortoirs où chacun s'effondrait sur sa couche pour un sommeil sans rêve. Le seul professeur qui acceptait de lui parler était justement le professeur d'histoire, un vieil homme voûté dont les épaules semblaient vouloir se rejoindre au milieu du corps. Son visage pourtant avait gardé une grande jeunesse et ses cheveux presque noirs étaient aussi drus que ceux d'un homme de vingt ans. Sa voix aussi contrastait étonnamment avec son allure avachie. Depuis cinquante ans qu'il enseignait, il n'avait guère rencontré d'intérêt parmi ses élèves, Kanti était l'un des rares qui lui ait jamais prêté quelque attention. Le dimanche après l'office, les élèves avaient droit à un après-midi de repos et souvent le vieux professeur recevait Kanti dans son étroite cellule pour discuter du monde d'autrefois. Le vieux professeur savait lire les anciennes langues, celle qu'il appelait le français et l'anglais en particulier et il avait mis la main sur de nombreux documents que l'église, par manque de lecteurs potentiels, n'avait pas mise à l'index, jugeant que ces textes rédigés dans des langues inconnues ne pouvaient présenter le moindre danger. Le vieux professeur, qui se faisait appelé frère Henri, avait reçu de son propre professeur des dictionnaires et des méthodes de grammaire qu'il avait utilisé pour parfaire sa compréhension de ces langues. Les documents étaient incroyablement divers et nombreux, et on les obtenait sans problème auprès de la grande bibliothèque de l'école qui en regorgeait. Leurs pages en plastique avaient traversé les siècles et les millénaires sans altération, seule la connaissance des mots s'était perdue. En revanche, Kanti s'était aperçu à sa grande surprise que l'alphabet utilisé n'avait guère varié. Il s'en était ouvert un jour à frère Henri. Celui-ci l'avait regardé avec un petit sourire malicieux dans lequel on pouvait lire une certaine admiration.

- C'est bien la première fois qu'un élève s'aperçoit d'une telle chose. Pourtant c'est vrai, nous utilisons le même alphabet depuis deux mille ans. Et plus... D'après certains livres, cet alphabet aurait au moins cinq mille ans.

Il possédait aussi sa propre collection d'ouvrages anciens qu'il avait ramassés lors de ses voyages dans les ruines qui parsemaient les territoires du Nord et les avait montrés à Kanti. Le jeune homme avait su très vite déchiffrer ces textes. Les conseils d'Andrel sur la nature commune des langues du Nord, lui avait permis de développer des méthodes de compréhension de certains mots en les rapprochant de ceux qu'il connaissait déjà. Le vieil homme en était resté bête la première fois que Kanti lui avait expliqué son procédé. L'idée qu'il puisse y avoir un lien avec les langues modernes ne lui était jamais venu à l'esprit. Il se frappa trois fois violemment la tête contre un mur en s'accusant de légèreté et d'imbécillité. Kanti, effrayé, tenta de l'arrêter. Le vieil homme s'excusa de son emportement. Il ramassa un livre qui traînait sur la table et transcrivit sur une feuille une centaine de mots qu'il ne connaissait pas. Au bout d'une dizaine de minutes, la méthode de Kanti lui avait permis d'en déchiffrer les trois quarts. Un sourire d'enfant s'épanouit sur son visage.

- Votre découverte est merveilleuse. Désormais plus aucun texte ne pourra m'arrêter.

Kanti sourit à son tour devant le bonheur du frère. Il posa alors une question qui lui taraudait l'esprit depuis les tout derniers cours.

- D'où viennent les nans ? Vous dites qu'ils ont été créés par vos ancêtres ? Mais comment ? Je ne comprends pas comment des hommes primitifs ont pu développer quelque chose d'aussi sophistiqué.

Le frère Henri sourit largement. C'était là son sujet favori.

- Nos ancêtres avaient des connaissances si largement supérieures aux nôtres. Vous ne pouvez pas imaginer combien leur connaissance du monde était avancée. Ils connaissaient les secrets les plus cachés de la vie. Quand ils ont découvert que leurs nations allaient disparaître sous la glace. Ils se sont réunis et ils ont inventé un moyen pour que la connaissance ne se perde pas. Ils ont inventé cette matière.

Il prit un livre et le montra à Kanti.

- Vous voyez. Ces pages ne s'altèrent pas avec le temps. Elles sont imputrescibles et elles résistent aux feux les plus intenses. Ainsi,

les livres pouvaient parvenir aux générations suivantes sans que le savoir ne soit perdu.

- Mais les nans...
- Ah ! Les nans... Ils disposaient de machines merveilleuses avec lesquelles n'importe qui de n'importe où dans le monde pouvaient avoir accès à tous les livres du monde. Mais ces machines étaient complexes et ils savaient que nous perdriions les moyens de les fabriquer. Alors, ils ont eu l'idée de créer des machines vivantes qui se reproduiraient toutes seules. Plus besoin d'une technologie très complexe. Ces machines sauraient se réparer toutes seules. Ils ont modifié l'ADN de nombreux animaux avant d'arriver aux nans d'aujourd'hui. Et encore aujourd'hui ces machines vivantes continuent de fonctionner et de nous offrir leur service.
- Et quand les souches meurent ?
- C'est un grand malheur car le savoir qui permettait de créer ces êtres machines s'est perdu... Heureusement, cela n'est pas arrivé souvent dans le passé.
- Vous ne disposez plus de toutes les souches ?

Frère Henri le regarde, les yeux étonnés.

- Nous en avons gardé, fort heureusement, la plus grande part. Ce serait terrible si on en perdait.
- Et les nans de transfert ?
- Ceux-là, mon jeune ami. Je ne peux t'en parler. C'est un sujet très délicat à évoquer. Ceux qui cherchent à le savoir payent parfois le prix fort. Laisse-moi, je t'en prie. Je refuse de répondre à des questions sur ce sujet... De toute façon, j'ignore presque tout du fonctionnement de ces nans.

Le vieil homme se tut et se plongea dans la lecture d'un livre qu'il prit au hasard sur la table. Kanti poussa un soupir et sortit de la pièce sans rien dire.

Quelques jours après cette discussion, le petit-déjeuner ne fut pas suivi de cours comme à l'habitude. Ils furent amenés sur la grande place rectangulaire au milieu des jardins couverts de neige du monastère. Là Kanti découvrit un immense cube de poutres de bois entassées les unes sur les autres que dominait la silhouette d'un homme vêtu d'une simple robe de bure attaché à un long pieu peint en rouge. L'homme hurlait des imprécations que le vent entraînait au loin et que Kanti n'arrivait pas à saisir. Une foule imposante de notables et de prêtres s'était réunie tout autour de l'échafaudage. Tous se recueillaient en une prière silencieuse

selon la règle en cours dans l'église. Un prêtre à la robe rouge s'avança alors une torche à la main. Sa voix puissante s'éleva et réussit l'exploit de se faire entendre des rangs les plus éloignés.

- Cet homme s'est rendu coupable de blasphème. Lorsque la sainte procession est passée devant lui, seul dans la foule, il ne s'est pas signé. Par ce geste, il a rompu le pacte qui nous lie au Seigneur. Par sa mort, il rachètera son geste et nous réconciliera avec le ciel. Amen.

La foule reprit le mot amen en cœur. Puis, un chant grave et profond monta de l'assemblée, un chant que Kanti n'avait jamais entendu. Le prêtre jeta alors sa torche sur les bottes de foin qui entourait le cube de bois et les flammes s'élevèrent rapidement autour de la structure. En haut de sa plateforme, l'homme se mit à hurler de plus belle. Il bougeait comme un damné, essayant d'arracher les liens solides qui l'immobilisaient à son poteau. Les flammes pénétrèrent rapidement entre les poutres et très vite une odeur de chair brûlée envahit la place. Le condamné se mit à gigoter de plus belle, hurlant de douleur, crachant aux prêtres les pires insultes. Puis la fumée devint de plus en plus épaisse et il finit par disparaître à la vue de l'assemblée. Ses cris se transformèrent en une toux épaisse. Un instant le vent chassa la fumée pour dévoiler le corps arque bouté contre le poteau dans une dernière tentative pour s'arracher aux flammes. Puis le vent changea à nouveau de direction et la fumée épaisse noya les novices dans ses volutes nauséabondes. Cette fumée chargée de cendre pénétraient les gorges et les yeux et arrachaient aux jeunes hommes des toux déchirantes et des larmes brûlantes. Kanti comme les autres crut qu'il allait mourir étouffé, certains autour de lui étaient tombés à genoux, d'autres s'étaient évanouis. Le vent changea de nouveau de cap et les libéra des gaz empoisonnés qui s'échappaient du bûcher. Seul resta l'odeur, une puanteur immonde de chair carbonisée qui imprégnait les vêtements, les cheveux, la peau. Kanti fut pris d'un haut-le-cœur et vomit son maigre repas du matin. Autour de lui d'autres furent pris d'un même malaise et à l'odeur du bûcher se mêla bientôt celle âcre du vomi. Il s'essuya la bouche, et releva la tête. Dans un bruit de tonnerre, le bûcher s'effondra alors sur lui-même et pendant une brève éternité le corps du supplicié se maintint entre ciel et terre, jetant sur la foule un dernier regard du plus profond de ses orbites vides aux yeux mangés par les flammes.

Hagard, le corps épuisé, l'esprit hanté par ce corps dévoré par les flammes, Kanti se laissa ramené au sein du monastère pour reprendre les

cours avec les autres. La journée s'écoula alors semblable à toutes celles qu'il avait vécu depuis son arrivée à Païa.

Lorsqu'il sortit du réfectoire, il fut intercepté par un garde qui lui annonça qu'il était convoqué dans le bureau du cardinal Jean. Lorsqu'il pénétra dans son bureau, ce dernier abandonna sa lecture pour accueillir Kanti, il le fit asseoir et lui demanda s'il voulait boire ou manger quelque chose. Surpris Kanti accepta et il se retrouva quelques minutes plus tard devant quelques gâteaux secs et une tasse de café noir, un véritable festin après ces jours de famine. Il avala le tout en quelques bouchées, découvrant que sa faim était encore plus dévorante que cela. Le cardinal Jean l'observait d'un regard amusé et comprenant la faim du jeune homme lui fit servir du pain et de la charcuterie. Hélas, l'estomac de Kanti avait rétréci et après deux ou trois bouchées supplémentaires, il cala. Le cardinal lui demanda alors.

- Que pensez-vous de nos élèves ?
- J'admire leur courage et leur résistance.
- Venant d'un officier vainqueur dans le Champ, je considère cela comme un grand compliment. Vous parlez remarquablement notre langue, je vois. Vous n'avez presque pas d'accent.
- Andrel était un bon professeur.
- Je vois ça.
- Puis-je vous demander pourquoi vous m'avez soumis à cette épreuve ?
- Quelle épreuve ?
- Celle de participer à la vie des novices.
- Vous considérez cela comme une épreuve. Savez-vous que la plupart de vos condisciples auraient donné leur âme pour être choisi par notre école et être formé par nos soins.
- C'est ce que j'ai cru comprendre. Est-ce pour cela que vous leur imposez un traitement aussi dur ?
- Ce traitement en fera des soldats de Dieu, prêt à se sacrifier devant n'importe quel danger pour le plus grand bien de l'église.
- Ainsi, c'est cela. Un avertissement pour la fédération s'il lui venait l'idée d'en découdre.

Le cardinal sourit. Il se pencha sur la table et se servit une tasse de café, qu'il sirota doucement devant Kanti.

- Vous n'avez pas tout à fait tort. Y a-t-il autre chose qui vous a frappé pendant votre séjour ici ?

Kanti ne répondit pas tout de suite.

- Les champs de blé. Je ne m'attendais pas à trouver des champs aussi haut dans le Nord.

Le cardinal éclata de rire.

- Et comprenez-vous ce que cela signifie ?

Kanti haussa les épaules.

- Je ne sais pas. Le froid est moins dur qu'autrefois peut-être.
- Exactement. Le froid est en train de reculer. Le serpent ressort de sa cache.
- Le serpent ?

Le visage du cardinal était devenu rouge et il soufflait comme une forge. Il s'écria.

- Dieu a permis au grand serpent de nous ramener sa chaleur.
- Je ne comprends pas de quoi vous voulez parler?
- Vous ne savez pas. Ecoutez alors et apprenez. Il y a deux mille cinq ans, il existait un courant sous-marin chaud qui ramenait vers nos pays la chaleur des tropiques. Un jour, nous n'avons guère d'explication de ce phénomène, un jour donc, ce courant s'est enfoncé dans l'océan et en moins d'un siècle, nos terres se sont transformées en un désert glacé. La glace et la neige ont recouvert nos champs les plus fertiles, nos populations ont été acculées à la famine. Les épidémies ont dévasté des nations millénaires riches à un point dont vous n'avez aucune idée. Vos terres n'étaient qu'un désert de sable brûlant, mais la pluie s'est mise à y tomber, et le désert est devenu verdure et riches terres à blé. Dieu nous avait abandonné et nous avait condamné à la pénitence pour nos péchés. Mais aujourd'hui, la chaleur revient. Nous pouvons de nouveau planter le blé dans notre terre et le moissonner. Notre population s'accroît et demain nous reconstruirons les puissantes nations de nos ancêtres. Si vous vous mettez sur notre chemin nous vous ferons périr comme ce blasphémateur que les flammes ont purifié devant vos yeux. Vous avez vu avec quelle dureté nous préparons notre corps et notre cœur pour le combat de demain. Nos soldats du Christ sauront mourir en martyr, s'il leur faut mourir. Vos nations décadentes ont perdu le goût de la conquête et de la guerre, elles ne pourront pas résister à la fougue de nos saints soldats.

Kanti horrifié voyait le visage du cardinal se transformer sous ses yeux, son sourire charmeur s'était transformé en un rictus de haine, son visage avait pris une teinte rouge brique et de grosses gouttes de sueur

descendaient le long de ses tempes. L'homme finit par se calmer, il s'essuya le front avec un large mouchoir et avala sa tasse de café d'un trait. Il se racla la gorge, un peu honteux de s'être laissé aller devant Kanti. Il reprit d'une voix douce, où l'on sentait un effort pour calmer son excitation.

- Vous n'êtes pas notre prisonnier. Nous vous laisserons repartir au printemps, pour que vous puissiez raconter ce que vous avez vu.
- N'avez-vous pas peur que cela se retourne contre vous ?
- C'est un risque. Mais s'il peut éviter la guerre, n'en vaut-il pas la peine ?

Kanti haussa les épaules et secoua la tête.

- Je ne crois pas que vous vouliez éviter la guerre. Bien au contraire. C'est la guerre qui est votre meilleur allié, surtout si vous prétendez le contraire.

Le cardinal lui jeta un regard étonné.

- C'est ce que vous pensez ? Nos intentions sont pures et honnêtes. Nous ne voulons que le bien des hommes et le respect du contrat qui nous lie à Dieu. Rien de plus.

Kanti soupira.

- Ce contrat vous impose de brûler des gens.
- Le blasphème est le plus grave des crimes. Il menace ce lien avec Dieu.
- Qu'en savez-vous ? Vous êtes à la fois juge et partie. Qui vous autorise à parler au nom de Dieu ?
- Nos années d'étude de sa parole. Ces choses vous échappent, vous n'êtes qu'un païen. Laissez Dieu entrer dans votre cœur et vous comprendrez mieux alors.

Il frappa dans ses mains et deux gardes entrèrent dans la pièce.

- Veuillez ramener notre hôte à sa chambre.

L'hiver s'écoula dans la routine des prières et des cours, il y eut une grande fête le jour le plus court de l'année. Leur ordinaire fut amélioré de quelques friandises et d'un peu de viande. Ensuite, les jours se rallongèrent, les après-midi de travail se firent plus longs et plus durs aussi. Kanti était de plus en plus abruti de fatigue, il suivait les cours dans un brouillard épais dont il n'émergeait qu'au moment de rejoindre quelque chantier. Son esprit épuisé n'exerçait plus la moindre critique face à l'enseignement que les voix monocordes des professeurs déversaient jour après jour. Au printemps, il prit la décision de se

convertir. Il dû jeûner pendant une journée complète et on le mena jusqu'à une petite rivière qui charriait encore des morceaux de glace pour un bain rituel au bout duquel on lui affirma qu'il appartenait désormais à la communauté des croyants. Le cardinal tint à lui remettre lui-même une petite croix qu'il lui plaça autour du cou. Perdu, l'esprit à la dérive, Kanti ne savait pas s'il lui fallait s'en réjouir, ou au contraire se désespérer d'avoir perdu le combat contre ces gens. Sa conversion lui attirait tant de compliments et de sourires qu'il avait un instant le cœur plein de bonheur d'avoir fait le bon choix, mais l'instant d'après le souvenir du bûcher l'emplissait de crainte et de honte pour son acte, qui lui semblait artificiel et sans objet. Lorsque enfin les routes redevinrent carrossables, le cardinal le convoqua une dernière fois et Kanti s'agenouilla devant lui pour lui embrasser son anneau. Le cardinal semblait exulter, comme si la conversion de Kanti était une victoire personnelle.

- Mon fils, comme je te l'avais promis, nous te relâchons. Une escorte te raccompagnera à Lya où il reste encore une escouade de la fédération. Ils te rapatrieront à Masille. De là tu pourras repartir chez toi.
- Je vous remercie Monseigneur.

Le jour de son départ, on organisa une petite fête, très frugale comme d'habitude. Entouré de dix hommes, sur son cheval, le premier soleil brûlant de ce début de printemps lui caressant agréablement la peau, Kanti se sentait pourtant fiévreux, à la fois heureux et terrifié à l'idée de rejoindre les siens. La petite troupe traversa rapidement les faubourgs de la ville accompagnée par le cardinal et plusieurs prêtres de haut grade. Arrivé aux abords des premiers champs, le groupe s'arrêta. Le cardinal regarda Kanti droit dans les yeux, il lui dit à voix haute et intelligible pour que tous l'entendent.

- Va tu es maintenant notre messenger.

Kanti désesparé hochait la tête puis il s'éloigna au petit trot avec les hommes de son escorte. Le cardinal se retourna alors vers les autres prêtres et leur dit, un large sourire dessiné sur les lèvres.

- Vous pourrez dire à sa Sainteté que nous avons peut-être trouvé le moyen de continuer à transmettre des informations depuis la fédération.

Il traversa la toundra, puis la forêt dans un étrange brouillard dans lequel son esprit englué ne parvenait plus à distinguer les visages, les lieux ou les événements, le sens même du temps semblait s'être évaporé, brisant la notion de continuité. Il se souvenait de fragments de conversation, de bribes de sensations, quelques visages, mais l'ensemble formait une mosaïque décousue dont il ne put jamais raccommoder les fils épars. Sa vie se rappela à lui lorsqu'il pénétra enfin dans Lya. Brutalement, sa conscience s'éclaira, ses actions reprirent leur logique, inscrite dans un cours du temps enfin maîtrisé, le monde à nouveau retrouva quelques significations. La ville avait beaucoup changé en son absence, partout les croix et les spirales avaient fleuri sur les bâtiments et sur les vêtements des hommes. Une forte présence tigre hantait les rues. On sentait une prise en main brutale sur ce qui était un autrefois un lieu d'anarchie, où pourtant régnait une certaine liberté. Le climat était oppressant, les visages figés et inquiets, l'ordre s'imposait partout sous la forme d'uniforme noir et de gibets vibrant sous leur charge macabre. Les sons avaient déserté la ville et lorsqu'il parvint enfin accompagné de sa maigre escorte à la tour de la fédération, son esprit était tout à fait réveillé, plus angoissé que jamais. Un seul homme assurait la garde à l'entrée du bâtiment. Son visage grave s'éclaira à la vue de Kanti. Le soldat s'approcha de lui et lui dit en Fne'okn :

- Tu es Kanti, n'est-ce pas ?

Entendre parler dans sa propre langue agit comme un euphorisant sur Kanti ; pour la première fois depuis longtemps, son esprit n'avait plus à lutter pour s'exprimer dans une langue étrangère. Il ressentait un tel soulagement qu'il ne put dire un mot. Il se contenta de sourire largement et de hocher la tête.

- Je vais prévenir le commandant Amad. Reste ici camarade.

L'homme de faction décrocha un combiné sur le mur et murmura quelques mots en Of'okn. Quelques instants plus tard, une femme d'une quarantaine d'année se présenta et fit signe à Kanti de la suivre. Ils pénétrèrent dans un bâtiment qui autrefois bruissait des bruits d'une administration enfiévrée. Il ne restait plus rien de cela, les bureaux vides ouvraient leurs portes sur des paniers de papiers dont certains couchés laissaient leur contenu se couvrir de poussière sur le sol. Le silence effrayant s'effaçait à peine devant l'écho de leurs pas qui retentissaient sinistrement dans les couloirs vides. Éberlué, Kanti regardait autour de lui

ces salles désertes. Il ressentait l'impression étrange de marcher un milieu d'un tombeau. Ils débouchèrent finalement face à la porte du bureau du responsable militaire en place. Kanti fut accueilli par un homme plutôt grand, maigre presque efflanqué, à la peau très claire, le commandant Amad.

- Vous êtes arrivé quand ?
- Ce matin, à la première heure.
- Comment vous sentez-vous ?
- Bien. Un peu fatigué.
- Vous avez faim, je suppose ?
- Oui.
- Aïala, je vous en prie accompagnez Maître Kanti à sa chambre et faites lui servir à manger. Nous parlerons plus tard. Demain matin, si vous le voulez.

Le repas fut un véritable délice. Ce n'était que quelques mets traditionnels de la fédération, mais après ces deux ans de voyage, il en avait oublié la saveur. Ces goûts retrouvés lui donnèrent un début de réconfort, presque de joie. Il avala goulûment les gaufres au miel et les morceaux de viande séché aux épices, le tout noyé dans du vin de palme. Il se coucha enfin sur un vrai lit et s'endormit rapidement. Lorsqu'il se réveilla brusquement le lendemain matin, le soleil était déjà haut dans le ciel. Il se sentait mieux qu'il ne l'avait été depuis des mois. Un plateau avait été posé à côté de son lit sur lequel fumait encore un peu de ragoût de cerf. Il avala le tout rapidement puis il se leva et se rendit dans la salle des ablutions. L'eau chaude, presque brûlante lui arracha quelques grognements quand il s'assit dans le bassin de bois mais peu à peu il sentit une grande paix l'envahir et il s'endormit à nouveau. Quand il se réveilla, l'eau du bassin était presque froide et le soleil brûlant de midi baignait la pièce d'une lumière crue presque douloureuse pour les yeux. Il se leva, s'essuya soigneusement et revêtit une robe de laine des plaines qui lui rappela celle que lui avait offerte Kerteron en un autre temps. La bouche pâteuse, le corps las, il sortit lentement de sa chambre et se dirigea vers le bureau de Amad. Lorsqu'il entra, il découvrit à sa grande surprise que Kerteron était là aussi. Ce dernier avait terriblement vieilli, il avait perdu une partie de ces cheveux et une couronne blanche entourait désormais son front. Ses yeux perdus dans un profond réseau de rides avaient perdu de leur superbe. Son visage s'était figé en une étrange moue, moue de dégoût ou d'amertume qui lui donnait la physionomie paradoxale d'un enfant puni pour une faute qu'il ne comprend pas. Pourtant, lorsqu'il aperçut Kanti, son visage retrouva un instant sa force et son orgueil d'autrefois, ce fut

bref, mais suffisant pour que Kanti comprenne que l'ancien Kerteron était encore là, égaré dans son échec et sa souffrance, mais près à revenir si l'occasion lui en était offerte. Amad l'accueillit d'un mouvement de la main et Kanti s'assit par terre sur les tapis soyeux devant la table de bois sculptée. Amad lui servit un verre de thé fort à la menthe, très sucré dont Kanti avala quelques gorgées rapides. La voix de Kerteron avait changé aussi, elle était plus calme, plus grave, plus intense.

- J'ai appris ta prochaine libération, il y a deux mois. J'ai décidé de me rendre moi-même à Lya pour t'accueillir. Est-ce que tu vas bien ?

Kanti hocha doucement la tête. Amad prit à son tour la parole.

- Comment as-tu été traité là-bas ?

Le jeune homme secoua la tête.

- Comme l'un d'entre eux. C'était très dur. Très pénible. Nous n'avions presque rien à manger. Nous dormions peut-être cinq heures par nuit.

Kerteron le regarda intensément.

- Que veux-tu dire par « comme l'un d'entre eux... »
- Ils ont une école pour former leurs... chefs. Leurs...cadres. Seuls les plus résistants et les plus intelligents réussissent à survivre. Ces gens sont si durs, si... Je ne sais pas... Ils ne craignent pas la mort. Ils la revendiquent même. Pour eux c'est l'honneur le plus suprême que de mourir pour leur foi...

Amad secoua la tête.

- Leur foi. Je ne comprends pas. Tu veux dire qu'ils sont prêts à mourir pour leur religion ?
- Oui...

Kanti reprit une gorgée de thé et jeta un coup d'œil à Kerteron. Celui-ci ne semblait pas surpris outre mesure par les dires du jeune homme.

- Le cardinal m'a parlé de l'origine du serpent. J'ai l'impression qu'il y a quelque chose de vrai là-dedans... De très ancien...

Kerteron baissa les yeux et sembla s'abîmer dans la contemplation des motifs du tapis. Puis, il releva la tête et murmura.

- Nous savons cela depuis longtemps.
- Quoi... A propos du serpent ?
- C'est une métaphore. Autrefois ces terres connaissaient un climat très doux. Elles étaient riches et fertiles.

Ses lèvres se réduisirent à une mince ligne blanche.

- Ils étaient très puissants alors. Et nous étions si faibles...
- Le cardinal m'a affirmé que les printemps arrivaient plus tôt aujourd'hui. Que l'été durait plus longtemps et que l'hiver perdait de sa force d'autrefois.

Amad intervint.

- Ça correspond avec les études des météorologues de l'armée.

Kerteron ferma les yeux.

- Il faudra donc frapper encore une fois... Mais si fort qu'ils ne se relèveront pas. Nous ne pouvons pas les laisser reprendre leurs forces. Nous ne pouvons redevenir leurs esclaves.

Kanti ne put s'empêcher de soupirer.

- C'était il y a si longtemps... Quelle importance... Et pourtant, je ne sais pas...

Kerteron lui jeta un regard las et secoua lentement la tête.

- Tu ne connais pas les anciens textes aussi bien que moi. Leur impact sur le monde a été si fort et si puissant que leurs terres sont aujourd'hui couvertes de glace. Le froid règne ici à cause de leur gaspillage des richesses de la terre. Andrel connaissait tout cela aussi et pourtant il a décidé de rejoindre les siens et de nous combattre.
- Andrel n'est plus avec nous ?
- Non. Il est reparti chez lui. Il a retrouvé la maison de son père.
- Oh...

Kerteron se leva brusquement du sol et se précipita sur Kanti. Il lui arracha la pendeloque que lui avait remise le cardinal avant son départ. Une petite croix attachée à une mince chaînette en argent.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? Tu fais partie des leurs maintenant.

Le visage de Kanti se ferma, il tendit la main et reprit la chaînette qui pendait au bout des doigts de Kerteron. Il examina un instant les dégâts et il la fit glisser dans la poche de sa tunique.

- Oui... Cette chaînette m'aide à me rappeler qui je suis. Je suis devenu l'un des leurs parce que c'était le seul moyen d'apprendre et de partir.

Il serra les mâchoires si fermement que sa peau devint blanche à l'articulation.

- Je les hais... Je crois que tu ne peux pas comprendre combien je les hais. Il n'y a chez ces gens que haine, envie, guerre. Ils veulent

nous détruire. Je le sais. Et pourtant, il ne faut pas se lancer dans cette guerre. Nous ne pourrons pas vaincre. Pour chaque homme que nous tuons, dix se lèveront. Leur fanatisme est invincible. Ils se battront jusqu'au dernier homme, au dernier enfant, à la dernière femme.

Décontenancé, Kerteron se redressa et épuisé se rassit sur le sol. Son visage exprimait un embarras que Kanti ne lui avait jamais vu. D'une voix presque plaintive, il répondit.

- Je sais cela. Mais si nous ne faisons rien. Il nous faudra partir de ces terres.
- Que nous importe. Est-ce que la vie d'un seul homme de la fédération est moins importante que notre présence sur ces terres de merde ?
- Si nous ne faisons rien, ils deviendront trop puissants et un jour, c'est sur nos propres terres que nous devons les combattre.
- Alors nous leur opposerons la même haine et le même esprit de sacrifice.
- En restant ici, nous pouvons peut-être retarder ce jour.
- Peut-être... Je ne sais plus...

Il baissa la tête, il sentait ses yeux se remplir de larme.

- Je ne rêve que d'une chose. Revenir chez moi et me reposer. D'un mouvement brusque, il s'essuya les yeux. Kerteron se leva et s'étira. Il se dirigea vers la fenêtre et s'absorba dans la contemplation de la rue.

- Nous partirons à la fin de la semaine. Un dirigeable doit venir nous chercher.

Kanti prit une nouvelle gorgée de thé. Le liquide était froid, presque répugnant tant il était sucré et amer. Il reposa le verre un peu trop fort sur la table, une partie du contenu se renversa. Fasciné, il regarda la petite mare de liquide se répandre tout en dessinant une merveilleuse arabesque. Dans l'ancien temps, les sorciers utilisaient de tels dessins pour prévoir l'avenir. Que pouvait bien vouloir dire cette masse liquide chaotique, que pouvait-elle lui révéler sur leur future. Il secoua la tête. Il se leva à son tour et se rapprocha de la fenêtre. En bas, les tigres avaient dressé un nouveau gibet et un homme le visage couvert d'un masque noir se débattait entre leurs mains pour essayer de leur échapper. Ils finirent par le placer sous la potence et on lui mit un nœud de corde autour du cou. De là, où ils étaient les bruits de la rue couvraient à peine les hurlements du prisonnier, en dressant l'oreille, on pouvait presque comprendre ce qu'il disait. Les cris cessèrent brusquement lorsque derrière lui, deux

gardes se saisirent de la corde et la tirèrent brusquement. Le corps fut arraché à la terre et pendant quelques dizaines de seconde, il se tortilla comme un damné avant de se figer selon un angle anormal, puis il se relâcha et le corps ne bougea plus. Un garde cloua une pancarte sur le bois du gibet et les hommes d'arme repartirent comme si rien ne s'était passé. Kerteron tourna la tête vers Kanti.

- Crois-tu que nous puissions leur laisser le pouvoir ? Ces scènes se répètent sans arrêt depuis qu'ils sont les maîtres ici.
- Peut-être cherchent-ils à réduire la criminalité de cette façon. A pacifier la ville.
- Tu es fou de les défendre. Les criminels sont engagés dans cette armée. Ce n'est pas les criminels que l'on pend mais ceux qui refusent d'adhérer à leur église.
- Je ne sais pas... Je pense que tu as raison... Mais, je te le dis cette guerre sera terrible. Je ne sais pas si on pourra la gagner.

Kerteron gronda.

- Ils t'ont mis quoi dans la tête. Comment peux-tu être aussi lâche. Nos soldats sont les meilleurs du monde. Ils mettront au pas ces sauvages...
- Peut-être... Mais nous ne pourrons jamais pacifier ce monde. Sans cesse nous devons nous battre, jusqu'à l'extermination de tous les tigres.
- Et bien nous tuons jusqu'au dernier de ces sauvages.

Kanti baissa la tête. Le souvenir du frère Xavier suppliant pour qu'on cesse de le torturer lui revint en mémoire. Le fanatisme de Kerteron semblait aussi indomptable que celui du cardinal. Sa violence le désarçonnait, son esprit semblait pris dans une gangue de boue glacée qui arrêtait toute pensée rationnelle. Perdu, il ne savait que dire ou répondre. Pourtant, il sentait que sa position n'était pas dictée par la lâcheté ou par un manque de patriotisme.

- Je ne crois pas qu'une guerre contre ces gens soit gagnable.

Kerteron se rassit et se servit une tasse de thé froid qu'il but en faisant une grimace. Amad haussa les épaules et appela Aiala pour qu'elle ramène du thé frais.

- N'en parlons plus... Je comprends tes raisons... Peut-être que tu changeras d'avis dans quelque temps. Crois-moi, tu n'auras pas d'autre choix...
- Maintenant, je suis fatigué. Puis-je me retirer ?

Kerteron hocha la tête.

- Nous partons dans deux jours... D'ici là repose-toi...

Kanta passa ces deux jours à manger et à dormir. L'idée de sortir dans la ville l'effleura une fois ou deux, mais chaque fois la vision du gibet qu'il avait aperçu du bureau d'Amad revenait le hanter et il finissait par rester dans sa chambre à lire les dernières nouvelles que Aïala avait pris soin de charger dans une plaquette de nans. La situation avait évolué de façon curieuse là-bas au pays. Tout d'abord l'esclavage avait été aboli à la grande surprise de la plupart des citoyens. Le gouvernement avait alors entrepris la tâche monumentale de rapatrier les esclaves vers le Nord, un déménagement massif de gens dont nombre était né dans la fédération et qui ne parlait rien d'autre que le Ofokn. Les dirigeables les débarquaient au milieu des champs un peu partout dans les territoires du Nord. Personne ne semblait se soucier de ce qui pouvait bien leur arriver. En revanche, la fédération habituée de longue date à un travail manuel presque gratuit avait un mal fou à compenser cette perte de main d'œuvre avec des citoyens peu enclins à gratter le sol pour y faire pousser ne serait-ce qu'une pomme de terre. Le mécontentement gagnait toutes les régions de la fédération et les discours officiels sur la nécessité de redonner leur dignité à des travailleurs blancs trop longtemps exploités ne semblaient convaincre personne. Les vraies raisons, Kanti les devinaient sans peine. La présence des prêtres au sein des esclaves était non seulement prouvée, mais elle avait une ampleur que personne n'avait anticipée. Le résultat était fort simple, soit l'on gardait sur le sol de la fédération les quelques trois cent mille esclaves qui y vivaient, nourrissant par là même une future cinquième colonne, soit l'on massacrait tous ces gens, soit on les renvoyait chez eux. Selon certains documents officieux que Kerteron avait glissés parmi les nouvelles, il apparaissait que la méthode de l'extermination avait été envisagée par quelques représentants des Marais, mais qu'elle avait été rapidement abandonnée du fait de la complexité de mettre en œuvre la destruction d'autant de gens. Certains membres du Parlement s'étaient aussi violemment opposés à une telle mesure devant la monstruosité de mettre à mort hommes, femmes et enfants. Finalement, on avait affrété plus d'une centaine de dirigeables qui avaient déjà permis le rapatriement de près de 150.000 personnes. La plupart des royaumes du Nord avaient renâclé à l'idée d'accueillir autant de gens. C'est uniquement lorsque l'hiver commença à faucher les enfants et les femmes qu'ils s'organisèrent un peu. Ils construisirent rapidement quelques villages pour les héberger, mais ce fut fait avec un tel retard et dans une telle inorganisation que les troupes envoyées pour les aider passèrent plus de temps à bâtir des bûchers pour les corps qui s'amoncelaient qu'à édifier des maisons et des abris. Le

résultat était un vrai désastre humanitaire aggravé par l'arrivée continue de nouveaux rapatriés. Ce départ massif ainsi que le coût exorbitant de monopoliser autant de dirigeables avait terriblement affaibli la fédération. De nombreux budgets avaient été coupés par manque de ressource, la seule chose positive était que le besoin de main d'œuvre avait absorbé une partie du chômage endémique que connaissaient certaines régions. Il faudrait du temps avant que la situation ne se stabilise.

Le retour au pays s'effectua justement à bord d'un dirigeable qui venait de débarquer sa cargaison non loin de Marsi. L'arrivée du printemps offrait à ceux qui venaient d'arriver une bonne chance de survie. Le Marsi avait décidé de leur allouer des terres couvertes de forêt. Les hommes avaient déjà commencé à défricher de nouvelles parcelles cultivables et à construire des maisons avec les troncs des arbres abattus. Du haut du dirigeable, le contraste entre ces nouveaux villages de maisons de bois brut et la forêt profonde frappait l'imagination par la puissance de destruction de l'homme lorsqu'il met tout son cœur à la tâche. Les coupes à blanc avaient déjà tracé dans la forêt des entailles profondes de plusieurs kilomètres. « De nouveaux soldats pour les prêtres » pensa Kanti alors qu'ils survolaient une zone particulièrement active.

Le dirigeable l'amena directement à Maka où il fut accueilli par son père et par Nihiliana. Cette fois-ci aucune foule en délire ne l'attendait. Lorsqu'il s'approcha, il découvrit avec un pincement au cœur que Nihiliana portait un enfant sur son dos. Son visage se défit à l'idée qu'elle puisse avoir rencontré quelqu'un d'autre. Il étreignit maladroitement son père, les yeux fixés sur la jeune femme qui le regardait en souriant.

- C'est ton enfant ?

Nihiliana lâcha un petit rire.

- C'est notre enfant.

- Par les serres de l'aigle. Quel... Quel âge a-t-il ?

- Treize mois.

- Et c'est...

- C'est une fille...

Elle retira l'enfant de la poche qu'elle avait constitué avec un pan de sa robe et le tendit à Kanti qui la prit avec une certaine maladresse. L'enfant, les yeux encore embués de sommeil se mit à geindre doucement. Kanti le rendit aussitôt à sa femme qui le replaça dans sa robe. Emmerveillé, il regardait le visage encore rondouillard du bébé y retrouvant quelques traces de son propre visage. Il songea alors à ce que Kerteron lui avait affirmé qu'il ne pourrait échapper à la guerre qui se préparait. Cet enfant

changeait tout par sa seule présence. Il poussa un profond soupir. Il avait repris du poids depuis son retour à la civilisation, mais il sentait que son corps s'était affaibli. Il lui faudrait reprendre l'entraînement, retrouver le goût de l'effort. Il sourit à Nihiliana, puis il se redressa et une main sur une épaule de son père, l'autre sur l'épaule de sa femme, il se dirigea vers la gare. En lui, il sentait revenir le goût de la vie.